



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



124.  
R. P. Claudius Franciscus Menestrier Societatis J E S U Bibliothecam Collegii Lugdunensis S S. Trinitatis pio hoc munere locupletavit.











# MERCURE GALANT.

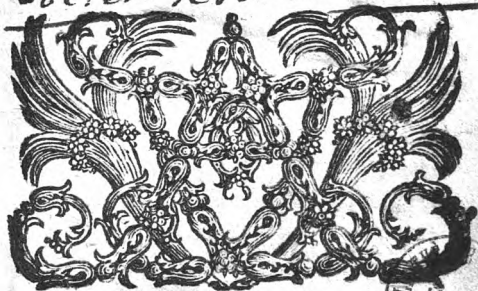
DEDIE' A MONSEIGNEUR

## LE DAUPHIN

*Colleg. Lugd. St. Trinit.*

7 JANVIER 1693.

*Societ. Jesu cat. inlc.*



A LYON,

Chez THOMAS AMAULRY,  
rue Merciere au Mercure Galant.

M. DC. XCIII.

*Avec Privilege du Roy.*



THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY

ASTOR LENOX TILDEN FOUNDATION

500 N. 5TH ST. NEW YORK, N. Y.



# MERCURE GALANT

JANVIER 1693.



 E Roy continuë toujours à donner ses soins & sa plus forte application pour le bien de son Etat, & pour la défense de ses Peuples, & ce qu'il fait pour mettre la France dans le haut degré de gloire où nous la voyons, fait naître aussi tous les jours un zele nouveau dans le cœur de

Janv. 1693.

A

## 2      M E R C U R E

ses Sujets , qui font sans cesse des vœux pour attirer les benedictions du Ciel sur ses entreprises. Je vous ay déjà fait part de plusieurs Prières faites en faveur de cet Auguste Monarque. En voicy une nouvelle, que vous aurez d'autant plus de plaisir à lire , qu'il n'y a personne qui souhaite plus sincerement ny plus ardemment que vous , que le Regne de ce Prince soit toujours heureux.

## P R I E R E.

**D**ivine Majesté , qui étendez votre Empire au delà des Mers, & qui regnez si universellement, que tous les Rois & toutes les Nations de la terre doivent vous adorer & servir, faites par votre bonté que **LOUIS LE GRAND**

regne heureusement sur ses Sujets ,  
puis qu'il est le premier & le plus  
digne de ceux dont vous vous ser-  
vez pour gouverner vostre Peuple ,  
de même que vous vous servez des  
AnGES qui sont les plus nobles de  
vos Créatures , pour conduire les  
hommes par leur ministère. Ne  
vous laissez point de combler de  
perfections le plus Auguste des Mo-  
narques , & conservez-le dans cet  
avantage, de ne pas estre seulement  
vostre Image , comme les autres ,  
mais aussi le Chef-d'œuvre de vôtre  
puissance , comme l'homme qui est  
un abrégé de ce qu'il y a de plus  
illustre dans le monde , est le mi-  
racle de vos mains. Daignez au-  
gmenter dans nos cœurs l'amour que  
nous devons avoir, pour faire heu-  
reusement regner un Prince , qui  
suivant la nature du feu, agit sans  
cesse , & nous fait agir pour vous



#### 4 MERCURE

*donner des marques sinceres de nos  
soumissions. Qu'il regne enfin , puis  
que n'estant pas de ces Souverains,  
qui attachez à leurs propres sen-  
timens , s'attribuent la gloire de  
leurs vertus , il proteste qu'il en  
doit l'honneur à vostre grace , par  
la puissance de laquelle il fait tant  
de merveilles dans son Royaume, en  
travaillant continuellement pour  
trouver des remedes aux maux de  
ses Sujets , du soulagement à leurs  
peines , & des consolations à leurs  
infortunes.*

*J'ajoute une Priere d'une  
autre nature. Elle est de M. de  
Boisimon d'Angers , & a esté  
faite pendant le cours d'une  
maladie , qui avoit déjà duré  
quatre mois,*

## VERS LIBRES.

**D**E l'abîme de ma misère ,  
Si ma voix se peut faire entendre  
jusqu'aux Cieux ,  
Daigne sur moy jeter les yeux ;  
Seigneur, écoute ma prière.

  
Accablé de cent maux qui croissent  
tous les jours ,  
A peine puis-je encore implorer ton  
secours.  
Par la brûlante ardeur d'une fièvre  
cruelle ,  
Mon corps est altéré , diminué &  
chancelle ,  
Et depuis quatre mois un excès de  
douleur ,  
M'a fait plus d'une fois baigner  
mon lit de pleurs.

A 3



A tes pieds prosterné je te les sa-  
crifie ;

Mais au lieu de finir ma languis-  
sante vie ,

Quoy que je l'aye mérité

A tant de vœux sens toy pro-  
pice ,

Et fais, Seigneur, que ta justice  
Aujourd'buy cede à ta bonté.



Ce n'est point pour goûter de crimi-  
niels plaisirs

Que je demande encor à vivre.

Les violens remords où mon ame se  
livre ,

La condamnation, hélas ! à d'éternels  
sopirs ;

Et quand j'implore ta clemence,

Quand j'ose pour mes jours hum-  
blement te presser ,

C'est que , si j'ay vécu vingt ans  
pour t'offenser ,

*J'en voudrois vivre autant pour  
faire penitence.*



*Lors que tu me fais voir les hor-  
reurs de la mort ,*

*Je ne succombe point aux foiblesses  
de l'âge ,*

*( Quoy que mourir si-tôt paroisse un  
rude sort. )*

*Quand je vois de mes jours le dé-  
testable usage ,*

*Quand je repasse en moy combien je  
fus peu sage ,*

*Ce souvenir est le plus fors.*

*Il fait que bien loin de me plaindre  
Des cuisantes douleurs dont ie suis  
agitè ,*

*Je vois que j'en dois encor crain-  
dre ,*

*Et que ce n'est pas tout ce que i'ay  
merité.*



*Cependant par pitié reçois mes tri-  
stes larmes ,*

*Et leur daigne, Seigneur, accorder  
quelque effet ;*

*Ne fais point finir mes alarmes,  
Que tu ne sois pleinement satis-  
fait.*

*Mais que le zele qui m'enflame  
Ne fasse pas aussi d'inutiles ef-  
forts.*

*Ah ! Seigneur, fais servir les peines  
de mon corps*

*A la guérison de mon ame.*

Je vous ay déjà envoyé plu-  
sieurs Relations sur l'Histoire  
de la Baguette de Lyon. Elles  
contenoient des faits ; voicy  
des raisonnemens que vous ne  
trouverez pas moins curieux.



LETTRE

TOUCHANT

LA BAGUETTE

CRUIREZ-VOUS BIEN, MON-

SIEUR, QUE DES SÇAVANS TRAIT-

TENT ICY DE FABLE, TOUT CE QU'ON

A DIT DE LA BAGUETTE ? M. LE

COMTE, ... EST DE CE NOMBRE.

ON LUY PERSUADEROIT PLÛTÔST

QU'UN BŒUF A PARLÉ, & VOUS

ALLEZ VOIR PAR UNE CONVERSATION

DONT JE VAIS VOUS FAIRE LE DÉTAIL,

QUE LE SEUL RECIT DES FAITS EST CA-

PABLE D'ÉMOUVOIR LA BILE DE CER-

TAINES GENS.

Comme on lisoit il y a quel-

ques jours en bonne Comp-

A 5

gnie, des Lettres de Lyon, touchant les vols qu'on a découverts depuis peu par la Baguette, voilà tout à coup un Scavant qui hausse les épaules, se leve, & crie, ah, l'imposture ! Vit-on jamais, disoit-il en colere, plus d'extravagance, de crédulité, d'aveuglement ? Quoy, une Baguette découvre les larcins, les voleurs, les meurtriers, fait trouver des tresors & des Sources ? Notez que ces hommes à Baguette, ces imposteurs, sont des gueux. Oüy, poursuivit-il, j'en ay connu un en Normandie, ils n'ont pas de pain, & ils trouvent des Tresors. Le monde est fou, adieu, Messieurs, je ne veux plus entendre parler de la Baguette.

Jamais homme ne fut plus interdit que celui qui lisoit les

Lettres. Tout le monde se regardoit sans dire mot ; & ce silence alloit le déconcerter entièrement, si un autre Sçavant, moins impetueux que celuy qui avoit si brusquement quitté la Compagnie , mais vif & ardent, n'eust pris la parole. A-t'on jamais veu , dit-il , de pareilles rodomontades ? Quel entestement ! Quelle hardiesse ! S'inscrire en faux contre des faits dont on n'a point examiné les preuves , & dont de tres-habiles gens ont esté témoins ? Contre des pratiques connues en mille endroits ? Que veut-il dire avec ses emportemens ? Demande-t-on son avis ? Entend il ces matieres ? encore pour M. de .... passe , qu'il nie le fait , il est Physicien , on le consulte , il ne sçait que répon-



dre , aucun Systeme ne le contente ; le plus court est de tout nier. Voulez-vous qu'il dise qu'il y a de la diablerie ? Seroit il aux Physiciens de . . . . Permettez moy de vous interrompre , reprit le sage M. de . . . Vos reflexions sont de fort bon sens. Mais que nous importe de découvrir d'où vient que quelques uns nient le fait ? Ne sçait on pas bien qu'en semblables occasions , il se trouve toujours des gens qui s'obstinent , les uns à croire tout sans discernement , les autres à tout nier sans raison ? Ne nous faschons point contre ceux cy ; ils sont plus utiles qu'on ne pense à la République des Lettres. Sans eux on ne verroit que conteurs de fables ; & ce n'est pas peu de chose que de diminuer le nom

bre de telles gens. Pour moy , je n'entens jamais de conte, où le merveilleux domine , que je ne sois ravy de rencontrer quelque Misantrope toujours prest à vous dire en face, cela est faux. On y regarde de plus près, & il en revient ordinairement quelque avantage. Si l'on peut estre témoin du fait, on juge par ses propres yeux, ou bien on pese avec soin les circonstances & les dispositions de ceux qui le rapportent. Quand il est question, par exemple, de quelque pratique publique, si elle est répandue en plusieurs endroits; exercée indifféremment par toutes sortes de personnes, qu'on n'en fasse ny un mystere ny un point de Religion, & qu'avec tout cela elle se conserve depuis

long-temps , & fasse beaucoup de progrès , il est moralement impossible qu'elle soit l'ouvrage de l'imposture. Cette réflexion appliquée à la Baguette suffit , pour me porter à croire que tout ce que l'on en dit ne sçauroit estre faux. J'apprens qu'il n'est pas de Province en France où il n'y ait des gens qui trouvent des Sources avec la Baguette. Je sçay que depuis deux cens ans on s'en sert en Allemagne & ailleurs pour découvrir les métaux , & qu'on s'en est si fort servy dans le Dauphiné , pour découvrir les larcins , & les bornes , que M. le Cardinal le Camus a esté obligé d'interdire cet usage , sous peine d'excommunicatiõ. Voyez ses Ordonnances , imprimées chez Pralard. Après

cela , comment pourrois-je prendre pour une chimere tout ce qu'on dit de la Baguette? Supposons néanmoins qu'on ne sçait rien de tout cela , je dis encore , qu'il n'y a nulle raison de traiter d'imposture ce qu'on écrit de Lyon. Les faits sont attestés par cent Témoins , habiles , critiques , attentifs , & les circonstances sont de telle nature , que la fourberie n'auroit jamais pû se soustenir jusques au bout. Ne nous mettons donc plus en peine , si quelques personnes nient le fait. Occupons-nous plutôt , si vous l'agréez , à chercher la cause d'un Phénomene si surprenant.

Je viens, continua-t-il, à l'endroit sur lequel j'ay pris la liberté de vous interrompre. Vous alliez dire, ce me semble,

qu'il n'est pas d'un Physicien de recourir à d'autres causes qu'à des causes naturelles. J'en conviens, si les effets dont il est question, en sont une suite, mais s'il voit que ces effets ne peuvent estre produits en vertu des Loix generales du mouvement, ne doit-il pas dire, que la cause n'en est pas naturelle ? Vous l'avoüerez sans doute. Agréez donc que je dise que ce qu'on rapporte de la Baguette n'est nullement naturel, car je voy, ce me semble, fort clairement que cela passe les forces ordinaires de la nature.

J'ay lû avec attention les Dissertations qu'on nous a envoyées de Lyon, & j'ay esté ravi de n'y trouver ny qualitez occultes ny influences d'Etoir

les. La matiere subtile y voltige agreablement ; les corpuscules y font d'une agilité & d'une souplesse propre à tout ce qu'on peut desirer ; le manège qu'on leur fait faire m'a rejouï, & je voudrois de bon cœur pouvoir être content des stations qu'on leur assigne, des chemins qu'on leur fait tenir , & de tous les mouvemens qu'on leur donne ; mais comment passer tout ce qu'on exige des corpuscules ? On fait demeurer des mois entiers tout le long d'un chemin de cent lieuës, ceux qui se sont exhalez du corps d'un scelerat. On veut qu'ils restent suspendus à la hauteur de quatre ou cinq pieds , sans monter ni descendre, sans s'écarter ni à droite ni à gauche, & qu'ils soient toujours prêts à donner sur une

Baguette, pour la faire tourner entre les mains d'un certain homme toutes les fois qu'il passera par ce chemin. Je ne sçay, Messieurs, ce que vous en pensez. Pour moy, j'admire que des gens d'esprit aient avancé des choses dont ils ri-roient assurément, s'ils ne les avoient dites eux mesmes; mais on voit bien comment on en vient là. Persuadé qu'on est de l'action des corpuscules, & frappé par les effets merveilleux de l'Aiman, quelque prodige qu'on propose, on le compare dans l'obscurité; on croit voir quelque rapport; on aide aux conjectures; on risque un peut-estre; insensiblement on assure, & quand on s'est une fois engagé, on tient ferme, & il n'est plus rien qui étonne. Faut-il

expliquer comme la Baguette a pû découvrir le dernier vol , dont M. de . . . lisoit le recit ? En trois mots ils croyent résoudre la difficulté. Le linge volé, disent ils, a esté d'abord touché par le Voleur. Qu'on le porte ensuite par tout où l'on voudra, il laissera couler le long du chemin quelques-uns des atomes que le Voleur luy a communiqué. Ne voila-t il pas de quoy faire tourner la Baguette ? Que ne se retranchent ils , interrompit M. l'Abbé de . . . au tournoyement de la Baguette sur l'eau & sur les Métaux. Leur explication en vaudroit beaucoup mieux , & vous ne trouveriez pas tant de ridicule dans leur Système. Vraiment, repartit M. de . . . ils ne manquent pas d'en venir là



quand on les presse. Tantost ils tâchent de prouver qu'il est naturel que la Baguette tourne sur les Eaux & sur les Metaux. Quelquefois ils le supposent, & se contentent de montrer que les autres effets n'ont rien de plus surprenant. Ils ne negligent point ce qui peut les favoriser. Si un système ne leur suffit pas, ils en prennent plusieurs. S'il se rencontre dans un fait quelque circonstance qui les incommode, ils la passent, & avec tout cela, je suis très-persuadé qu'ils n'ôteront jamais tout le ridicule de leurs hypothèses. Croyez-vous, Monsieur, dit-il, en s'adressant à M. l'Abbé, qu'il n'y en ait point, à supposer que d'une petite partie de Metal, d'une piece de quatre sols par exemple, il sorte une

assez grande quantité de corpuscules pour tordre une Baguette jusqu'à la rompre, ou à blesser les mains de celui qui la tient bien serrée. On trouvera bien d'autres difficultez, si on examine avec soin toutes les circonstances, j'attens l'histoire de tous les usages qu'on a faits, & qu'on fait presentement de la Baguette en Europe, & je voy bien par ce que m'en a dit un Ami de la personne qui travaille à cet Ouvrage, qu'il y aura de quoy déconcerter tous les systêmes; mais c'est parler trop longtemps. J'avois seulement résolu de dire que des Physiciens tres-éclairés croient qu'il n'y a rien de naturel dans aucun des effets de la Baguette, & qu'ils ne font en cela que suivre le sentiment de l'Auteur.

de la Recherche de la vérité ,  
qui le décida ainsi, en répondant  
à une Lettre écrite de Greno-  
ble depuis plus de trois ans.

On fit paroître quelque em-  
pressement de voir ces Lettres ,  
on en commençoit déjà la le-  
cture , lors que M. de . . . après  
avoir resvé quelque moment ,  
est - il possible , dit-il , qu'un si  
habile homme croye qu'il y a  
de la diablerie dans le tour-  
noyement de la Baguette sur  
les sources , luy qui creuse si  
fort dans la Physique , qui ad-  
met si difficilement les miracles,  
qui traite d'illusion presque  
toutes les histoires des Demo-  
nographes, & qui employe tout  
un chapitre de la Recherche de  
la vérité pour expliquer natu-  
rellement ce que la plupart at-  
tribuent à forcellerie? Cela me

passé. J'iray le prier de me dire ce qui en est, mais que je n'empesche pas la lecture des Lettres.

Voilà, Monsieur, tout ce que vous sçauvez de cette conversation, car ma Lettre est déjà bien longue, & je crains que vous n'en foyez ennuyé. Je joins icy les deux Lettres. On m'a dit qu'il y en a à Paris & à Lion plusieurs copies, & de quelques autres sur le mesme sujet, peut estre n'ont-elles pas esté jusqu'à vous Montrez-les, je vous prie, à nôtre illustre. Il verra dans la Lettre de Grenoble des particularitez dont il fera bien aise d'estre informé. Je suis, &c.

Le 18. de Dec. 1692.

## L E T T R E

*Ecritte de Grenoble au Pere de  
Malebranche, en 1689.*

**M** O N R. P E R E. La  
grace de Nôtre - Seigneur soit avec  
nous.

On se sert dans cette Provin-  
ce d'un certain moyen pour  
découvrir des choses cachées,  
sur lequel j'ay esté obligé de  
dire ma pensée. Je voudrois  
bien qu'elle fut conforme à la  
vostre ; je deciderois après cela  
plus hardiment que je ne fais,  
persuade que vostre sentiment  
sera icy d'un tres grand poids,  
& qu'on ne peut consulter une  
personne qui puisse avec plus  
de lumiere decider sur la dif-  
ficulté

ficulté dont il s'agit. Voicy ce que c'est. Plusieurs personnes trouvent de l'eau, des Metaux, des Mineraux, les bornes des Champs, les chemins perdus, decouvrent les larcins & plusieurs autres choses, en tenant entre les mains une Baguette fourchuë qui tourne sur tout ce que je viens de marquer. On se sert de toutes especes de bois. Le fait est constant, & toute la difficulté est de sçavoir si cela est naturel ou non. La pratique devient si commune en tout ce Pays, qu'elle merite bien d'estre examinée. Ayez donc, s'il vous plaist, la bonté de dire vostre sentiment sur les questions ou observations suivantes.

I. La Baguette tourne sur l'eau & sur les Metaux. Ce top-  
*Janv.* 1693. B

noyement est il naturel ? Pourroit-on l'expliquer physiquement ?

II. Pour distinguer si c'est sur de l'Or, sur de l'Argent, ou sur quelqu'autre Metal que la Baguette tourne, on met d'un Metal dans la main, de l'argent, par exemple. Alors s'il y a de l'argent dans la terre, la Baguette continuë à tourner avec plus de force même qu'auparavant & s'il n'y a point d'argent dans la terre, quelqu'autre Metal qu'il y ait, la Baguette ne tourne plus. Y auroit-il raison pour tout cela ?

III. La Baguette ne tourne qu'entre les mains de certaines personnes. Que peuvent avoir de particulier ces personnes ?

IV. Quelques-uns disent qu'il faut estre né en certain

mois de l'année , mais j'ay observé que des personnes nées en divers mois ont également la vertu de la Baguette. Ainsi Messieurs les Astrologues ne peuvent avoir recours aux prétendues qualitez de certaines Planettes. Seroit-ce à cause du temperament différent , & de la différente configuration des parties qui s'exhalent du corps que la Baguette tourne aux uns & non aux autres ?

V. La Baguette ne tourne que sur l'eau cachée dans la terre , & elle tourne sur les Metaux , quoy qu'ils soient à découvert. Sur quoy fonder cette difference ?

Voila où se termine la science de quelques-uns , à connoistre qu'il y a dans la terre du Metal ou de l'eau , mais il y en a



d'autres qui poussent le secret bien plus loin.

V I. Ils connoissent par cette mesme Baguette , quelle est la grosseur de la Source, quelle est la profondeur de l'eau, combien il faut creuser pour la trouver. Cela est il naturel ?

V I I. La Baguette tourne sur les bornes des Champs, c'est à dire sur quelque pierre que ce soit , pourveu que deux personnes ayent convenu de s'en servir, pour marquer la division d'un Champ. Qu'en doit on penser ?

I X. Si ces deux personnes conviennent de ne plus se servir de ces limites , la Baguette ne tourne plus.

X. Si les bornes ont esté malicieusement changées de place, la Baguette tourne sur l'endroit

où elles devroient estre. Une infinité de gens font chercher presentement des limites, & sur bien des differends, on s'en rapporte à deux fameux devins qui courent le Dauphiné, avec l'approbation de plusieurs Curez. Ne renvoyez pas, s'il vous plaist, mon R. P. la decision de cette difficulté à M. le Cardinal le Camus, car outre qu'il serabienaise que des Physiciens y pensent, il est absent de Grenoble depuis sept ou huit mois, parce qu'il a presché l'Avent & le Careme à Chambery, & que sans avoir pris aucun relâche il fait depuis Pasque la visite de son Diocese.

XI. La Baguette tournant dans un champ, pour distinguer si c'est sur des bornes, sur des Métaux, ou sur de l'Eau

qu'elle tourne, voicy le secret de ces Devins. Ils se sont aperceus, disent-ils, que l'intention regloit le mouvement de la Baguette. Si l'on veut donc qu'ils cherchent des Bornes, ils fixent leurs desirs à la seule découverte des bornes, & pourveu que leur intention ne varie pas, il sont seurs que la Baguette ne tournera que sur des Bornes, & nullement sur l'Eau & sur les Métaux qui se trouvent en leur chemin. Un de ces Devins auxquels j'ay parlé est encore mieux averty d'avoir trouvé ce qu'il cherche, par un mouvement qui n'est pas moins surprenant que celui de la Baguette. Dès qu'il passe sur la borne, ou qu'il touche ce qu'il cherche, tous les doigts des pieds se remuent, comme s'ils

vouloient se croiser , ou monter les uns sur les autres. Cela est cause que quand le Devin veut sçavoir si un homme a volé , il pose son pied sur le pied de celui qu'on soupçonne , pour en juger par l'agitation qu'il sent au pied plutôt que par le tournoyement de la baguette, Voilà tout ce que j'ay remarqué de singulier dans cet homme. C'est un Payfan âgé de vingt sept à vingt huit ans. Il me paroist simple , & m'a présenté une attestation de son Curé , pour marquer qu'il a fait ses Pasques dans sa Paroisse , toutes ces histoires estant bien connues du Curé.

XII. Lors qu'on cherche un Voleur , & ce qu'il a volé , la baguette tourne vers le lieu où sont le Voleur , ou le larcin , &

ne cesse de tourner jusqu'à ce qu'on ait atteint l'un ou l'autre. Depuis peu de jours quelques Officiers de justice ont esté témoins d'une semblable épreuve, qui s'est faite dans les prisons de cette Ville, & en un autre endroit.

*R E P O N S E D U P E R E  
de Malebranche,  
au P. le Brun.*

**M**ON R. PERE La Paix  
de Nostre Seigneur soit avec  
nous.

Ce que vous m'écrivez de la Baguette ne m'est point nouveau, à l'égard de la recherche des Eaux & des Métaux, mais je n'avois jamais oüy dire que l'on découvrît par ce moyen les Voleurs & les véritables Bornes d'un champ, & je ne pourrois croire qu'il y eût

des hommes assez peu sensez pour donner dans ces extravagances, si vous ne me l'écriviez, & si je ne me souvenois qu'il y a eu autrefois des personnes qui ne manquoient pas d'esprit, tel qu'étoit Julien l'Apostat, qui pretendoient découvrir le gain d'une Bataille, ou quelque autre événement par les entrailles des Bestes, & par le vol des Oiseaux. C'étoit dans les Anciens la superstition qui les avoit insensiblement accoutumés à ces opinions ridicules, mais en supposant que vos Devins prétendus passent pour de bonnes gens, il n'y a qu'une ignorance grossière, & une excessive stupidité, qui puissent leur persuader que les moyens dont ils se servent soient naturels ou légitimes.

B 5

Pour moy , je les crois diaboliques , non seulement par rapport à la découverte des Voleurs des choses dérobées , des bornes d'un champ , mais encore à celles des Eaux & des Métaux. Je pretens que rien de cela ne se peut faire de la manière dont vous rapportez que cela se fait , sans le secours de l'action d'une cause intelligente , & que cette cause ne peut estre autre que le Demon , si ce n'est qu'il y ait de la fourberie & de l'adresse du costé du prétendu Devin.

Il est visible que les causes matérielles n'ayant ny intelligence , ny liberté , elles agissent toujours de la même manière dans les mêmes circonstances des corps , ou dans les mêmes dispositions de la ma-

tiere qui les environne, & que dans les causes purement materielles, il n'y a point d'autres circonstances qui déterminent leurs actions que des circonstances materielles. Cela est certain par l'expérience, & mesme par la raison, lors qu'on reconnoist que les corps n'ont ny intelligence ny liberté, & qu'ils ne sont meus que lors qu'ils sont poussez, & qu'ils ne peuvent estre poussez sans estre choquez & pressez par ceux qui les environnent. De là il est évident, que l'intention que le Devin a de trouver de l'argent, ne peut déterminer le mouvement de la Baguette vers l'argent, & empêcher son mouvement vers l'eau, si elle y estoit véritablement déterminée par l'action d'une source, car cette



intention ne change point les circonstances matérielles de la Baguette & de l'eau.

I I. Une chose dérobée demeurant toujours la même qu'auparavant, & le crime du Voleur ne changeant point le corps, ou le changeant également par des remords de différens crimes ( car quelque supposition qu'on fasse que ces remords troublent l'esprit, changent le corps, il est évident que le remords d'avoir dérobé une Poule ne peut agir dans l'esprit tout d'une autre manière, que le remords d'avoir dérobé une canne,) il est clair que la Baguette ne peut se tourner vers le larcin ou le Voleur de ce qu'on cherche, sans l'action d'une cause intelligente.

III. La convention de ceux

qui prennent une pierre pour borne de leurs heritages , ou qui cessent par un accord mutuel de luy attribuer cette dénomination , n'en changeant point la nature , ny les qualitez physiques, il est ridicule d'attribuer l'effet physique du tournoyement de la Baguette à la qualité de la pierre.

Ces trois Conclusions me paroissent dans la derniere évidence. Ainsi tous ces tournoyemens de la Baguette viennent certainement de l'action d'une cause intelligente, non apparemment de l'adresse & de la fourberie de ces prétendûs bons gens , mais peut estre de la malice du Démon , car je ne crois point que les bons Anges fassent de ces sortes de pactes avec les hommes. Ils ne se font

point de loy ; ils suivent l'ordre immuable, ou la Loy éternelle dans laquelle ils découvrent qu'il n'est pas nécessaire , que les hommes trouvent quand il leur plaît des Metaux & de l'eau. Les Anges rapportent toutes choses à Dieu & à nostre salut ; ils y rapportent mesme l'ordre de la nature & ils ne font rien qui le trouble, rien d'extraordinaire que pour faire connoître & aimer Dieu ; mais les Demonstaschent de nous attirer & de nous lier à eux. Leur orgueil leur inspire de regner sur nous , & que nous tenions d'eux les biens temporels qui reveillent nostre concupiscence. S'ils sont fidelles à executer ce qu'on espere d'eux , ce n'est point pour nous élever l'esprit à Dieu , mais pour nous lier à

eux de quelque maniere que ce puisse estre , ils s'insinuent par l'apparence de la justice dans l'esprit des simples. C'est une bonne chose que de découvrir les voleurs , ou les choses dero- bées , ils couvrent leurs opera- tions de la puissance inconnuë de la Nature , pour tromper par là les ignorans ; mais de telle maniere que le doute & l'incer- titude trouble leur imagination & leur conscience , & que l'on s'accoustume à un commerce qui d'abord feroit trop d'hor- reur , & si ce que vous me mandez n'est point une four- berie de gens qui trouvent leur compte à tromper les autres (ce que je croirois volontiers ) assurement ce ne sont point les bons Anges , mais les De- mons qui font tourner la Ba- guette.

Il me paroist évident que les corps ne peuvent agir les uns sur les autres que par leur choc. Vous sçavez , mon R. P. qu'il n'y a rien qu'on ne puisse expliquer par cette seule supposition que les corps vont toujours du costé qu'ils sont poussez , & qu'ils ne peuvent estre poussez que du costé qu'ils sont rencontrez par d'autres corps visibles ou invisibles qui sont en mouvement. La vertu de l'ambre & de l'ayman qui paroissent si étranges , s'explique fort clairement par là , du moins à l'égard de ceux qui ont étudié suffisamment ces matieres. Or par ce principe qui devoit estre receu de tout le monde, comme fort clair & fort simple , & qui n'est rejetté que de ceux qui manquent d'attention, & qui

aiment les principes obscurs & misterieux, il seroit assez facile de démontrer geometriquement, qu'il y a de la fourberie, de la diablerie dans le mouvement de la Baguette, si on examinait avec soin les proportions de la communication ou de l'acceleration des mouvemens de la Baguette; mais vos Devins sont si temeraires ou si stupides, que quelque supposition qu'on fasse, on peut s'asseurer que leur art n'est point naturel.

Car supposez telle vertu qu'il vous plaira dans l'eau & le baston fourchu, il me paroist clair que l'eau étant à découvert doit agir plus fortement dans la Baguette, que lors qu'elle est cachée sous terre, puis qu'alors l'eau & la Baguette sont plus

proches , car la connoissance que nous avons de leur découverte ne change rien , ny dans l'eau , ny dans la Baguette. Il me paroît clair aussi que quique ce soit qui tiennè la Baguette , de quelque maniere qu'on la tienne , quand mesme on la tiendrait avec des tenailles , elle devroit se pancher également , de mesme que l'ayman agit également sur le fer , quique ce soit qui la tienne & qui l'en approche. Que si on prétend que le temperament contribue à l'action de la Baguette ( car les Defenseurs de ces folies croyent avoir droit de dire tout ce qu'il leur plaist ) qu'ils expliquent eux - mesmes ce qu'ils veulent dire par le mot de temperament; qu'ils fassent une objection intelligible , & on

tascherade leur répondre. Si un homme disoit qu'il a veu quelqu'un de tel temperament, que tenant en sa main un flambeau, le flambeau n'éclaireroit plus, je pense qu'on auroit raison de n'en rien croire.

Supposez enfin telle vertu que vous voudrez, je dis encore qu'il est impossible de sçavoir la profondeur de la source, & combien on trouvera au dessous de terre grasse, de sable, de roche, &c. & si la Source sera abondante. La preuve en est facile, car une Source plus abondante & moins profonde devroit agir naturellement sur la Baguette, autant qu'une plus abondante, mais plus profonde & plus éloignée, puisque toutes les vertus naturelles & nécessaires agissent également



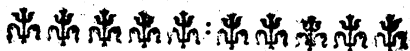
dans des distances inégales. Ainsi elles font nécessairement le même effet, lors que le sujet sur lequel elles agissent est dans des distances différentes, mais reciproquement proportionnelles à leurs forces. Quoy que deux flambeaux, par exemple, ayent une lumière inégalé, ils peuvent éclairer également un objet, si on suppose cet objet plus proche du petit flambeau que du grand. Ainsi on ne peut juger de la profondeur d'une Source, qu'en supposant qu'on en connoist l'abondance, ny de son abondance, que par la connoissance de la profondeur; & quoy qu'on suppose des vertus attractives, c'est-à-dire imaginaires dans l'eau, ou dans les métaux par rapport à une Baguette four-

chuë, il est impossible de juger de leur profondeur, & encore moins s'il y a de la terre glaise & de la roche, comme le prétendent vos Devins, ou vos Fourbes.

N'en voila que trop, Mon R. P. car je suis persuadé par vostre Lettre mesme, que je ne vous ay dit rien de nouveau, & que vous ne m'avez demandé mon sentiment que parce que vous avez crû qu'il serviroit peut-estre à appuyer le vostre, à l'égard de quelques personnes.

Il me semble qu'il ne faudroit point negliger ces choses, & qu'on devroit empêcher que ces prétendus Devins ne trompassent les simples, ou ne troublassent la conscience de ceux qui dans le doute font un fort grand mal de s'adresser à eux.

Rien n'estant plus à la mode que les Nouvelles , rien n'est aussi plus commun que les Nouvellistes. Cette curiosité doit estre pardonnable dans un siecle aussi fecond que celuy cy en évenemens extraordinaires; mais comme on se rend ridicule en outrant les meilleures choses , on ne doit jamais porter rien jusqu'à l'excès, à moins que de vouloir paroistre semblable à celuy qui est dépeint dans un Ouvrage nouveau de M.de Vin que vous allez lire.



LE NOUVELISTE  
Sur la Guerre de Hollande ,  
commencée en 1672.

*Toujours affamé de Nouvelles  
Lubin va d'un fort sans égal.*

*Le matin au Palais, le soir à l'Ar-  
senal,*

*Et gonflé de ces bagatelles,  
Qu'en divers & gros pelotons  
Y débitent nos vieux Barbons,  
D'abord, & plus léger qu'un Crieur  
de Gazettes,*

*Court, vole en regaler ses credules  
Grisettes.*

*Comme luy-mesme a pris pour une  
verité*

*Ce qu'il y vient d'entendre dire,  
Il veut sur sa parole aussi de son côté  
Qu'à tout ce qu'il avance on soit  
prest de souscrire,*

*Et que l'on le reçoive avec docilité.*

*Quoy qu'il ait peu de vrai sem-  
blance,*

*N'importe, il le soutient avec tant  
de chaleur,*

*Que le pacifique Auditeur  
Feignant, de peur de bruit, d'en  
aimer la tréance,*

48      MERCURE

Il en rit au fond de son cœur.  
Et charmé qu'il en est, le sot se fait  
honneur

De son sage & discret silence.  
Sa voix haute déjà s'en élève d'un  
ton,

Mais pour le consoler de sa soumission,

Lycas qui revient de Versailles,  
Sçait cela, luy dit-il, du Duc de...  
Et je le tiens aussi de l'Hostel de...  
Ainsi rien qui soit plus certain.  
Ce qui sort de ces lieux n'est point  
une chimere ;

A ce qui nous en vient nous pouvons nous fier,  
Et tout en est, Monsieur, aussi vrai  
que sincere.

De ceux qui de mentir se font un  
doux métier,

Telle est, pour qui veut s'en payer.  
La raison la plus ordinaire ;  
Car ils sçavent assez quel besoin  
d'un Patron,

PONT

Pour courir en tous lieux, ont toutes  
les Nouvelles,

Et que l'on les croit peu fidelles

Dés qu'on les debite sans nom.

Fier de celui du Duc dont ce Fat  
s'autorise,

Jusqu'à ce ridicule il porte sa sottise,

Que bien que de sa part rien ne soit  
plus suspect,

Il veut par ce grand nom s'attirer  
du respect,

Et faire croire enfin qu'un mérite  
agréable

Luy donne avec la Cour un commer-  
ce honorable,



Animé de ce vain esprit

Sa Nouvelle est toujours la bonne.

Le ton modeste & doux qu'on  
donne

A celle dont à peine il souffre le récit

Pour la siffler seul luy suffit.

Alors à ses dépens il fait valoir la  
sienne;

Janv. 1693.

C

*Il la repete encor afin qu'on s'en  
souviennne,*

*Et par une Missive écrite de sa  
main*

*Seduit en sa faveur l'Auditoire in-  
certain.*

*Après cela, malheur à qui la luy  
conteste,*

*C'est ce qu'on ne fait point sans un  
éclat funeste,*

*Et mesme, quoy qu'on ait tout sujet  
d'en douter,*

*Devant luy bien hardy qui l'ose,*

*Car souvent par là l'on s'expose.*

*Aux aigreurs de sa bile aisée à s'ir-  
riter.*

*Ainsi chacun le laisse dire.*

*On ne veut point troubler dans son  
injuste Empire*

*Cet orgueilleux Tiran de la société;*

*Et loin de luy rompre en visiere,*

*On trouve avec cet emporté*

*Que l'on gagne plus à se taire,*

Qu'à risquer en doutant d'essayer  
sa colere.



Par là plus fier encore il respire à  
longs traits

L'odeur du doux encens que luy don-  
nent ses Belles

Et cueille à pleine mains le fruit  
de ses Nouvelles.

Quels plaisirs n'a-t-il pas dans  
leurs réduits secrets ?

C'est là, sans son aveu, que de la  
Republique

S'érigeant de luy-même en grave  
Magistrat,

Il décide sur tout, il réforme, il  
critique ;

C'est là qu'en Ministre d'Etat  
Il produit au grand jour sa fade  
politique,

Et regle l'intérêt de chaque Poten-  
tar.

C'est là que d'un ton emphatique



52      MERCURE

*Sur sa Carte Geographique  
Que jamais il ne sçeut, & qu'il  
tient à la main,*

*Il trace de LOUIS la route & le  
chemin.*

*C'est là que dans son Zele un peu  
trop militaire,*

*Quoy que sot & poltron, il marche  
sur ses pas,*

*Et comme si parler de ses heureux  
combats*

*C'estoit de près le suivre, ou l'aider  
à les faire,*

*C'est là, dis-je, qu'enfin sans risque,  
& loin des coups*

*Il veut par le terme de Nous*

*Prendre sa part de la Victoire,*

*Et vole effrontément la moitié de  
sa gloire.*

*Il met ce Nous par' tout. Nous  
avons, (c'est ainsi*

*Qu'il parle) Nous avons, dit-il,  
prés de Nancy*

# GALANT. 53

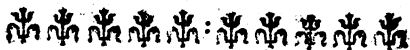
Défait les Allemans qui vouloient  
 nous surprendre ;  
 Nous les battons encor , s'ils osent  
 nous attendre ;  
 Nous les suivons en queue , & plus  
 frais devenus,  
 Nous cherchons dans leurs bois ces  
 Ennemis vaincus.



D'un choc si furieux sorty comme un  
 Turenne ,  
 Et quoy qu'il en soit mesme te  
 tout hors d'haleine ,  
 Le vigoureux Lubin ne se repose  
 pas.

Il les chasse du mesme pas.  
 Comme des Cerfs, craintifs de toute  
 la Lorraine ,  
 Et toujours les poussant, va camper  
 à la fin  
 Au delà des rives du Rhin.  
 Après cet exploit heroïque ,  
 Il reprend aussitost sa chere politique

Rien n'estant plus à la mode que les Nouvelles , rien n'est aussi plus commun que les Nouvellistes. Cette curiosité doit estre pardonnable dans un siecle aussi fecond que celuy cy en événemens extraordinaires; mais comme on se rend ridicule en outrant les meilleures choses , on ne doit jamais porter rien jusqu'à l'excès, à moins que de vouloir paroistre semblable à celuy qui est dépeint dans un Ouvrage nouveau de M. de Vin que vous allez lire.



LE NOUVELISTE  
Sur la Guerre de Hollande ,  
commencée en 1672.

*T*oujours affamé de Nouvelles  
Lubin va d'un foyn sans égal.

*Le matin au Palais, le soir à l'Ar-  
senal,*

*Et gonflé de ces bagatelles,  
Qu'en divers & gros pelotons  
Y débitent nos vieux Barbons,  
D'abord, & plus léger qu'un Crieur  
de Gazettes,*

*Court, vole en regaler ses credules  
Grisettes.*

*Comme luy-mesme a pris pour une  
verité*

*Ce qu'il y vient d'entendre dire,  
Il veut sur sa parole aussi de son côté  
Qu'à tout ce qu'il avance on soit  
prest de souscrire,*

*Et que l'on le reçoive avec docilité.*

*Quoy qu'il ait peu de vrai sem-  
blance,*

*N'importe, il le soutient avec tant  
de chaleur,*

*Que le pacifique Auditeur  
Feignant, de peur de bruit, d'en  
aimer la tréance,*

48      MERCURE

*Il en rit au fond de son cœur.  
Et charmé qu'il en est, le sot se fait  
honneur*

*De son sage & discret silence.  
Sa voix haute déjà s'en élève d'un  
ton,*

*Mais pour le consoler de sa soumis-  
sion,*

*Lycas qui revient de Versailles,  
Sçait cela, luy dit-il, du Duc de...  
Et je le tiens aussi de l'Hostel de...  
Ainsi rien qui soit plus certain.  
Ce qui sort de ces lieux n'est point  
une chimere ;*

*A ce qui nous en vient nous pou-  
vons nous fier ,  
Et tout en est, Monsieur, aussi vray  
que sincere.*

*De ceux qui de mentir se font un  
doux métier ,*

*Telle est, pour qui veut s'en payer.  
La raison la plus ordinaire ;  
Car ils sçavent assez quel besoin  
d'un Patron ,*

PONT

Pour courir en tous lieux, ont toutes  
les Nouvelles,

Et que l'on les croit peu fidelles

Dés qu'on les debite sans nom.

Fier de celui du Duc dont ce Fat  
s'autorise,

Jusqu'à ce ridicule il porte sa sottise,

Que bien que de sa part rien ne soit  
plus suspect,

Il veut par ce grand nom s'attirer  
du respect,

Et faire croire enfin qu'un mérite  
agréable

Luy donne avec la Cour un commer-  
ce honorable,



Animé de ce vain esprit

Sa Nouvelle est toujours la bonne.

Le ton modeste & doux qu'on  
donne

A celle dont à peine il souffre le récit

Pour la siffler seul luy suffit.

Alors à ses dépens il fait valoir la  
sienne ;

Janv. 1693.

C

*Il la repete encor afin qu'on s'en  
souviennne ,*

*Et par une Missive écrite de sa  
main*

*Seduit en sa faveur l'Auditoire in-  
certain.*

*Après cela , malheur à qui la luy  
conteste ,*

*C'est ce qu'on ne fait point sans un  
éclat funeste ,*

*Et mesme, quoy qu'on ait tout sujet  
d'en douter ,*

*Devant luy bien hardy qui l'ose,  
Car souvent par là l'on s'expose.*

*Aux aigreurs de sa bile aisée à s'ir-  
riter.*

*Ainsi chacun le laisse dire.*

*On ne veut point troubler dans son  
injuste Empire*

*Cet orgueilleux Tiran de la société;*

*Et loin de luy rompre en visiere,*

*On trouve avec cet emporté*

*Que l'on gagne plus à se taire ,*

Qu'à risquer en doutant d'essayer  
sa colere.



Par là plus fier encore il respire à  
longs traits

L'odeur du doux encens que luy don-  
nent ses Belles

Et cueille à pleine mains le fruit  
de ses Nouvelles.

Quels plaisirs n'a-t-il pas dans  
leurs réduits secrets ?

C'est là , sans son aveu , que de la  
Republique

S'érigeant de luy-même en grave  
Magistrat ,

Il décide sur tout , il réforme , il  
critique ;

C'est là qu'en Ministre d'Etat  
Il produit au grand jour sa fada  
politique ,

Et regle l'intérêt de chaque Poten-  
tat.

C'est là que d'un ton emphatique



52      MERCURE

*Sur sa Carte Geographique*

*Que jamais il ne sçeut, & qu'il  
tient à la main,*

*Il trace de LOUIS la route & le  
chemin.*

*C'est là que dans son Zele un peu  
trop militaire,*

*Quoy que sot & poltron, il marche  
sur ses pas,*

*Et comme si parler de ses heureux  
combats*

*C'estoit de près le suivre, ou l'aider  
à les faire,*

*C'est là, dis-je, qu'enfin sans risque,  
& loin des coups*

*Il veut par le terme de Nous*

*Prendre sa part de la Victoire,*

*Et vole effrontément la moitié de  
sa gloire.*

*Il met ce Nous par' tout. Nous  
avons, (c'est ainsi*

*Qu'il parle) Nous avons, dis-il,  
prés de Nancy*

Défait les Allemans qui vouloient  
 nous surprendre ;  
 Nous les battons encor , s'ils osent  
 nous attendre ;  
 Nous les suivons en queue , & plus  
 frais devenus,  
 Nous cherchons dans leurs bois ces  
 Ennemis vaincus.



D'un choc si furieux sorty comme un  
 Turenne ,

Et quoy qu'il en soit mesme  
 sont hors d'haleine ,

Le vigoureux Labin ne se repose  
 pas.

Il les chasse du mesme pas.

Comme des Cerfs, craintifs de toute  
 la Lorraine ,

Et toujours les poussant, va camper  
 à la fin

Au delà des rives du Rhin.

Après cet exploit heroïque ,  
 Il reprend aussitost sa chere politique

54      M E R C U R E

Et son Nous de nouveau revient.  
 Nous accommoderons l'Eleûteur de  
 Cologne  
 De Gueldre, ajoute-t-il, & de tous  
 ce qu'il tient,  
 Nous raserons Marche & Bastagne  
 Au grand Eveſque de Munſter.  
 Nous laifferons Zutphen, Grol, Bor-  
 kio, Deventer;  
 Nous ferons Souverain Naſſau de  
 la Hollande,  
 intereſſer Charles\* & ſes  
 Anglois  
 A ne point s'oppoſer à nous juſtes  
 Exploits,  
 Nous leur donnerons la Zelande.  
 Par là l'Eſpagnol ſeul, ſans Chefs,  
 & ſans ſoldats,  
 Bien-toſt, ſaiſi d'effroy, regret-  
 tera l'Eſpagne,  
 Et trop foible pour nous, en moins  
 d'une Campagne  
 II. Roy d'Angleterre.

# GALANT.

55

Nous luy ferons ceder aux efforts de  
nos bras

Ce qui luy reste aux Pays-Bas.



Encor si quelque experience,

La lecture, ou du moins l'esprit  
De ses contes en l'air appuyoient le  
debit,

Passe ; avec luy peut-estre on pren-  
droit patience,

Et mesme on auroit du plaisir  
A luy sacrifier quelque heure de  
loisir ;

Mais rien moins ; cependant il suit  
toujours sa piste,

Et pour surcroist d'ennuy, cet ardent  
Nouveliste,

Toujours prest à s'abandonner  
Aux sots & longs recits qu'il entre-  
prend de faire,

Tcoud un plus sot commentaire ;  
Car de là quand, hélas ! il passe à  
raisonner

C 4

Des divers intérêts des Princes ,  
 échange leurs Biens , trocque entre-  
 eux leurs Provinces ,  
 Confond Etats , Saisons , Climats ,  
 lieux , noms , & temps ,  
 Choque en leurs droits sacrez l'hi-  
 stoire & le bon sens ,  
 Et quel que soit le mal qu'en püst  
 craindre la France ,  
 Il veut , en surprenant le College  
 Electeur ,  
 Sur toute l'Allemagne établir l'Em-  
 pereur  
 Dans une hereditaire & suprême  
 puissance.



Son ignorance est telle enfin ,  
 Qu'il fut un jour assez credule ,  
 Ou plutôt assez ridicule ,  
 Pour croire que du Pont-Enxin  
 Une arche qu'un Railleur luy dit  
 estre rompue .  
 De l'Empire Othoman présageoit le  
 déclin.

*Sa lumière courte & déceüe  
 Par le nom, quoy que peu nouveau,  
 De Pont que porte la Mer Noire,  
 Le fit donner dans le panneau ,  
 Et mesme toujours prest à gober le  
 morceau ,*

*Sans peine on le luy fit accroire.  
 Le bonfut qu'en Chrestien pieux  
 De cette Arche d'abord benissant la  
 rupture ,  
 Il leva vers le Ciel & les mains &  
 les yeux ,  
 Et le pria tout haut d'en accom-  
 plir l'augure.*

*Ce n'est pas tout encore; à quelque-  
 temps de-là ,*

*Quoy que du moindre Enfant la  
 chose soit connue ,*

*Il prit , par une autre beueüe ,  
 Pour Sénateur Romain le grand  
 Hun , Attila ,*

*Fit un Pape Arien du fameux To-  
 tila ,*

## §8 MERCURE

Mit Rome au milieu de l'Afrique,  
Et soutint que Tarris étoit dans l'Amérique.



Quelque aimable que soit la Paix,  
Quoiqu'enfin le reste du Monde  
Fasse, pour l'obtenir, des Vœux &  
des souhaits,  
La guerre en nouvelles seconde  
A seule pour luy des attraits,  
Et comme un jour Damon luy dit  
qu'elle étoit faite,  
Ah ! s'écria-t-il, la Gazette  
Ne vaudra plus rien désormais.  
Il en fut tout mélancolique,  
Et par un triste & froid regard  
Ne put dissimuler qu'il prenoit peu  
de part  
A la tranquillité publique.  
Sans pitié pour les maux & nom-  
breux & cuisants,  
Insensible aux pertes cruelles

Dont la fureur de Mars afflige tant  
de gens,

Il aimeroit mieux voir l'Etat plein  
de Rebelles

Que de manquer de ces Nouvelles

Qui luy servent d'amusemens.

La paix qui rétablit la Campagne  
& la Ville.

Lui ravit ses plaisirs, & son esprit  
sterile,

Quand on l'obtient du Ciel, ne pou-  
vant luy fournir

De matiere à s'entretenir,

Le desolé Lubin, sans employ, sans  
affaire,

Ne sçait que dire ny que faire :

Mais la discorde aux bras d'airain

Remet-elle en tous lieux les armes  
à la main,

Il triomphe pour lors, & ne peut plus  
se taire.



Ce qui devoit l'humilier,



60 MERCURE

Ne luy sert cependant qu'à le rendre plus fier.

Le trop timide & long silence  
Que s'attire d'abord du discret  
Auditeur

Sa petulance & sa hauteur,  
Est pour cet homme vain un titre  
d'éloquence.

Il s'en croit plus habile, & quoy que  
la raison

Exigeroit pour sa maison  
Qu'il s'intéressât plus que pour la  
République,

Ce qui s'y fait luy semble indigne  
de ses soins,

Et tout pressant que soit ce devoir  
domestique,

C'est ce qui l'embarasse, & ce qu'il  
sait le moins.

Mais pour peu qu'on l'en veuille  
croire,

De tout ce qui se passe il sait toute  
l'histoire.

# GALANT. 61

Et quoy qu'on ne soit pas au temps  
Où contrainte au Conseil d'admet-  
tre ses Tyrans ,

La foible malheureuse France  
Se voyoit hors d'état d'en garder le  
secret ,

Rien ne s'y dit , rien ne s'y fait  
Rien ne s'y traite encore dont il n'ait  
connoissance .

Il le pretend du moins , & cet An-  
ge nouveau ,

Qui veut que rien n'échape à ses  
vives lumieres ,

De tous les lieux publics usurpe le  
bureau ,

Et pour des veritez y donne ses  
chimeras .

C'est ainsi que toujours plein d'un  
honteux loisir

Il s'amuse , il s'occupe , & fait son  
seul plaisir

De courir en tous lieux de nouvelle  
en nouvelle

Et ce Sos qui sçait tout, ne sçait pas  
 seulement  
 Que son aimable Epouse, à ses feux  
 peu fidelle,  
 S'enferme, dès qu'il sort, avec son  
 jeune Amant.

## A V I S.

**T**Oy qui d'une fade Nouvelle  
 Te fais un article de foy,  
 Et qui de la croire fidelle  
 Pretens nous imposer la loy,  
 Dis-nous, si tu le veux, ce que tu  
 viens d'apprendre,  
 Mais dis-le sans le garantir,  
 Sans chaleur, & sans trop l'éten-  
 dre.  
 A ces conditions je suis prest de l'en-  
 tendre;  
 Mais sçache que toujours on s'expo-  
 se à mentir.

Quand, Nouveliste trop credule,  
On veut, sur le rapport d'un Fat  
Se mêler de parler des secrets de  
l'Etat,

Et qu'il est enfin ridicule  
Sur ceux du Grand Mogol d'exiger  
notre foy,

Quand mesme on ne sçait pas ce  
qui se fait chez soy.

La guerre seule ne fait pas  
des Nouvelistes. On en voit de  
Galans dans les ruelles, & qui  
ont encore plus d'occupation,  
parce que l'amour a plus de su-  
jets que Mars, & que les deux  
Sexes reconnoissent son Em-  
pire. Comme il est perpetuel-  
lement agité, & que ses révolu-  
tions fournissent de la matiere  
à une infinité d'Histoires, on  
en voit depuis peu un Recueil  
imprimé, sous le Titre de Ga-

*lant Nouveliste, Histoires du Temps.*

Toutes les aventures en sont d'un caractère différent ; les incidens en paroissent nouveaux, & les Vers qui s'y trouvent ont un tour agreable , & sont remplis de pensées. Ce Livre se debite chez le S. Brunet , dans la Galerie neuve du Palais , au Dauphin.

M. de Sainte Marthe , Conseiller en la Cour des Aides , vient de donner au Public les Plaidoyez de feu M. de Corberon son beau Pere , Avocat General au Parlement de Metz , & depuis Intendant de Justice dās la Province de Limousin, avec quelques-uns des Plaidoyez de feu M. de Sainte Marthe son Pere , lors qu'il estoit Avocat au Parlement. Ce Livre peut estre d'une grande utilité pour

le Barreau. M. de Corberon estoit un Magistrat d'un merite distingué. Abel de Sainte Marthe, dont on imprime les Plaidoyez, estoit Fils du grand Scevole de Sainte Marthe, & Frere aîné des deux illustres Jumeaux Scevole & Louis de Sainte Marthe, Historiographes de France. M. de Sainte Marthe, Conseiller en la Cour des Aides, est aujourd'huy le Chef de cette Famille, de laquelle sont sortis tant de personnes Illustres dans les Armes & dans les Lettres. Le Public luy doit estre fort obligé du present qu'il luy fait, & on ne peut trop louer sa pieté, d'avoir ainsi voulu honorer la memoire de M. son Pere, & de M. son Beau-pere. La Famille de M. de Corberon est originaire de Bour-

gogne. Ces Plaidoyers se vendent chez le S. de Luines, Libraire au Palais.

M. l'Abbé Verjus, qui avoit esté nommé par le Roy des l'année 1684. à l'Evêché de Grasse, fut sacré le Dimanche 7. du mois passé, dans la Chapelle des Religieuses de Sainte Croix, de l'Ordre de S. Dominique, par Mrs les Evêques de Bologne, de Marseille, & de Vannes; & le 23. du mesme mois, il prêta entre les mains du Roy son serment de fidelité, dans la Chapelle de Versailles. Ce Prelat, qui est d'une charité & d'une pieté exemplaire, aimant tendrement son Troupeau qu'il a preferé à d'autres Diocèzes plus considerables & d'un plus grand revenu, dont Sa Majesté avoit voulu le grati-

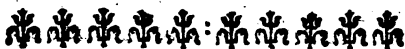
fier , & n'ayant pû donner au Clergé , à la Noblesse & au Peuple de l'Evesché de Grasse , la consolation qu'ils desiroient d'assister dās sa Cathedrale à son Sacre, dont on avoit déjà fait tous les apprests en Provence, s'est haste d'en venir faire icy la ceremonie , afin d'estre plustost en estat de retourner continuer de les assister dans les conjonctures presentes de la guerre qui est dans le voisinage. Il est Frere de M. le Comte de Crecy , de l'Academie Françoise , que ses Emplois dans les Pays Etrangers & la capacité , la fidelité & l'application extrême avec lesquelles il s'en est acquité, ont rendu si celebre. Il est aussi Frere de feu M. l'Abbé Verjus , qui estoit à l'âge de trente ans un des plus sçavans hommes de



siècle', & de la mort duquel presque tous les Sçavans de l'Europe témoignèrent leurs regrets en toutes langues, & du Pere Verjus, Jesuite, connu jusqu'aux extremitez du monde, par son zele pour l'augmentation de la vraye foy parmy toutes les Nations Infidelles de l'Asie. Cette Famille a donné depuis quelques siècles à l'Eglise & à l'Etat plusieurs hommes Illustres par leur zele pour l'une & pour l'autre, & entr'autres le fameux André Verjus, President au Parlement de Paris, qu'on peut dire avoir esté durant le Regne de François Premier, comme l'Oracle de l'Eglise Gallicane dans toutes les occasions les plus importantes, où l'on avoit recours à ses lumieres, qui étoient tou-

tenuës d'une égale fermeté pour le bien Public & pour le service du Roy, par lequel il fut nommé ensuite à l'Evesché de Bayeux, avec des marques d'estime & de distinction dignes de son merite & de ses services.

Il y a quelque temps que je vous envoyay la Traduction de la seconde Epode d'Horace, qui commence par *Beatus ille qui procul negotiis*. Je vous envoie aujourd'huy une Paraphrase de la mesme Epode, qui vous fera voir combien un heureux genie trouve de differentes pensées sur une mesme matiere. Cette Paraphrase est du Fils de M. Mahudel, Avocat au Presidial de Langres.



## LES PLAISIRS

De la Vie Champestre.

**H**EUREUX qui sans chagrin, sans  
 soin, & sans affaire,  
 Jouissant des douceurs d'une paix  
 salutaire,  
 Ne sent point interrompre un si  
 charmant repos  
 Du fâcheux embarras de dettes &  
 d'impôts ;  
 Mais trouve à la campagne un in-  
 nocent azile,  
 Que ne donna jamais la plus ce-  
 lebre Ville !  
 Plus heureux qui semblable à nos  
 premiers Parens,  
 Qui de l'âge doré virent fleurir les  
 ans,  
 Cultive avec ses bœufs le fertile  
 héritage

Que son Pere avant luy recense  
pour son partage.

Eloigné de la mer il ne voit point  
ses flots

Emporter un Vaisseau malgré les  
Matelots.

Jamais le son fatal d'une horrible  
Trompette

Ne trouble les chansons qu'il dit  
sur sa Musette ;

Content de sa fortune , ennemy du  
procès ,

Et sans en redouter un malheureux  
succès ,

Il n'est point entêté du funeste ca-  
price

De vouloir en plaissant enrichir la  
Justice.

Pour arracher des Grands quelque  
foible secours ,

Jamais comme un esclave il ne  
rempe en leurs Cours.

Lors donc que le Printemps florif-  
sant dans les plaines ,

## 72      MERCURE

*Fait souffler des Zephirs les riantes  
haleines,  
Il va tailler ses seps, les joindre  
aux Peupliers,  
Augmenter les provins, monder ses  
espalliers,  
Il en condamne au feu les branches  
inutiles,  
Et souvent il les ente en des lieux  
plus fertiles.  
Quelquefois attentif, du sommet  
d'un costeau,  
Aux longs mugissemens des Bœufs  
de son troupeau,  
Il se plaît à les voir parmy les ma-  
rescages,  
S'engraisser au milieu des riches pâ-  
turages;  
Ou bien prenant le soin de tondre ses  
Brebis,  
Tantost de leur toison il se fait des  
habits,  
Et tantost remplissant ses odoran-  
tes cruches*

De

De la douce liqueur qu'il reçoit de  
 ses ruches  
 Pourné pas être ingrat des larges-  
 ses du Ciel,  
 Il offre aux Dieux la cire, & reser-  
 ve le miel,  
 Sitôt que le Soleil moins ardent  
 en Automne,  
 Meurit dans les vergers les présent  
 de Pomone,  
 Quel plaisir de cueillir les fruits des  
 arbres nains;  
 Qu'en des troncs au Printemps il  
 greffa de ses mains!  
 Quels plaisirs lors qu'il voit des  
 fontaines pourprées  
 Couler abondamment des grappes  
 pressurées,  
 Tu sçais, Dieu des jardins, qu'a-  
 près tous les bienfaits  
 De sa reconnoissance il montre les  
 effets,  
 Et qu'immolant alors des Boucs en  
 sacrifice,

Janv. 1693.

D

Il t'offre de ses fruits les fidelles pre-  
mices,

*C'est alors que Bacchus voit rougir  
ses Autels*

*De l'aimable liqueur qu'il fournit  
aux Mortels.*

*Toy, Gardien des champs, Dieu  
Sylvain, chaque année*

*Nas-tu pas de ses fleurs la teste cou-*  
*ronnée , ( sillons*

Pour avoir envoyé bien loin de ses  
Les grésles & les vents meſlez de  
tourbillons?

Quelquefois il s'assied sous le frais  
de l'ombrage

*C'est de là qu'il entend durant le  
chaud du jour.*

*Les hôtes des forêts parler de leur amour,*

*Et le fidelle écho d'une grotte secrète  
Repete doublement les airs de sa  
Musette ;*

*Ou bien il joint sa voix avec les  
deux concerts*

*Que forment les Oiseaux parmi les  
arbres verts.*

*Cependant les torrens dès le haut  
des collines ,*

*Precipitent leurs eaux dans les  
plaines voisines,*

*Et d'un rapide cours vont dès leur  
lit natal.*

*Porter à quelque fleuve un liquide  
cristal.*

*D'autres fois il se couche au milieu  
des prairies ,*

*Sur l'émail parfumé de mille her-  
bes fleuries ;*

*Tout proche entre des joncs un ruis-  
seau diligent (gent ,*

*Sur un sable doré roule ses flots d'ar-*

*Et parmi des cailloux , faisant un  
doux murmure ,*

*L'endort paisiblement sur un lit de  
verdure.*

*Mais lors que l'Aquilon vient de  
ses noirs frimats ,*



En ramenant l'hiver, attrister nos  
climats,  
Tantost avec ses chiens on le voit  
en campagne  
Lancer un jeune Cerf autour d'une  
montagne,  
Ou dans une forest mettre un soin  
singulier  
Attendre une embuscade à quelque  
Sanglier.  
Tantost près d'un buisson il attend  
en silence  
Qu'un timide Levraud fasse sa ré-  
compense.  
Tout à l'heure une Gruë est prise  
en ses lacets.  
Et les Grives souvent emplissent  
ses filets.  
Qui pendant ces plaisirs n'oubli-  
roit pas la peine  
Que peut causer l'amour d'une Belle  
inhumaine ?

Heureux si sans chercher les biens  
& la beauté ,

Sa Femme pour sa dot ala pudicité.  
Soigneuse en son absence elle fait  
son ouvrage

D'élever ses Enfans , & regler son  
ménage.

Ainsi vivoient jadis les Femmes  
des Sabins,

Que Romulus choisit pour ses pre-  
miers Voisins ;

Et celles de la Poëille au travail  
endurcies ,

Que l'ardeur du Soleil avoit pres-  
que noircies.

Si tost qu'elle apperçoit du haut  
de la maison ,

Son Mary qui revient chargé de  
Venaison ,

Elle court aller sous une cheminée  
Du bois qu'elle sechoit depuis plus  
d'une année.

Tandis qu'il se delasse , elle entend  
leur Troupeau

# 78      MERCURE

*Retourner sur le soir aux portes  
du Hameau.*

*C'est toujours en ce tems que leurs  
Vaches fidelles*

*Rapportent pour tribut le lait de  
leurs mammelles ,*

*Et leur vigne toujours leur donne  
un pot rempli*

*Du vin que cette année ils en ont  
recueilly.*

*C'est ainsi que des mets qu'il trou-  
ve sans dépense ,*

*Couvrent par son travail sa table  
en abondance.*

*Jamais les grands festins n'ont pour  
moy tant d'appas ,*

*Que le simple appareil d'un si sobre  
repas.*

*Ouy , ie préférerois ses fruits & ses  
Olives.*

*Aux Poissons delicats qu'on pesche  
sur nos rives ;*

*Quand un vent par hazard amene  
avec les flots.*

*Les Huitres de Lucrin , \* ou quel-  
ques gros Turbots.*

*Le plus rare Gibier m'est bien moins  
agréable ,*

*Que l'ozeille des prez qu'on luy sert  
à sa table ,*

*Et j'aurois plus de joye en vivant  
sainement ,*

*Des mauves, qu'un jardin fournit  
abondamment ,*

*Qu'en mangeant dans l'excès d'un  
soupe magnifique ,*

*Les Francolins d'Asie , & les Poules  
d'Afrique.*

*Mais quoy que de sa bouche il re-  
gle les desirs ,*

*Il luy permet pourtant quelquefois  
ses plaisirs.*

*Pour cela d'un Agneau coupant la  
jeune teste ,*

*\* Lac d'Italie proche de Resole, fa-  
meux pour les Huitres.*

80      M E R C U R E

Tous les ans du Dieu Terme il célèbre la Feste.

Il n'a pas dans ces temps de plus friands ragousts,

Qu'un Chevreau recouvert de la fureur des Loups.

Qu'il se plaist, lors qu'il soupe,  
à voir de sa fenestre,

Ses troupeaux de Brebis qui reviennent de paistre,

A tous ceux du Hambeau marquer  
par leur retour

Que pour finir leur tasche il reste  
peu de jour,

Et que la nuit bien tost, descendant  
des montagnes,

Va de son ombre noire entourer leurs  
Campagnes !

Qu'il aime à voir ses Bœufs, qui  
d'un cou harassé

Trainent nonchalamment le Contre  
renversé.

Après un long travail, retournant  
à l'étable !

*Mais lors que ses Valets sont assis à  
sa table,*

*Chacun d'eux par sa faim luy  
quant à son tour,*

*Qu'il n'a pas laisse perdre un seul  
moment du jour,*

*Il ne changeroit pas un estat si tran-  
quille*

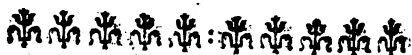
*Pour jouir des plaisirs que l'on gousté  
à la Ville.*

Puisqu' le traité de Made-  
moiselle de S. Quentin sur la  
possibilité de l'Immortalité cor-  
porelle, vous a donné autant  
de plaisir que vous me le témoi-  
gnez, je vous en envoie une  
suite qui vous donnera sujet  
d'admirer la fécondité de son  
génie. Il ne faut pas s'étonner  
qu'elle ait autant d'esprit qu'elle  
en fait paroître dans ce Traité,  
étant Fille de M. de Saint-

D s.

## 82 MERCURE

Quentin, Avocat fameux, qui a composé sur le Droit de fort beaux écrits, qui donnent beaucoup de facilité à l'apprendre. Ces Ecrits sont en la disposition de Mademoiselle de Saint Quentin.



### R E P O N S E

*Aux nouvelles raisons que l'on oppose à la possibilité de l'Immortalité corporelle.*

**I**L est aisé de s'imaginer que je n'ay pas entrepris d'écrire sur un sujet aussi éloigné de l'opinion commune & generale que l'est l'Immortalité corporelle, sans m'être représenté tout ce que l'on pourroit avec raison objecter contre. C'est ce qui

fait que je n'ay pas de peine à y répondre, & pour commencer, je diray que je sçais qu'il est impossible de vivre & de ne pas vieillir, puis que l'on compte le temps, & qu'aujourd'huy nous sommes plus âgez que nous n'estions hier & avant hier; mais il n'est pas impossible de vieillir, sans que nos forces diminuent. Mesme il n'est pas impossible de les augmenter, ce que l'on voit arriver aux enfans dont les forces augmentent visiblement, & puis qu'il est possible de les augmenter, il est pour le moins possible de les entretenir & de les conserver dans un estat égal, puisque qui peut le plus, peut le moins; & pour cela il ne faut que ne pas laisser manquer les matieres qui les reparent.

On dit qu'il est impossible de

D 6



## 4      M E R C U R E

ſçavoir precipſement , quelle nourriture il faut au corps, pour ne rien laiſſer de perir de ſa ſubſtance. Je repons qu'il n'eſt pas bien difficile de trouver la nourriture qui luy eſt propre , puis qu'il y en a pluſieurs. S'il n'y en avoit qu'une, & qu'elle ne fuſt pas connue , il ſeroit d'une difficulté appprochante de l'impoſſibilité , de la trouver , mais puis qu'il en eſt pluſieurs, capables de produire ce meſme effet , on doit ſe mettre au deſſus de ce ſcrupule. On pourra me dire, que comme il eſt des nourritures meilleures les unes que les autres, il en eſt auſſi de plus mauvaiſes. Je répons que la différence des bonnes aux meilleures , n'eſt que du plus au moins. Et pour mieux m'expliquer , la meilleure nourrit plus,

longs temps, parce qu'elle a plus de substance ; la moins bonne nourrit moins long-temps, parce qu'elle en a moins ; car pour les qualitez des temperamens differens qu'elles peuvent avoir il est aisé de prendre celles qui nous sont les plus convenables, & pour cela, il ne faut que ne pas s'éloigner du genre le plus prochain.

On dit que ce qui est bon pour les uns, est contraire aux autres, que nous ne naissons pas tous du même temperament, & qu'ainsi quãd l'Immortalité corporelle seroit démontrée possible, qu'il seroit pourtant impossible de ne pas mourir, faute d'un regime assez exact, & des dispositions requises pour le pouvoir observer. Ces deux objections s'estant trouvées jointes, je n'ay

pas voulu les separer , de crainte de les affoiblir, mais ne pouvant répondre à toutes les deux à la fois , je diray, à l'égard de la premiere, que ce qui est veritablement bon , l'est generalement ; que la difference du temperament ne fait difference pour la nourriture , que du plus au moins , parce que les temperaments ne different que du plus au moins , soit en qualité , soit en quantité ; que c'est le general qui doit faire regle , & non pas le particulier ; que la Nature , infiniment prevoyante , & dont la sagesse vient du Souverain Createur , a donné le lait pour tous les Enfans nouveaux-nez , de quelque temperament qu'ils soient ; que le sommeil est bon generalement à toutes les Creatures animées,

que les Saisons , tant qu'elles durent , que l'air & l'eau , sont generalement pour tous les hommes , sans distinction de temperament , & que la Nature auroit fait des distinctions en ces choses , qui sont partie de nostre nourriture , s'il en falloit faire pour la nourriture.

Tous les temperamens sont composez des quatre qualitez , chaude , humide , froide & seche. La difference des temperamens vient de ce que quelqu'une de ces qualitez domine plus que les autres. L'humeur qui domine est comme le levain qui convertit en sa qualite les substances qui se joignent à luy. Ainsi la mesme nourriture donnée à des personnes de different temperament , les maintient dans le tempera-

ment qu'elles ont, par la raison que l'humeur dominante de chacune de ces personnes change en sa qualité la substance qui s'y joint à l'exemple du levain que j'ay cité cy-dessus. Si quelqu'un me dit, qu'il y a des alimens qui donnent avec plus de facilité & d'abondance les substances propres à estre converties en cette humeur dominante, & que par cette facilité & cette abondance, les alimens portent la qualité dominante à un tel excès, qu'elle détruit les autres qualitez moins dominantes, & détruit en même temps le corps, qui ne peut subsister, lors que quelque une des quatre qualitez vient à manquer, je repondray que cet excès ne sçauroit arriver, si l'on prend les alimens dans le genre

prochain, mais qu'il peut arriver, lors qu'on les prend dans les genres éloignez.

A l'égard de la seconde objection, liée à celle qui est cy-devant, & qui la finit par ces mots, *& qu'ainsi quand l'immortalité corporelle seroit démontrée possible, qu'il seroit pourtant impossible de ne pas mourir, faute d'un regime assez exact & des dispositions requises pour le pouvoir observer.* Je réponds qu'il ne peut pas estre, qu'une mesme chose soit possible & impossible tout ensemble; que l'Immortalité corporelle doit estre l'une, ou l'autre, mais qu'elle ne peut pas estre l'une & l'autre. Si elle peut estre démontrée possible, il la faut croire possible, travailler à surmonter les difficultés qui nous éloignent de re-

duire la possibilité à l'effet, & ne pas croire que le regime necessaire pour vivre soit d'une exactitude qui le rende impossible à trouver. Toute l'exactitude qu'il faut, est de ne laisser jamais manquer les substances reparantes, car pour les dispositions requises pour observer ce regime, elles ne manquent jamais que par nostre faute, & parce que nous laissons tomber le corps dans un excès de foiblesse, qui le met hors d'estat de pouvoir l'observer.

On dit qu'il n'y a point de matieres assez pures, pour entretenir & conserver toujours la vie. Je répons que puis qu'il y a eu des matieres assez pures, pour nous former & nous faire croistre, il doit y en avoir d'assez pures, pour nous conserver

& nous entretenir; qu'il est plus difficile de former & de faire croître un sujet, que de le conserver & de l'entretenir, & que qui peut le plus, peut le moins, que qui donne l'estre, doit donner tout ce qui est nécessaire pour la conservation de l'estre, autrement ce feroit manquer de prevoyance ou de pouvoir. On ne peut dire que Dieu manque de l'une ny de l'autre. Ainsi ayant donné l'estre à l'homme, il luy a donné tout ce qui est nécessaire pour le conserver. Puis que Dieu a créé l'homme, il veut qu'il soit, & puis qu'il veut qu'il soit, il veut sa conservation, car sans sa conservation il ne feroit plus. La structure du corps humain, est encore une marque, que Dieu veut sa conservation, puis que tous les or-



ganes qui le composent, servent à luy procurer quelque bien, ou à le deffendre de quelque mal, & Dieu veut si absolument la conservation humaine, qu'il a expressement deffendu de tuer. Pourquoy deffendrait-il de tuer, s'il vouloit la mort de l'homme ? Aussi ne demande-t-il que sa conversion, & qu'il vive. C'est l'ignorance, qui le plus souvent nous fait mourir. C'est elle qui est cause, que n'usant pas comme nous devrions, des biens que Dieu nous donne pour nostre conservation, nous en corrompons l'effet, & laissons détruire de tous les Ouvrages de Dieu, celui qu'il aime le mieux, & qui de tous les Estres, semble le plus capable de connoissance & de raison.

L'ignorance est un grand pe-

ché. Elle seule suffit pour faire perir l'ame & le corps. C'est elle qui produit les fausses religions & toutes les erreurs. C'est elle qui cause nos maladies, & qui nous cache le remède qui leur est propre, & par conséquent c'est elle qui rend nos maladies mortelles, incurables, longues & dangereuses. De tout autre péché on peut se relever moyennant un véritable repentir; mais de celui-là, il ne suffit pas d'en estre repentant pour sortir du danger où il nous met, & mesme quelques fois l'ignorance est si grande que loin de s'en repentir, on ne la connoist pas bien.

En voicy deux exemples de mille que je pourrois apporter. Depuis plus de cinq mille ans que nous comptons la Creation

du monde, on s'est contenté de sçavoir qu'il faut manger, mais on ne sçait encore, ny ce qu'il faut manger, ny comment, ny quand, ny la quantité qu'il faut manger. Après cela, peut-on croire que l'on sçait ce qui est nécessaire pour vivre ? On peut dire de même de la fièvre. On sçait que toutes personnes en peuvent estre attaquées; cependant, on ne sçait pas encore un remede certain pour toutes personnes. On me dira que l'on ne peut pas trouver un remede certain & general pour guerir la fièvre, à cause de la difference des temperamens. Ignorance. Puis que la fièvre, est toujours la fièvre, dans tous les temperamens qu'elle attaque, quoy que differens, le veritable remede de la fièvre doit gue-

La fièvre en tous tempers.  
iens. Il faut donc conclure,  
ue nous ignorons le véritable  
oyen de guerir la fièvre, &  
ue nous n'en sçavons pas da-  
antage à l'égard des autres  
aux, auxquels nous sommes  
ijets. Voila des fruits de l'i-  
norance. Il fait beau voir que  
on meure de la fièvre quel-  
uefois, & qu'on en échape  
quelquefois. N'est ce pas une  
marque que l'on ne guerit pas  
ar science, mais seulement  
ar hazard? Tout cela procede  
e ce que l'on sçait imparfai-  
ement, & que l'on ignore par-  
itement. Si l'homme avoit  
anny l'ignorance & la malice,  
quelle pour l'ordinaire vient  
e l'ignorance, ce monde seroit  
n Paradis terrestre, où la Bon-  
infinie ne nous refuse point

ce qui nous est nécessaire , & ainsi tous nos besoins viennent généralement par l'ignorance, ou la malice des hommes.

On dit qu'il est possible de conserver & d'entretenir la vie pendant un temps , mais non pas toujours. J'ay déjà répondu à cette objection, mais pour ne pas renvoyer à la première partie de cet écrit, j'y répondray encore, & je diray que ce qui est possible en un temps ; peut estre possible en tout temps que le temps n'est pas plus difficile à vivre en un espace qu'en l'autre ; & que si l'on a pû trouver des matières assez pures pour entretenir la vie pendant un temps & pour faire croistre , qui est plus qu'entretenir, puisqu'il s'agit d'augmenter, il est possible d'en trouver d'assez pures  
pour

pour l'entretenir toujours. S'il en est autrement s'est par nôtre faute, & parce que nous laissons diminuer les forces du corps jusques à un point qu'elles ne peuvent plus suffire pour le conserver.

On dit qu'il est plus difficile de conserver & d'entretenir un sujet, que de le former & le faire croistre, & on nous en donne pour exemple, que nous sçavons faire venir & croistre les fleurs, mais que nous ne sçavons point le secret de les conserver & de les entretenir toujours. Je répons, que ce n'est point nous qui sçavons les former & les faire croistre, mais seulement que nous sçavons les dispositions, où il les faut mettre afin qu'elles se forment, & qu'elles croissent, & que du

*lanv. 1693.*

E

## 98 MERCURE

surplus, il n'est pas étrange si nous ne sçavons pas le moyen de les conserver & entretenir toujours, puis que nous ne sçavons pas pour nous mesmes, ce qui peut nous conserver & entretenir toujours. Les fleurs sont des corps encore plus foibles que les nostres, & par cette raison il faudroit plus de soin pour leur conservation que pour la nostre. Si les fleurs meurent, ce n'est point une preuve que nous devions mourir. Exemple, pour exemple. Le vent qui fait mouvoir une giroüette, ne fait pas mouvoir une Citadelle. Le froid fait mourir les mouche dès l'Automne, & nous supportons l'Hiver sans en mourir. Les fleurs se flétrissent dès que les premieres chaleurs augmentent, & nous supportons les plus fortes cha-



# GALANT.

leurs de l'Esté. Il n'y a naturellement que le Printemps soit propre aux fleurs, mais par art, on pourroit trouver le moyen de les conserver. Il ne faudroit que les tenir dans une temperature semblable au Printemps, & les preserver également du chaud & du froid, mais la peine passeroit l'utilité, & l'on feroit mieux, ce me semble d'employer ces soins à la conservation du corps humain, dont les organes plus forts seconderoient plus facilement nos desfeins.

On dit que l'immortalité corporelle ne peut estre, parce que ce seroit le mouvement perpetuel, que l'on a cherché, & qu'on ne sçauroit trouver. Je répons, que si jusques à present on ne l'a pû trouver, ce n'est





que pour mieux dire , on devroit appeller mort d'ignorance.

Les événemens facheux qui traversent le plus nos souhaits , ne doivent pas estre toujours regardez comme des malheurs. Ils sont necessaires quelquefois pour nous faire enfin trouver le repos que nous fuyons. La raison nous éclaire tout d'un coup, & à force de sentir ce qui nous blesse , nous nous détrompons de l'illusion qui nous presente des plaisirs réels dans ce qui n'en a que l'apparence. Une jeune Demoiselle que la mort de son Pere & de sa Mere avoit renduë en quelque façon maîtresse de ses volontez , en a fait l'épreuve depuis peu de temps. Ses yeux avoient de quoy toucher le plus insensible, son teint

estoit vif & des plus brillans , & la beauté de sa taille répondoit aux autres dons qu'elle avoit recus de la nature. Une vieille Tante , chez qui elle demouroit , toujours malade , & peu propre à bien regler sa conduite , la laissoit en liberté d'avoir une grosse Cour. Plus les Soupirans venoient chez elle en grand nombre , plus leurs assiduez flattoient la vanité de la Belle. Elle estoit Coquette , & si sensible aux douceurs , qu'elle en écoutoit indifferemment de tous ceux qui la voyoient. Le premier qui luy en venoit conter , paroissoit l'emporter d'abord sur tous ses Rivaux , mais à peine le second arrivoit il , qu'il luy faisoit oublier ce que l'autre croyoit avoir gagné dans son cœur , & celui-cy n'étoit

pas lui même plus avancé auprès d'elle, si-tost qu'un troisième entreprenoit de luy plaire. Ainsi pour se les vouloir acquérir tous, elle n'en gardoit aucun. Son caractere les dégouttoit en fort peu de temps, & ils n'avoient pas si-tost découvert l'inégalité de son esprit, qu'ils cedoient la place aux derniers venus. Leur desertion ne lui caufoit nulle inquietude, le present étoit toujours ce qui la touchoit le plus, & pourveu qu'elle eust des Adorateurs, elle s'embarrassoit peu s'ils étoient de vieille date. Après cinq ou six années passées indifferemment dans ce commerce d'Amans, aussi contraire à ses interests que peu avantageux à sa gloire, une Dame sage & d'un mérite reconnu par tout

qui la voyoit quelquefois , luy parla un jour à cœur ouvert. Elle commença par luy applaudir sur sa beauté, qui luy faisoit faire tous les jours tant de nouvelles conquêtes, & en luy représentant le peu d'avantage qu'elle en retiroit, elle luy fit voir qu'insensiblement elle entroit dans un âge où l'on cesseroit d'avoir de l'empressement pour elle, & qu'il falloit preférerablement à toutes choses, qu'une Fille raisonnable songeat à un établissement solide, qui luy pût donner un rang dans le monde , ce qui dependoit du choix d'un Mary , qu'elle auroit peine à trouver , tant qu'elle negligeroit de fixer son cœur. La Belle goûta cette remontrance, & ouvrant les yeux sur l'égarement de sa conduite,

ce qui nous est necessaire , & ainsi tous nos besoins viennent generalement par l'ignorance, ou la malice des hommes.

On dit qu'il est possible de conserver & d'entretenir la vie pendant un temps , mais non pas toujours. J'ay déjà répondu à cette objection, mais pour ne pas renvoyer à la premiere partie de cet écrit, j'y répondray encore, & je diray que ce qui est possible en un temps ; peut estre possible en tout temps que le temps n'est pas plus difficile à vivre en un espace qu'en l'autre ; & que si l'on a p<sup>u</sup> trouver des matieres assez pures pour entretenir la vie pendant un temps & pour faire croistre , qui est plus qu'entretenir, puisqu'il s'agit d'augmenter, il est possible d'en trouver d'assez pures pour

pour l'entretenir toujours. S'il en est autrement s'est par nôtre faute, & parce que nous laissons diminuer les forces du corps jusques à un point qu'elles ne peuvent plus suffire pour le conserver.

On dit qu'il est plus difficile de conserver & d'entretenir un sujet, que de le former & le faire croistre, & on nous en donne pour exemple, que nous sçavons faire venir & croistre les fleurs, mais que nous ne sçavons point le secret de les conserver & de les entretenir toujours. Je répons, que ce n'est point nous qui sçavons les former & les faire croistre, mais seulement que nous sçavons les dispositions, où il les faut mettre afin qu'elles se forment, & qu'elles croissent, & que du

*lanv. 1693.*

E

surplus, il n'est pas étrange si nous ne sçavons pas le moyen de les conserver & entretenir toujours, puis que nous ne sçavons pas pour nous mesmes, ce qui peut nous conserver & entretenir toujours. Les fleurs sont des corps encore plus foibles que les nostres, & par cette raison il faudroit plus de soin pour leur conservation que pour la nostre. Si les fleurs meurent, ce n'est point une preuve que nous devions mourir. Exemple, pour exemple. Le vent qui fait mouvoir une giroüette, ne fait pas mouvoir une Citadelle. Le froid fait mourir les mouche dès l'Automne, & nous supportons l'Hiver sans en mourir. Les fleurs se flettrissent dès que les premieres chaleurs augmentent, & nous supportons les plus fortes cha-



# GALANT.

leurs de l'Esté. Il n'y a naturellement que le Printemps soit propre aux fleurs, mais par art, on pourroit trouver le moyen de les conserver. Il ne faudroit que les tenir dans une temperature semblable au Printemps, & les preserver également du chaud & du froid, mais la peine passeroit l'utilité, & l'on feroit mieux, ce me semble d'employer ces soins à la conservation du corps humain, dont les organes plus forts seconderoient plus facilement nos desfeins.

On dit que l'immortalité corporelle ne peut estre, parce que ce seroit le mouvement perpetuel, que l'on a cherché, & qu'on ne sçauroit trouver. Je répons, que si jusques à present on ne l'a pû trouver, ce n'est



pas une preuve qu'il soit difficile à trouver. Je ne diray pas s'il est possible, ou impossible à trouver; car c'est une faute tres-grande d'affirmer, ou de nier ce que l'on ne connoist pas. Je diray simplement que l'on cherche le mouvement perpétuel, & qu'on le veut trouver où il n'est peut-estre pas possible qu'il soit, & qu'on ne le cherche pas où il est. Jusques à present il ne s'est point trouvé dans les ouvrages des creatures mais il est dans plusieurs œuvres de Dieu. Il est dans le mouvement des Cieux, dans le cours des Astres, & des eaux vives, dans la circulation du sang, & dans beaucoup d'autres choses où nous ne le connoissons pas, & si l'on parvenoit à l'immortalité corporelle, on ne feroit

que conserver en nous le mouvement perpetuel que Dieu y a créé.

Je diray pour toute réponse aux objections Chrestiennes, que l'on oppose ou que l'on pourra opposer à l'avenir à la possibilité de l'immortalité corporelle, qu'il est croyable que l'ouvrage d'une main Eternelle peut estre éternel, mais si à cause du peché la condamnation qui soumet l'homme à la mort est irrevocable, il reste tant de genres & d'especes différentes de morts accidentelles que la Justice Divine peut entierement s'accomplir. Mon intention est seulement de faire connoître, que naturellement il est possible de ne point mourir de cette mort, qu'on appelle naturelle, ou de vieillesse,

que pour mieux dire , on devroit appeller mort d'ignorance.

Les événemens facheux qui traversent le plus nos souhaits , ne doivent pas estre toujours regardez comme des malheurs. Ils sont necessaires quelquefois pour nous faire enfin trouver le repos que nous fuyons. La raison nous éclaire tout d'un coup, & à force de sentir ce qui nous blesse , nous nous détrompons de l'illusion qui nous presente des plaisirs réels dans ce qui n'en a que l'apparence. Une jeune Demoiselle que la mort de son Pere & de sa Mere avoit renduë en quelque façon maîtresse de ses volontez , en a fait l'épreuve depuis peu de temps. Ses yeux avoient de quoy toucher le plus insensible, son teint

estoit vif & des plus brillans, & la beauté de sa taille répondoit aux autres dons qu'elle avoit reçeus de la nature. Une vieille Tante, chez qui elle demouroit, toujours malade, & peu propre à bien regler sa conduite, la laissoit en liberté d'avoir une grosse Cour. Plus les Soupirans venoient chez elle en grand nombre, plus leurs assiduez flattoient la vanité de la Belle. Elle estoit Coquette, & si sensible aux douceurs, qu'elle en écoutoit indifferemment de tous ceux qui la voyoient. Le premier qui luy en venoit conter, paroissoit l'emporter d'abord sur tous ses Rivaux, mais à peine le second arrivoit il, qu'il luy faisoit oublier ce que l'autre croyoit avoir gagné dans son cœur, & celui-cy n'étoit

du monde, on s'est contenté de sçavoir qu'il faut manger, mais on ne sçait encore, ny ce qu'il faut manger, ny comment, ny quand, ny la quantité qu'il faut manger. Après cela, peut-on croire que l'on sçait ce qui est nécessaire pour vivre? On peut dire de même de la fièvre. On sçait que toutes personnes en peuvent estre attaquées; cependant, on ne sçait pas encore un remede certain pour toutes personnes. On me dira que l'on ne peut pas trouver un remede certain & general pour guerir la fièvre, à cause de la difference des temperamens. Ignorance. Puis que la fièvre, est toujours la fièvre, dans tous les temperamens qu'elle attaque, quoy que differens, le veritable remede de la fièvre doit gue-

ir la fièvre en tous tempéramens. Il faut donc conclure, que nous ignorons le véritable moyen de guerir la fièvre, & que nous n'en sçavons pas davantage à l'égard des autres maux, auxquels nous sommes sujets. Voila des fruits de l'ignorance. Il fait beau voir que l'on meure de la fièvre quelquefois, & qu'on en échape quelquefois. N'est ce pas une marque que l'on ne guerit pas par science, mais seulement par hazard? Tout cela procede de ce que l'on sçait imparfaitement, & que l'on ignore parfaitement. Si l'homme avoit vaincu l'ignorance & la malice, laquelle pour l'ordinaire vient de l'ignorance, ce monde seroit un Paradis terrestre, où la Bonne infinie ne nous refuse point.

ce qui nous est necessaire , & ainsi tous nos besoins viennent generalement par l'ignorance, ou la malice des hommes.

On dit qu'il est possible de conserver & d'entretenir la vie pendant un temps , mais non pas toujours. J'ay déjà répondu à cette objection, mais pour ne pas renvoyer à la premiere partie de cet écrit, j'y répondray encore, & je diray que ce qui est possible en un temps ; peut estre possible en tout temps que le temps n'est pas plus difficile à vivre en un espace qu'en l'autre ; & que si l'on a pu trouver des matieres assez pures pour entretenir la vie pendant un temps & pour faire croistre , qui est plus qu'entretenir, puisqu'il s'agit d'augmenter, il est possible d'en trouver d'assez pures  
pour

pour l'entretenir toujours. S'il en est autrement s'est par nôtre faute, & parce que nous laissons diminuer les forces du corps jusques à un point qu'elles ne peuvent plus suffire pour le conserver.

On dit qu'il est plus difficile de conserver & d'entretenir un sujet, que de le former & le faire croistre, & on nous en donne pour exemple, que nous sçavons faire venir & croistre les fleurs, mais que nous ne sçavons point le secret de les conserver & de les entretenir toujours. Je répons, que ce n'est point nous qui sçavons les former & les faire croistre, mais seulement que nous sçavons les dispositions, où il les faut mettre afin qu'elles se forment, & qu'elles croissent, & que du

*lanv. 1693.* E



surplus, il n'est pas étrange si nous ne sçavons pas le moyen de les conserver & entretenir toujours, puis que nous ne sçavons pas pour nous mesmes, ce qui peut nous conserver & entretenir toujours. Les fleurs sont des corps encore plus foibles que les nostres, & par cette raison il faudroit plus de soin pour leur conservation que pour la nostre. Si les fleurs meurent, ce n'est point une preuve que nous devions mourir. Exemple, pour exemple. Le vent qui fait mouvoir une giroüette, ne fait pas mouvoir une Citadelle. Le froid fait mourir les mouche dès l'Automne, & nous supportons l'Hiver sans en mourir. Les fleurs se fêtrissent dès que les premières chaleurs augmentent, & nous supportons les plus fortes cha-



# GALANT.



leurs de l'Esté. Il n'y a naturellement que le Printemps soit propre aux fleurs, mais par art, on pourroit trouver le moyen de les conserver. Il ne faudroit que les tenir dans une temperature semblable au Printemps, & les preserver également du chaud & du froid, mais la peine passeroit l'utilité, & l'on feroit mieux, ce me semble d'employer ces soins à la conservation du corps humain, dont les organes plus forts seconderoient plus facilement nos des-seins.

On dit que l'immortalité corporelle ne peut estre, parce que ce seroit le mouvement perpetuel, que l'on a cherché, & qu'on ne sçauroit trouver. Je répons, que si jusques à present on ne l'a pû trouver, ce n'est

pas une preuve qu'il soit difficile à trouver. Je ne diray pas s'il est possible, ou impossible à trouver; car c'est une faute tres-grande d'affirmer, ou de nier ce que l'on ne connoist pas. Je diray simplement que l'on cherche le mouvement perpétuel, & qu'on le veut trouver où il n'est peut-estre pas possible qu'il soit, & qu'on ne le cherche pas où il est. Jusques à present il ne s'est point trouvé dans les ouvrages des creatures mais il est dans plusieurs œuvres de Dieu. Il est dans le mouvement des Cieux, dans le cours des Astres, & des eaux vives, dans la circulation du sang, & dans beaucoup d'autres choses où nous ne le connoissons pas, & si l'on parvenoit à l'immortalité corporelle, on ne feroit

que conserver en nous le mouvement perpétuel que Dieu y a créé.

Je diray pour toute réponse aux objections Chrestiennes, que l'on oppose ou que l'on pourra opposer à l'avenir à la possibilité de l'immortalité corporelle, qu'il est croyable que l'ouvrage d'une main Eternelle peut estre éternel, mais si à cause du peché la condamnation qui soumet l'homme à la mort est irrevocable, il reste tant de genres & d'especes différentes de morts accidentelles que la Justice Divine peut entièrement s'accomplir. Mon intention est seulement de faire connoître, que naturellement il est possible de ne point mourir de cette mort, qu'on appelle naturelle, ou de vieillesse,

que pour mieux dire , on devroit appeller mort d'ignorance.

Les événemens facheux qui traversent le plus nos souhaits , ne doivent pas estre toujours regardez comme des malheurs. Ils sont necessaires quelquefois pour nous faire enfin trouver le repos que nous fuyons. La raison nous éclaire tout d'un coup , & à force de sentir ce qui nous blesse , nous nous détrompons de l'illusion qui nous presente des plaisirs réels dans ce qui n'en a que l'apparence. Une jeune Demoiselle que la mort de son Pere & de sa Mere avoit renduë en quelque façon maîtresse de ses volontez , en a fait l'épreuve depuis peu de temps. Ses yeux avoient de quoy toucher le plus insensible, son teint

estoit vif & des plus brillans, & la beauté de sa taille répondoit aux autres dons qu'elle avoit recus de la nature. Une vieille Tante, chez qui elle demouroit, toujours malade, & peu propre à bien regler sa conduite, la laissoit en liberté d'avoir une grosse Cour. Plus les Soupirans venoient chez elle en grand nombre, plus leurs assiduez flattoient la vanité de la Belle. Elle estoit Coquette, & si sensible aux douceurs, qu'elle en écoutoit indifferemment de tous ceux qui la voyoient. Le premier qui luy en venoit conter, paroissoit l'emporter d'abord sur tous ses Rivaux, mais à peine le second arrivoit il, qu'il luy faisoit oublier ce que l'autre croyoit avoir gagné dans son cœur, & celui-cy n'étoit

pas lui même plus avancé auprès d'elle, si-tost qu'un troisième entreprenoit de luy plaire. Ainsi pour se les vouloir acquérir tous, elle n'en gardoit aucun. Son caractere les dégouttoit en fort peu de temps, & ils n'avoient pas si tost découvert l'inégalité de son esprit, qu'ils cedoient la place aux derniers venus. Leur desertion ne lui causoit nulle inquietude, le present étoit toujours ce qui la touchoit le plus, & pourveu qu'elle eust des Adorateurs, elle s'embarassoit peu s'ils étoient de vieille date. Après cinq ou six années passées indifferemment dans ce commerce d'Amans, aussi contraire à ses interets que peu avantageux à sa gloire, une Dame sage & d'un mérite reconnu par tout

qui la voyoit quelquefois , luy parla un jour à cœur ouvert. Elle commença par luy applaudir sur sa beauté, qui luy faisoit faire tous les jours tant de nouvelles conquêtes, & en luy représentant le peu d'avantage qu'elle en retiroit, elle luy fit voir qu'insensiblement elle entroit dans un âge où l'on cesseroit d'avoir de l'empressement pour elle, & qu'il falloit préféablement à toutes choses, qu'une Fille raisonnable songeat à un établissement solide, qui luy pût donner un rang dans le monde , ce qui dépendoit du choix d'un Mary , qu'elle auroit peine à trouver , tant qu'elle negligeroit de fixer son cœur. La Belle goûta cette remontrance, & ouvrant les yeux sur l'égarement de sa conduite,



dont il falloit revenir , elle supplia la Dame qui luy donnoit de si bons confeils, de vouloir bien se charger du soin de luy choisir un Mary. La Dame songea aussi tost à un Cavalier de ses Amis, bien fait, & de bonne mine, Officier dans les Troupes d'Allemagne. La Belle luy estoit connue, parce qu'il l'avoit trouvée quelque-fois chez elle, & elle se souvenoit qu'après l'avoir bien examinée il luy avoit fait l'éloge de sa beauté. Le Cavalier estoit assez mal dans ses affaires, & l'argent comptant que la Belle avoit, luy devoit estre d'un fort grand secours pour s'avancer. La Dame proposa ce mariage à la Belle par maniere d'entretien, & la Belle qui avoit l'idée du Cavalier,

luy répondit sérieusement qu'elle luy feroit extrêmement obligée si elle mettoit la chose en estat de réussir. On ne perdit point de temps. La Dame écrivit au Cavalier, & luy manda que connoissant ses affaires, elle croyoit qu'il ne devoit point refuser le parti qu'on luy offroit; que si la Belle avoit vû du monde, un peu de coqueterie estoit pardonnable à une jolie Personne qui vouloit y renoncer; qu'il avoit assez d'esprit pour la tenir dans les regles du devoir, & que si son humeur legere & inconstante avoit fait parler les médifans, il devoit acheter de quelque chose le plaisir d'avoir dequoy se tirer des embarras où le mettoit son peu de fortune. Le party fut accepté.

par le Cavalier, qui se trouvant  
arresté par son employ, pria  
que l'on voulust bien remettre  
après la Campagne la con-  
clusion de son Mariage. Elle ne  
faisoit que de commencer, &  
pour passer un si long-temps a-  
vec moins d'ennuy, il entra  
avec la Belle dans un commerce  
de Lettres, qui luy fit paroistre  
que son cœur estoit touché du  
souvenir de ses charmes. La  
Belle s'enflama de son costé, &  
afin qu'on ne luy pust repro-  
cher aucune coquetterie depuis  
la proposition qui luy avoit  
esté faite, non seulement elle  
ne fit plus de nouvelles habi-  
tudes, mais elle estoit à toute  
heure chez la Dame qui sem-  
bloit veiller sur ses actions, &  
qui ayant perdu son Mary en  
ce temps là, ne fut pas fâchée

de ses assiduez pour se reposer sur elle de beaucoup de soins qu'elle n'estoit pas en estat de prendre. Six mois s'écoulerent, & la Campagne estant achevée, les Amans se virent avec une égale satisfaction. Le Cavalier eut d'abord tout l'empressement que le véritable amour peut donner, & les clauses du Contrat furent bien tost arrestées de bouche, mais quand il fut question d'écrire, il commença à faire voir moins d'ardeur. Il trouvoit la Belle aimable, à ne regarder que sa personne, mais les mauvais contes qu'on luy fit sur le grand nombre d'Amans qu'elle avoit eus, le blessèrent malgré luy, & il ne put cacher à la Dame qui l'avoit mis dans l'engagement où il se trouvoit, qu'il avoit beaucoup de repu-

gnance à épouser une Fille que la medifance épargnoit si peu. En effet , on le railloit tous les jours sur son Mariage , & on poussa la chose si loin , qu'il luy revenoit de toutes parts , que de jeunes étourdis se vantoient d'avoir esté en bonne fortune avec sa Maistresse. La Dame traitoit ces rapports de fausseté. Il croyoit luy même que c'étoit une imposture , mais cette imposture estoit receuë du Public , & pour un homme qui aimoit la gloire , il estoit cruel de s'exposer à la honte d'estre assez peu delicat sur la reputation , pour se laisser ébloüir par des avantages d'intérêt. Le chagrin que la Belle eut de son refroidissement , ne luy laissa garder aucunes mesures. Elle en accusa la Dame

chez qui elle l'avoit trouvé plusieurs fois, & alla luy demander ce qui pouvoit l'obliger a vouloir detruire ce qu'elle avoit fait. La Dame excusa cette chaleur, & se contenta de luy répondre, que si elle avoit esté plus réservée dans les visites qu'elle avoit reçues d'une infinité de gens qui ne pouvoient servir qu'à la perdre, elle ne se feroit point attiré les bruits facheux qui degouttoient son Amant. Cette petite dispute qui marquoit un peu de jalousie, n'eut d'abord aucune suite, mais la Belle qui commençoit à se défier de quelque secrète intelligence, revint tant de fois luy faire les mesmes plaintes, la venant mesme trouver à des heures fort induës, dans la pensée de ren-

contrer le Cavalier avec elle, ce qui arriva plus d'une fois, que la Dame fut enfin contrainte de luy parler aigrement. Ainsi la Belle fortit un jour en furie avec protestation de ne la revoir jamais. Elle voulut obliger le Cavalier à faire la mesme chose. Il s'en deffendit, sur ce que l'honnesteté ne luy pouvoit permettre de rompre si legerement avec une Amie de longues années, & tout ce qu'elle put luy faire promettre. ce fut qu'il la verroit moins souvent. Il ne luy tint pas parole, & comme la Dame logeoit dans le voisinage, il ne quittoit jamais la Belle le soir, qu'il n'allast chez elle ensuite par des chemins détournez. Le soin qu'elle avoit de le faire suivre la rendoit certaine du nombre

de ses visites & de leur longueur & ce qui servoit à les luy rendre suspect, c'est que rarement il en demeuroid d'accord. Cependant les choses n'avançoient point, quoy qu'il continuast toujours de la voir mesme d'une maniere bien plus agreable qu'il n'avoit fait depuis quelque temps. Elle avoit toujours un Grison tout prest à l'épicer lors qu'il sortoit de chez elle, & un soir qu'il s'y estoit arresté contre l'ordinaire, jusqu'à onze heures & demie, la belle humeur qu'il avoit montrée luy ayant paru misterieuse, elle redoubla ses ordres pour le faire suivre, afin de sçavoir s'il retourneroit chez luy. Son Grison qui les receut devoit luy en venir dire des nouvelles, & fut attendu avec d'au-



tant plus d'impatience qu'il ne revint qu'à deux heures après minuit. C'estoit dequoy faire raisonner sa jalousie, qui ne put pourtant porter ses soupçons jusqu'où l'on venoit de pousser la chose. Le Grifon entra tout hors de luy-même, ne pouvant presque parler, tant ce qu'il venoit de voir luy sembloit tenir d'un songe. Le Cavalier qu'il avoit suivi estoit entré chez la Dame, & un peu après minuit ils estoient sortis ensemble, accompagné d'une jeune Demoiselle qui demouroit dans cette même maison, & que l'on disoit depuis quelques jours qui devoit bientost se marier. Quatre hommes les escoltoient, & ils s'estoient tous rendus à la Paroisse, dont la porte leur avoit esté ouver-

te si tost qu'ils avoient paru. On l'avoit fermée ensuite, & le Grison qui n'avoit osé se présenter pour entrer, parce qu'il auroit esté reconnu, après avoir attendu une bonne heure, les avoit vûs retourner tous chez la Dame. Tout cela portoit la certitude d'un mariage. Le doute estoit seulement entre la Dame & la jeune Demoiselle. Outre que la Belle ne pouvoit croire son Amant capable de prendre party ailleurs avant que de s'estre dégagé des promesses qu'il luy avoit faites, elle eut d'autant plus de lieu de suspendre ce qu'elle en devoit penser, que ce même jour il vint dîner avec elle. Il luy dit mille choses obligantes, & luy parla même du soin qu'il prenoit de faire au plûtoft.

cesser les obstacles qui ne luy avoient point permis jusquelà de rien conclurre avec elle. Cependant comme elle s'étoit engagée à luy plutôt par raison que par amour, elle résolut s'il la trompoit, d'agir en Fille d'esprit, & de ne luy pas donner l'avantage de pouvoir dire que son changement luy eust causé du chagrin. Elle fut entièrement éclaircie trois heures après par une rencontre assez extraordinaire. Elle avoit esté priée de tenir un Enfant sur les Fonts dans cette même Paroisse. La ceremonie se fit, & comme les Parrains & les Marraines sont obligez de signer sur le Registre, elle trouva que le dernier article que l'on y avoit écrit, estoit celui du Mariage du Cavalier & de la

Dame, avec les noms des quatre Temoins. Elle eut la force de ne témoigner aucune émotion, & passa le soir à s'affermir elle même contre une aventure si inopinée. Le lendemain elle se sentit tranquille, & le Cavalier estant venu la revoir, elle le receut d'une maniere agréable, & avec des marques d'une gayeté qu'elle n'avoit point coutume d'avoir. Elle fit reflexion qu'il n'y avoit rien d'assuré au monde, & qu'il estoit temps qu'elle cherchast son bonheur en elle même, puis qu'elle voyoit que sa conduite trop peu reguliere ne luy laissoit pas une réputation assez établie pour esperer qu'elle pourroit faire un choix dont son cœur seroit content. Cette pensée la mit au dessus de ses

chagrins , & le Cavalier continuant toujours à la voir , elle soutint admirablement huit ou dix jours la résolution qu'elle avoit prise d'abord de ne luy rien dire de son Mariage. Elle ſçavoit qu'il luy eſtoit important d'en faire un ſecret à cauſe du poſte où il cherchoit à entrer , & elle regardoit l'éclat qu'elle auroit pû faire , comme une vangeance indigne d'elle , & qu'elle ſe ſeroit reprochée toute ſa vie. Quand elle ſe ſentit aſſez ferme dans ce qu'elle avoit réſolu de faire , elle le pria de la mener chez la Dame avec qui elle ſe laſſoit de vivre en froideur. Il fut ravi de la diſpoſition où il la trouvoit , & le jour fut pris pour cette viſite. Jugez juſqu'où alla ſa ſurpriſe , lors qu'après avoir ſalué la Da-

me , elle luy dit d'un air libre & fort riant , qu'elle venoit se réjouir avec elle de son heureux mariage. On voulut d'abord nier la chose mais elle dit en termes si positifs ce qu'elle avoit leu sur le Registre , qu'après avoir nommé les quatre témoins qui avoient signé , la Dame fut obligée de lui avouër qu'elle n'avoit pû résister à une inclination secrète qu'elle avoit toujours sentie pour le Cavalier. Elle ajouta qu'elle ne les auroit jamais engagez l'un avec l'autre si elle avoit pû prévoir qu'elle eût dû devenir veuve en si peu de temps , & qu'elle avoit fait tous ses efforts pour se vaincre , afin de ne luy donner aucun sujet de chagrin , mais que son étoile avoit enfin prévalu. La Belle

luy répondit qu'elle ne souhai-  
toit rien avec plus d'ardeur  
que de les voir l'un & l'autre  
aussi contents qu'elle , les  
prioit de s'assurer d'un entier  
secrèt tant qu'ils le voudroient  
garder , & qu'elle esperoit leur  
faire bientôt connoître qu'il  
ne manquoit rien à son bon-  
heur. Elle finit sa visite par cet-  
te assurance. Le Cavalier qui  
ne pouvant se justifier avoit  
gardé le silence , luy voulut  
donner la main pour la reme-  
ner chez elle. Sa réponse fut  
qu'elle le prioit de ne se pas  
souvenir qu'il luy eust jamais  
parlé , puis qu'aussi bien ils es-  
toient morts l'un pour l'autre.  
Le lendemain , elle entra dans  
un Convent , où elle estoit  
seule de trouver tout à souhait,  
tant pour la vertu & les ma-  
nieres

nieres des Religieuses , que pour la société d'un fort grand nombre de jolies Pensionnaires. Elle y mene depuis six mois la vie du monde la plus douce & la plus tranquille, sans se foucher d'Amans ny de mille choses qui l'ont amusée inutilement dans ses premières années, & elle proteste que quand mesme il ne luy viendrait aucune vocation pour prendre le Voile , rien ne pourroit l'obliger à sortir d'un lieu, où la paix du cœur & de l'esprit luy fait un bonheur aussi accompli, qu'elle est assurée qu'il sera durable.

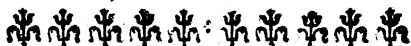
Voicy une Réponse sur ce qui a esté proposé dans un des Journaux des Sçavans , & dont je me souviens de vous avoir parlé dans l'une de mes dernie-

Janv. 1693.

F



res Lettres. Je n'en connois point l'Auteur, qui s'est contenté de mettre ces six lettres, F. F. D. L. R. .I. au bas de l'Ouvrage. J'en ay un autre de luy sur le Devin de Lyon que je vous reserve pour le mois prochain, ayant déjà mis d'assez longues Lettres sur cette matiere, au commencement de celle-cy, & voulant passer à d'autres articles.



## S U R L E S C H A R B O N S

## T R O U V E Z

Dans des Sepulchres.

**A** Vous dire le vray, Monsieur, je ne juge pas que le Docteur

*de Bordeaux ait esté aussi heureux dans ses conjectures sur le sujet des Charbons , dont le Journal des Sçavans a parlé , que le Devin de Lyon le fut dans la chasse qu'il donna au petit Bossu ; mais en revanche il n'a point risqué , selon moy , de les faire passer pour forcées dans la découverte qu'il a prétendu faire en faveur du Public , d'un petit mystere caché depuis si long temps au fond des sepulcres. Je crois mesme qu'il est fort bon Chrétien , d'avoir pû se persuader que ces Urnes pleines de charbons marquent , que c'estoient là des Reliques de quelques Martyrs éprouvez par le supplice du feu. Encore si l'on avoit trouvé ces restes , ces Urnes & ces charbons sous des Autels , où l'on avoit en effet accoustumé de placer autrefois ces sortes de Reliques , il y auroit*

*quelque apparence de verité dans ce qu'il debite ; mais s'il paroist que ces lieux ont esté des Cimetieres Publics , il n'est pas croyable , que ce soient des signes du tourment que ces Morts ont enduré. Que si ce Docteur aeuraisson de croire, que ce ne pouvoient estre des Urnes des anciens Payens , parce qu'ils avoient coutume de reduire en cendre les corps morts tous entiers sans en épargner les restes , je ne vois pas comment il s'est imaginé que celles de nos Martyrs auroient esté plus épargnées , s'ils avoient souffert le supplice du feu , comme il le presume. Reste donc à porter nos yeux sur quelque chose de plus vray semblable , puis-que cette idée ne scauroit nous contenter.*

*Mais afin de declarer plus nettement ce que j'en pense , je crois*

pouvoir supposer, comme un fon-  
 dement presque incontestable, que  
 toutes les différentes choses qu'on  
 trouve dans les sepulchres des An-  
 ciens, sont des piéces symboliques  
 qu'on y a mises, ou pour la gloire  
 des Morts, ou pour l'instruction des  
 Vivans, car & les Infidelles sont  
 assez convenus de tout temps, que  
 ces Sepulchres sont une espee d'E-  
 cole, ainsi que dit le S. Esprit, d'où  
 l'on peut tirer une instruction ca-  
 pable de remettre au devoir les  
 hommes les plus égarez. Ipse ad  
 Sepulcra ducetur, & in congerie  
 mortuorum evigilabit. Je ne  
 trouve pas cependant que selon  
 cette idée, les autoritez d'Horace  
 & de Perse, alleguées par nostre  
 Docteur puissent servir de rien au  
 sujet dont il s'agit, à moins qu'on  
 ne voulust joindre à l'ancien usage  
 que ces deux Satyriques marquent.

les sentimens d'humilité propres d'un Chrestien, qui prendroit ces charbons comme un signe parlant, pour faire un aveu que la vie a esté criminelle, Denigrata est super carbones. Peut-estre que regardant les cendres du Mort, comme ce qui restoit de luy, & ces charbons comme le symbole de toutes les choses qu'il avoit possédées, on a voulu faire comprendre ce que dit ce Poëte, que l'Urne doit servir de mesure aux hommes & de ce qu'ils sont, & de ce qu'ils ont, Urna quæ nos colligit omnium mensura rerum est. J'aimerois pourtant mieux dire, que tout de mesme que les Anciens se servoient autrefois de charbon pour fixer les bornes & les limites de leurs heritages, c'est aussi peut-estre pour cela que selon cette veüe, on a mis du charbon dans les tom-

beaux, pour nous faire concevoir que c'est-là le véritable terme des desirs, de l'ambition, de la vanité, des espérances, & généralement de tout ce qui enteste les hommes, *Hic rerum terminus esto* ; & que comme si ce Mort parloit aux Tirans, il leur disoit, faites réflexion que toutes vos prétentions sont enfin bornées à ce Sepulchre, *Solum mihi superest sepulcrum*. La conjecture paroîtra peut estre d'autant plus vray-semblable, qu'on donnoit également le nom de *Tumulus* à ces monceaux de terre qu'on élevoit, & pour fixer des bornes aux héritages, & pour ériger un monument sur le Sepulchre des Morts ; de sorte qu'on pourroit bien avoir mis du charbon dans cette occasion, afin de faire un plus juste rapport de l'un à l'autre.

De plus nous lisons, que celui

qui dressa le plan, & qui fit la fondation du Temple de Diane à Ephèse, affermit ce grand & superbe Edifice sur du charbon pilé pour le rendre inébranlable dans un sol marécageux. *Calcatis stravère carbonibus.* Pourquoi ne pourrions-nous pas dire, que nos corps estant le Temple de Dieu, on a voulu nous faire concevoir comme dans une Enigme, qu'ils ne laisseront pas de durer au-delà du Supulchre, qui estoit pour eux la maison de l'Eternité, *Ibit homo in domum æternitatis* ? Seroit-il encore hors de propos de s'imaginer que le charbon estant une substance, qui quoy qu'altérée par le feu, ne laisse pas d'estre d'une plus longue durée que les matieres les plus solides, il semble qu'on l'ait choisie entre toutes les autres pour marquer l'esperance de l'Eternité, que nos corps attendent

*dans ce Sepulchre , Reposita est hæc spes in sinu meo ? Il y a d'autant plus d'apparence dans cette conjecture , que cette mesme matiere ayant esté autrefois embrasée , elle est tellement éteinte , qu'il est tres-facile de la rallumer , & qu'étant embrasée de nouveau , son feu en est plus vif & plus ardent. Ainsi nos corps , quoy que réduits en cendres , doivent reprendre une vie immortelle & infiniment plus parfaite , que celle qu'ils ont perdue , lorsque l'ame , qui n'est pas mal représentée par le Symbole du feu , rallumera ces charbons esteints à present. Igneus est illis vigor. Enfin , Monsieur , le charbon étant d'un costé une substance fragile , friable & facile à reduire en poussiere , est une image fort naturelle de la foiblesse de nos corps , & qui de l'autre est plus inaltera-*



ble, incorruptible & durable que les marbres mesmes, comme remarquent les Naturalistes, ils peuvent estre pris pour un Symbole assez juste de l'Eternité que nos corps attendent; si bien qu'on l'a choisi dās cette occasion pour nous faire entendre qu'il faut que ce corps corruptible, devienne incorruptible, *Opportet corruptibile hoc induere incorruptionem.* Toutes ces raisons, comme vous voyez, supposent que ce sont là des Urnes des Chrétiens, & qu'il n'y a que la seconde qu'on puisse ajuster aux Payens même.

Quoy qu'il en soit, Monsieur, ce sont mes conjectures que vous avez voulu que je vous disse. Je ne sçay si elles vous contenteront; mais je sçay bien qu'elles ne me satisfont pas pleinement moy-mesme. En tout cas, peut-estre feront-elles

naître la pensée à quelqu'un qui aura plus de science, plus de loisir & plus de bonheur que moy, d'en former de plus raisonnables. Je suis seur cependant, que si vous prenez la peine de consulter S. Augustin au Livre 21. de la Cité de Dieu, au Chapitre 4. & le Cardinal Pierre Damien en l'Opuscul 36. C. 11. vous y trouverez dequoy justifier, que je n'ay pas suivi purement mon caprice dans ce que je viens de vous dire. Mais je veux y ajouster quelque chose de plus certain, en vous assurant, Monsieur, que je suis avec tout l'attachement possible, Vostre, &c.

Le premier jour de ce mois, M. le Marquis de Buons, Gouverneur de la Ville d'Apt, & Syndic de la Noblesse de Provence, ayant esté pourveu par Sa Majesté de la Charge de

Lieutenant de Roy de" cette  
mesme Province , au départe-  
ment d'Arles & Principauté  
d'Orange , prêta le serment de  
fidelité à Versailles. Il est de  
l'illustre Maison de Ponteves,  
des plus anciennes de Provence.  
Gabriel de Ponteves, Seigneur  
de Buous , son Bisayeul , Colo-  
nel d'un Regiment d'Infanterie  
par commission & Lettres du  
Roy Henry II. fut fait Cheva-  
lier de l'Ordre de S. Michel , en  
consideration de ses services ,  
par Lettres patentes du Roy  
Charles IX. données à Amboise  
le 24. Janvier 1572. Pompée de  
Ponteves , Seigneur de Buous ,  
son Ayeul , Fils de Gabriel ,  
estoit Capitaine de cent hom-  
mes d'armes des Ordonnances  
de Sa Majesté , Gouverneur de  
la Ville, Forteresse & Viguerie

de Forcalquier. Il fut toujours ferme dans son devoir , ainsi que M. le Chevalier de Buous son Frere , Gouverneur de la Ville de Moustides , & ensuite de la Ville & Citadelle de Grasse , & rendit de grands services à l'Etat & au Roy Henry I V. pendant les Guerres de la Ligue , en Provence & ailleurs. Il se signala en toutes sortes d'occasions , à la fameuse Bataille de Vinon , & à celle de Briquebas en Piedmont , où il commandoit l'Avant-garde de l'Armée sous M. le Connestable de Lesdiguieres. Ange de Ponteves , Seigneur de Buous , Baron de Castillon , son Pere , Fils de Pompée , a esté Colonel d'un Regiment d'Infanterie , & il a donné dans cet employ des marques de sa valeur & de son me-

rite. Loüis de Ponteves , à présent Marquis de Buons , Guidon de la Compagnie des Gendarmes de la feuë Reine-mere , par commission & Lettres du Roy, données le 4. Juillet 1643. commandant cette Compagnie, s'est signalé en 1654 à la levée du Siege d'Arras , sous M. le Maréchal d'Hoquincourt , où il combattit avec beaucoup de valeur , soutenant le Bataillon du Regiment des Gardes. Il entra le premier dans les Lignes des Ennemis , comme on le voit dans les Relations imprimées de cette Journée. Il fut fait Gouverneur de la Ville d'Apt en 1652. & fit le voyage de Candie Volontaire sous M. le Duc de Beaufort. En 1673. il fut élu Syndic de la Noblesse de Provence , par les Etats de cette

Province, & en dernier lieu, il fut Colonel d'un Regiment d'Infanterie à Messine, en Catalogne, & en Piedmont, où il s'est toujours distingué par sa conduite. Quoy qu'il n'ait qu'un Fils unique, il l'a sacrifié à son devoir dès sa plus tendre jeunesse. Il est presentement Mousquetaire dans l'une des Compagnies de Sa Majesté. M. le Chevalier de Buons, son Frere, a toujours bien servi dans les Armées Navales du Roy. Il est Capitaine d'un Vaisseau de guerre. M. de Castillon, son autre Frere, mourut au service du Roy, dans le Voyage de Giger.

La Piece de Vers que vous allez lire, est de M. Boursaut, connu par beaucoup d'Ouvrages que le Public a fort estimez.

## LE PIEDESTAL.

A M. de Bertillat, ancien Garde  
du Tresor Royal.

**J**E doute qu' Alexandre ait esté ma-  
gnanime ,

Et que Jules Cesar eust le cœur bien  
placé ;

Tant les Heros du temps inspirent  
peu d'estime

Pour les Heros du temps passé.

C'est ainsi qu'avec un grand flegme  
S'expliquoit l'autre jour une Dame  
d'esprit ;

Je trouve que cet Apophtegme  
Vaut bien ceux que la Grece autre-  
fois nous apprit.



Si l'en vivoit jadis comme au temps  
où nous sommes ,

N'en déplaise à l'Antiquité ,  
Ceux qui dans leur Ecrits ont mis  
tant de Grands Hommes ,

*Abusoient la Posterité.*

*Il n'en est presque point. Je n'en  
sçay point la cause.*

*Je remarque dans tous les rangs  
Que le peu qu'on y voit de Grands  
Sont tous montez sur quelque chose  
L'un monté sur un grand credit,  
Ou sur un haute naissance,  
Paroist d'une grandeur immense,  
Qui sans un tel secours paroistroit  
bien petit.*

*L'autre qu'éleve la fortune,  
Et dont son orgueil se prévaunt,  
Seduit par une erreur à tant d'au-  
tres commune,  
Se croit grand par ce qu'il est haut.  
N'estoit leur Piedestal qui leur don-  
ne du lustre*

*Par le rang qu'autrefois leurs Ayeux  
ont tenu,*

*Tel qui sort d'une Tige illustre  
A peine seroit il connu.*

*Quelques éloges qu'ils entendent*



# 118      MERCURE

*C'est à leur Piedestal que ces hon-  
neurs se font.*

*Dés le moment qu'ils en descendent  
Rien n'est plus petit qu'ils le sont.  
A de certains Prelats que l'on ôte  
leur Mitre ,*

*A certains Presidens qu'on ôte leur  
Mortier ,*

*Si-tost qu'ils quitteront leur titre ,  
Ils perdront leur merite entier.*

*Il ne par de leur ame aucun trait de  
noblesse :*

*Soit qu'ils soient dans la joye ou  
qu'ils soient dans le deuil ;*

*Malheureux, ce n'est que foiblesse,  
Et fortuné , ce n'est qu'orgueil.*



*Toy, dont le cœur tranquille, ennemy  
de l'extrême ,      [abattu,*

*N'est jamais orgueilleux, ny jamais  
Ton Piedestal est ta vertu ,*

*Et c'est-là proprement estre grand  
par soy-mesme.*

Vous avez esté fort fatisfaite  
des Eglogues où le nom de  
Cydicpe est employé. Elles  
sont de Mr Aubouin , dont j'ay  
recouvré ce nouvel Ouvrage.

## PLACET A FLORE.

**P**laise à la Reine des Fleurs  
De décider au plus vîte  
Une affaire , dont la suite  
Causeroit de grands malheurs.



Les deux Fleurs, dont se compose  
L'aimable teint de Philis,  
Sont & la Rose & le Lis,  
Ou bien le Lis & la Rose.



Toutes deux sur ce beau teint  
Veulent la premiere place ;  
L'une & l'autre a de la grace ;  
Et l'une & l'autre se plains.



*Le Lis contre sa Rivale  
Remontre tres-humblement ,  
Que la Rose incessamment  
Contre luy brigue & cabale.*



*Que contraire à sa candeur ,  
Et soigneuse de luy nuire ,  
La Rose pour s'introduire  
A sceu gagner la Pudeur.*



*Qu'au plus discret badinage ,  
Au plus modeste entretien ,  
Pour un mot, souvent pour rien,  
Rose aussi tost au visage.*



*La Rose à cela répond  
Tout ce qu'en pareille cause,  
Répondroit toute autre Rose ,  
Qui répondroit tout au long.*



*Sur ce vous plaise, Déesse ,  
De prononcer à l'instant.*

*Le debat est important ,  
Ordonnez , la chose presse.*



*Reglez le rang de nos Fleurs ,  
Accordez les au plus vîte.  
Cette affaire est d'une suite  
A causer bien des malheurs.*

Tout ce qui regarde la santé  
est recherché avec tant d'em-  
pressement que rien n'étant à  
negliger là-dessus , je croy de-  
voir encore vous faire part d'u-  
ne Lettre, qui regarde le reme-  
de du Sçavant Mr Comiers.  
Elle est de Mr l'Abbé de Plai-  
sance , Prieur de Daoules en  
Basse-Bretagne.

A MONSIEUR L'ABBE'.  
De Tourelles.

**J**E voy bien, Monsieur , que le  
Mercure Galant de Juin a fait

revivre vos reflexions sur le Remede universel de Mr Comiers. Je vous en ay autrefois dit mon sentiment, & je vous l'ay toujours vanté comme un des meilleurs qu'on ait jamais trouvez dans l'une & l'autre Ecole de Medecine, je veux dire, la Galenique & la Chymie Il faut pourtant que je me declare, & que je vous dise que ce Sçavant homme ne l'a pas donné dans sa perfection, & qu'il peut estre rendu infiniment plus efficace avec un peu plus de temps & plus de travail, comme j'espere vous l'enseigner avant que de finir ma Lettre. Je ne seray mesme point fâché que vous le communiquiez, puis qu'il y va de l'utilité du Prochain. Glauber dans son miracle du monde, nous a donné cette descriptiõ, quoy qu'enigmatiquemēt, & en termes voilez. Voicy comme il conclud. *Medicina erit nulli præ-*

terquam Philosophorum lapidi  
secunda, post centum annos  
ejusdem cum primo confec-  
tionis die bonitatis, pro qua  
dignas Deo gratias nemo un-  
quam mortalium persolverit.

*Il y a trente ans que je travaille sur  
l'Antimoine. Plus de deux cens pro-  
cedeZ sur ce mineral ont passé par  
mes mains, & j'en ay fait des cures  
miraculeuses. Plus de mille personnes  
de toutes conditions en pourroient  
rendre témoignage, ainsi le mien  
peut estre receu ; mais venons au  
fait. Vous me demandeZ si M. Co-  
miers a donné la véritable raison  
des différentes couleurs qui se sont  
trouvées dans la mesme operation  
travaillée par trois Artistes. Ce  
qu'il a répondu peut être vray, mais  
il a oublié le plus essentiel & le plus  
nécessaire, sans quoy on ne finira  
jamais cet ouvrage avec succès. Il*

*faut étudier la saison , & choisir un jour clair & serain. Neque ego admonere prætermittam quod & in hac & in omni fusione Antimonii, est observandum ut ea instituatur Cœlo sudo & sereno, Si aliter faxis , frustra deplorabis coloris obscuritatem. C'est le docteur Kerkringius qui parle ainsi dans son Commentaire sur le Traité de l'Antimoine de Basile Valentin. Il ajoûte dans le mesme endroit, Hoc ergo ad rem unde digressus sum rediens affirmo , esse quædam annitempora , quibus si fiat hepar Antimonii , alio imbuitur prorsus colore aliisque præstat viribus , ut ipse expertus sum in multis gravibus morbis. N'est-il pas vray que tous ces avis ne vous font guere plus sçavoir , puis qu'il dit seulement , qu'il faut choisir certaines saisons sans*

*sans pourtant en nommer ? Ne vous allarmez pas de cette omission. Voicy Scroder qui vient à vostre secours, & vous enseigne que les préparations de l'Antimoine se doivent faire, Luna Crescente, Sole in Leone præsertim constituto, atque insuper sereno Cœlo. Je pourrois vous rapporter quantité d'autres autorités, je croy que vous devez estre satisfait de celle-cy, & que vous serez persuadé qu'il manque quelque chose d'essentiel dans la Réponse de M. Comiers. Je vous ay promis de vous enseigner les moyens de perfectionner son Remède, il faut vous tenir parole. Lorsque vous aurez séparé vostre esprit de vin coloré, d'avec la liqueur de Nitre, vous ajousterez un vaisseau de rencontre, & circulerez cet esprit jusqu'à ce que la teinture se soit précipitée, & fasse un corps*

*Janv. 1693.*

*G*



*separé, rouge comme un rubis. L'opération se fait plus promptement dans un Pellican. Cette préparation augmente infiniment la vertu de cette panacée. Vous estes assez habile homme pour en développer les raisons, mais je ne sçay si vous devinez qu'on peut encore aller plus loin, en volatilisant cette huile rouge & pesante, & la faisant passer par le bec de l'Alambic. La Mechanique consiste dans un tour de main, & ce tour de main dans la figure du vaisseau, dont je vous enverray une autrefois le modele. Je vous donne encore avis de vous servir d'esprit de vin tartarisé, distillé sur du sel armoniac, ainsi que l'enseigne Kerkringius dans son Commentaire sur la Lantion. Quoy que ce Remede se puisse donner indifferemment en toutes sortes de maladies, il est pourtant necessaire*

d'en sçavoir l'application, & les differens vehicules dont il se faut servir. Sans cette connoissance je ne croy pas que les effets remplissent entierement l'esperance du Medecin ny du Malade ; quoy qu'ils soient surprenans par leur promptitude à guerir & par le peu de peine qu'ils y a à les prendre, je les trouve néanmoins de beaucoup inferieurs à ceux de mon Elixir vegetal aromatique. dont la dispensation vous a autrefois tant fait d'honneur. Le fabuleux orpotable des Anciens ne promet pas tant de merveilles, que ce delicieux & agreable Remede m'en a fait voir dans des maladies desesperées. Son usage entretient le corps dans une vigueur qui semble promettre une jeunesse éternelle, & en effet il ne faut que considerer les drogues qui le composent pour estre persuadé de son excellence. Adieu Monsieur, je suis vostre, &c.

Je ne vous ay point mandé de nouvelles de Siam depuis les Revolutions qui y sont arrivées. En voicy qui marquent l'état où ce Royaume se trouve. Vous vous imaginez bien que l'on n'y est pas tranquille, & que le calme ne regne jamais dans un Etat qu'un Usurpateur gouverne. Pitracha est toujours sur le Trône, & traite tous les Mandarins avec autant de rigueur qu'il a eu d'abord de menagement pour eux. Il en a fait mourir plusieurs, & a fait fort maltraiter la pluspart de ceux mêmes qui l'avoient élevé & bien servy dans ses entreprises, & il ne s'en trouve presque plus aucun qu'il n'ait fait emprisonner, & dont il n'ait tiré de l'argent sous divers pretextes. Il se comporte

toutefois de telle maniere ; qu'il les fait tous trembler & se fait craindre. L'Oia Nani , qui paroïssoit l'un des plus puissans , & qui s'estoit toujours montré le plus grand Ennemy des François a été arresté , & mis aux fers , & a souffert même de cruelles questions pour quelques soupçons que le Roy en avoit pris , dont il s'est pourtant justifié. Une grande quantité d'autres Oias ont eu cette mesme destinée. Le premier Ambassadeur en France , à present premier Barcalon , qu'on croyoit avoir beaucoup de credit & d'autorité sous ce nouveau Regne , est mis à la cangue pour les moindres fautes qu'il fait , comme le dernier des Mandarins , & il n'y en a guere qui rampe plus que luy devant

le Roy. Le Peuple se plaint aussi beaucoup de la dureté du Gouvernement present & de la pauvreté, & plusieurs commencent à regretter la sortie des François, parce que, disent ils, l'argent rouloit pour lors, & il ne s'en voit presque plus. Les Nations Etrangères, ( & surtout le Camp des Portugais ) sont maltraitées, fort méprisées, & vivent misérables. Il n'y a que les Hollandois en faveur ; encore dit-on que le Chef de cette Nation, qui est presentement à Siam, n'est pas au gré de la Cour, & que l'on en a demandé un autre à Batavia pour le changer. Depuis la sortie des François il y a eu plusieurs soulevemens qui ont fait du bruit. Ceux de Tennasserim & de Ligor qui se revolterent

en mesme-temps , donnerent bien de la peine. Aussi ne les at-on pas épargnez , & l'on a rendu ces Provinces presque desertes , par le carnage qu'on a fait des Revoltez , n'y ayant pas eu de pardon , ny pour les Femmes , ny pour les Enfans. L'on a depuis remué en plusieurs autres endroits , & dans le commencement de l'année 1691. on parloit encore d'une Revolte assez considerable vers Patany , où le Barcalon devoit estre envoyé. Il n'y a presque pas eu de temps depuis ce nouveau Gouvernement , où il n'y ait eu des troubles. On a vû sans cesse envoyer & contremander des Troupes , tantost d'un costé , tantost d'un autre , & souvent sans qu'on pût sçavoir contre qui on les envoyoit.

Probablement il n'y avoit souvent que des soupçons mal fondés , ou bien mesme ce n'estoit qu'un effet de la Politique de celuy qui gouverne, ou pour se faire craindre , ou pour élever & abaisser les Mandarins suivant les desseins que l'on avoit , se servant des uns contre les autres , car il passe pour un grand Politique. C'est une chose extraordinaire , que depuis la mort du Roy on n'ait pû étouffer le bruit qui court toujours, qu'un des deux Princes qu'il a fait mourir a évité la mort à la faveur d'un autre homme qui s'est fait tuer pour luy. Le nouveau Roy a fait tout ce qu'il a pû pour éteindre ce bruit , & a fait souffrir des tourmens horribles à ceux qu'il a découvert qui en parloient,

sans avoir pû tirer cette croyance du commun Peuple , qu'apparemment quelques uns entretiennent , & qui a suscité la pluspart des Revoltes qui sont arrivées. Il y a grande apparence qu'elle en suscitera encore d'autres. Dès les mois de Mars, Avril, & May de l'année 1689. le Peuple crut voir ses esperances accomplies , & ce prétendu Prince revenir prendre possession de son Royaume. Un Talapoin prit son nom , écrivit en divers endroits, assembla du monde , s'avança enfin jusqu'aux portes de la Ville , & peu s'en fallut qu'il ne s'en rendist le Maistre. Le Fils de celuy qui regne à present s'avança contre luy , & apres un choc assez leger , il commençoit à prendre la fuite , lors que par

G 5



malheur pour le pauvre Talapoin , l'Elephant sur lequel il estoit monté , & son Cornache furent tuez , ce qui l'empescha de pousser ceux qui fuioient déjà, & mit tellement la crainte dans le cœur des Siamois de son party , que tout se dissipa , en sorte qu'au lieu de la Couronne où il aspirait , il tomba entre les mains de ses Ennemis. qui luy firent souffrir & à ses Adherans les dernières cruautés. On dit que c'estoit luy qui avoit tramé les Revoltes de Tennasserim & de Ligor , qui arriverent en effet dans le même temps qu'il avançoit vers la Ville de Siam. Il court un bruit , que dans les mois de Mars , Avril & May 1692. il doit arriver de grandes Revolutions , & que le Prince doit pas-

roistre dans ces temps là. C'est la coustume de ces sortes de gens de faire courir des bruits de ce qu'ils veulent entreprendre , pour disposer les Peuples à ces événemens , & les engager insensiblement par ces préventions. Au reste , quoy que ce Roy se fasse à present craindre & redouter de tous les plus grands Mandarins , le bruit commun est , qu'il craint aussi luy-mesme & qu'il est dans de continuelles alarmes ; car il semble que la plupart des Mandarins tout le Peuple & presque tous les Etrangers ne desirerent qu'une Revolution , & qu'il n'y a que la crainte & la severité des chatimens qui les retiennent.

Voicy une Lettre qui a esté écrite du mesme Royaume,

par M. l'Evesque de Metello-  
polis, aux Missionnaires des  
Pays Etrangers qui sont à  
Paris.

**M**ESSIEURS & tres-  
chers Freres. Notre Sei-  
gneur soit l'unique objet de vos pen-  
sées.

Nonobstant la difficulté de vous  
faire tenir nos Lettres, à cause des  
Guerres que l'on dit estre encore bien  
allumées en Europe, je ne croy pas  
devoir me dispenser de vous écrire  
à tout hazard, pour vous donner avis  
que le Roy nous a fait rendre nostre  
Seminare, & que nous y sommes  
rentrés dès le jour de S. Marc de la  
presente année 1691. Les autres  
Francois Laïques, tant Soldats,  
que gens de la Compagnie Royale,  
& quelques particuliers, avec un  
Moscovite, ne furent delivrez que

dans le mois de Septembre suivant  
 & nous les avons logez chez nous.  
 Il faut les nourrir, & les entretenir  
 de tout, comme nous avons fait lors  
 qu'ils estoient prisonniers. Comme  
 leur nombre est grand, la dépense  
 l'est aussi, & quoy que nous ayons  
 reçu quelque secours de Messieurs  
 de la Coste de Coromandel, & quel-  
 ques aumônes de Mrs. les Espagnols  
 de Manille, qui avoient appris  
 l'extrême pauvreté où nous estions,  
 nous sommes obligez d'emprunter,  
 & de nous endetter. La cause de  
 nostre rétablissement est que le Pere  
 Tachard a renvoyé icy les Man-  
 darins qu'il avoit emmenez en  
 France, qu'il leur a donné les Let-  
 tres du R. Pere de la Chaise, &  
 des siennes pour cette Cour. Il ecri-  
 vit qu'il s'abstenoit de venir lui-  
 mesme jusqu'à ce qu'il sceust les in-  
 tentions du Roy de Siam, & on a

resolu de luy envoyer à la Coste de  
 Coremandel trois autres Mandarins  
 avec une Lettre du Barcalon, pour  
 le convier à venir, & pour l'assen-  
 rer qu'il le peut faire en toute assen-  
 rance, car selon toutes les apparen-  
 ces, ils ne sont pas à present si éloi-  
 gnez de se racommoder avec nôtre  
 Nation, qu'ils l'estoient auparavant  
 Les Mandarins devoient partir peu  
 de jours après qu'on eut receu le pa-  
 quet du Pere Tachard, mais comme  
 on est toujours icy lent dans les af-  
 faires, on a laissé passer la saison  
 des vents, & il faut attendre à un  
 autre temps. Vous pouvez avoir  
 appris par d'autres voyes que nos  
 chers Confreres, Mrs de Frard, Mo-  
 nestur, Paumard, & le Chevalier  
 sont morts. Quand à nous qui leur  
 survivons, nous nous sentons fort  
 affoiblis, mais graces à Dieu, nous  
 sommes assez en repos; personne ne

nous inquiete , & M. Pocquet continue ses secours à nos Ecoliers. M. Perez , Evêque Portugais , & Vicairé Apostolique de la Cochinchine est party après son Sacre pour s'y rendre. Un Prestre de la mesme Nation y est aussi en qualité de Vicairé , qu'ils appellent de Vara , avec le Pere Barthelemy d'Acosta , Jesuite. Il y a trois de nos Missionnaires qui ont quitté de force par l'excès du travail , & qui ont tous esté malades. Nos Evêques François , Vicaires Apostoliques de Tonquin , jouissent d'une assez bonne santé , & d'une assez grande paix dans leurs Missions. M. Charmot , Missionnaire de France , arrivé à la Coste l'année dernière , est allé à la Chine. Nous n'avons encore reçu aucune des Lettres qu'il a apportées de Paris. Je ne sçay s'il repassera par Siam. M. Pin repasse de la Chine

*en Europe. Il est à present à Ponticheri. Nous avons secouru les Peres Madonat & Suarez, Iesuites, en tout ce que nous avons pû. Nous avons retiré dans nostre Maison, nonobstant nostre pauvreté, le Pere Madonat. Le Pere Suarez y seroit aussi, s'il estoit sorty du lieu où il est retenu par sa vieillesse & par la perte qu'il a faite de la vue. Voilà à peu près ce qui se presente à vous mander. Nous saluons tous nos Amis avec respect, nous recommandant à vos prieres. Je suis en Nostre Seigneur.*

*Mrs, & tres chers Freres,  
Vostre tres-humble & tres-obeissant  
Serviteur, LOUIS, Evesque de  
Metellopolis, Vicaire Apostolique  
de Siam.*

*A Siam le 25.*

*Octobre 1691.*

*Vous pouvez avertir vos*

Amis qui voudront travailler pour les Prix que l'Academie Françoisë distribuë tous les deux ans, que le vingt cinquième jour d'Aoust prochain, Feste de S. Louïs, elle donnera celui de l'Eloquence, fondé par feu M. de Balzac, de la mesme Academie. Le sujet sera que *la patience de Dieu est redoutable aux Méchans* suivant ces paroles de S. Paul, *Secundum autem duritiem, & impœnitens cor thesaurisas tibi iram*. Il faut que le Discours ne soit que de demy heure de lecture tout au plus, & qu'il finisse par une courte priere à Jesus-Christ.

Le mesme jour elle donnera le prix de Poësie. Le sujet sera que, *Plus le Roy merite les loüanges, plus il les évite*. Ce sujet, suivant l'intention de ceux qui



l'ont envoyé , est pris de ce que Sa Majesté n'a pas voulu recevoir les harangues des Compagnies , sur ses deux dernières conquestes de Mons & de Namur. Il sera permis d'y joindre tel autre sujet de louange que chacun voudra, sur quelques actions particulieres de Sa Majesté ou sur toutes ensemble, pourveu qu'on n'excede point cent Vers. On y ajoutera une courte priere à Dieu pour le Roy , séparée du corps de l'Ouvrage , & de telle mesure de Vers qu'on jugera à propos. Ceux qui prétendront aux Prix , seront obligez de mettre leurs Ouvrages , dans le dernier du mois de May prochain , entre les mains de Mr l'Abbé Regnier, Secretaire perpetuel de l'Academie Françoisé , à l'Hostel de

Crequi, sur le Quay Malaquest  
 & en son 'absence , chez le Sr  
 Coignard , Imprimeur & Li-  
 braire du Roy & de l'Academie  
 Françoisë , ruë S. Jacques, à la  
 Croix d'or. Je vous ay marqué  
 dans d'autres Lettres que l'on  
 ne reçoit aucun Discours sans  
 une approbation signée de deux  
 Docteurs de la Faculté de  
 Theologie de Paris , & qui y  
 résident actuellement , & que  
 les Auteurs ne doivent point  
 mettre leur nom à leurs Ou-  
 vrages , mais une marque ou  
 paraphe , avec un passage de  
 l'Ecriture Sainte, pour les Dis-  
 cours de Prose , & telle autre  
 Sentence qu'on voudra pour  
 le Prix de Poësie.

Je vous ay déjà envoyé une  
 Medaille , faite sur la prise de  
 Namur En voicy une seconde

que vous avez eu raison de  
souhaiter , puis qu'elle a esté  
faite par Mrs de l'Academie  
des Devises, & des Inscriptions,  
Je ne vous l'explique point.  
Les Scavans de cette distinction  
ne produisent jamais rien d'ob-  
scur , & ceux qui ont cru que  
je les avois eus en veuë il y a  
quelques mois , en parlant de  
l'obscurité de la plupart des  
Medailles , n'ont pas bien exa-  
miné l'article. On fait des Me-  
dailles depuis tant de siècles, &  
l'on en voit un nombre si pro-  
digieux , qu'on ne doit pas s'é-  
tonner s'il s'en trouve une in-  
finité d'obscures. Tous ceux qui  
se sont meslez d'en faire , es-  
toient souvent seuls , & ne  
voyoient pas si clair qu'un  
Corps que tout le monde con-  
noist remply de lumieres.

Mr de Massol , Avocat General de la Chambre des Comptes de Paris , a épousé depuis peu de temps Mademoiselle de Garennes. Il est Fils de Messire Antoine Bernard de Massol second President en la Chambre des Comptes de Bourgogne , Seigneur de Montmoyen , Hierce & Grand Bois , Petit Fils de Messire Jean de Massol , aussi second President en la Chambre des Comptes de Bourgogne , & Conseiller d'Etat & Arriere-petit Fils de Messire Jacques de Massol , President en la même Chambre , à laquelle cette Maison a donné cinq Presidents , & plusieurs Conseillers au Parlement de Bourgogne , où elle tient depuis fort longtemps un rang tres considerable, estant alliée

à celles de Clermont Tonnerre, de Crufay , Bruflard de Berbizey , de Maillard , Bernard , le Grand , & autres. Mademoifelle de Garennes eft Fille unique de Mefire Charles Morlet de Muzeau, Marquis de Garennes & d'Acheres , Seigneur de Rebez, & autres lieux , Petite Fille de Mefire Nicolas Morlet de Muzeau , auffi Marquis de Garennes & d'Acheres , & arrière petite-Fille de Mefire .... Morlet de Muzeau , Marquis de Garennes & d'Acheres , Confeiller au Parlement de Paris. Elle eft la dernière du nom & des Armes de cette Maifon, qui eft alliée à celles de Montmorency, de Pellevé , de Maupéou , Briçonner , de Mornay, de Montchevreuil , le Fèvre , Caumartin , & autres distin-

guées dans l'Epée & dans la Robe.

En vous parlant dans l'un des endroits de cette Lettre , de l'Auteur des Reflexions sur les Charbons trouvez dans les Sepulcres , je vous ay marqué que je reservois pour le mois prochain une autre piece de luy sur le Devin de Lyon , mais comme j'apprens qu'on écrit de toutes parts sur cette matiere , & que chaque jour il paroist quelque Livre nouveau qui en traite , je ne veux point différer à vous faire part des raisonnemens qu'on oppose à ceux qui veulent attribuer à des causes naturelles les effets extraordinaires & surprenans qu'on a publiez de la Baguette.

## S U R   L E   D E V I N

*de Lyon.*

**Q**uelque plaisir qu'il y ait à vous obeir , je vous avouë pourtant, Monsieur, que pour le coup ma complaisance me coûte quelque chose ; car j'ay du chagrin de voir que je risque en vous obeissant , de ne point satisfaire à vostre attente, & d'encourir la disgrâce de ceux que vous voudriez détromper , en opposant mes sentimens à leurs chimeres. Ces Amis dont vous me parlez, qui philosophent à perte de veuë sur le Devin de Lyon , qui vient de donner la chasse à des Voleurs jusque sur les Côtes de Gennes ; ces Amis, dis-je , ne reconnoissent point de bon sens, s'il n'est revestu d'un

d'un stile de ruelles capable d'enchanter les Dames, & ils ne prennent que pour des rêveries, tout ce qui ne s'ajuste pas aux principes de Descartes. Cependant vous sçavez, Monsieur, que j'ay toujours fait estat de dire la verité sans nuls autres agréemens, que ceux qui sont absolument nécessaires pour la faire comprendre, & que je ne fais point vanité de suivre des routes nouvelles & inconnuës dans la recherche que j'en fais. Cet événement qui vient de paroistre lors qu'on s'y attendoit le moins, semble estre fait tout exprés pour ces Messieurs, puis qu'à les entendre parler, c'est une espece de triomphe qu'ils pretendent avoir remporté sur les Peripateticiens, lesquels ne voyent goutte dans

Janv. 1693.

H



un Pays , où tout est clair pour ces nouveaux Scavans. Un homme qui mene battant, & la verge haute une troupe d'Assassins, quoy qu'ils luy soient inconnus, & qui les suit exactement à la piste sur le Rhone , & malgré les flots de la Mediterranée , au delà des frontieres de ce Royaume , doit estre regardé comme un nouveau Messie , que Dieu a envoyé tout à propos en faveur de la belle Physique , & pour découvrir au monde des secrets que l'ancienne Philosophie n'a jamais seulement entrevûs , & dont tout le mystere estoit reservé à ceux qui ont assez de genie pour se défaire de tous les préjugez de l'Antiquité. Hé quoy ! peut on après cela vouloir troubler la joye d'un pareil triomphe , & dispu-

rer à vos Amis une victoire si complete, sans les irriter, & sans s'attirer en mesme temps, & leurs railleries & leurs censures ?

Pour moy, Monsieur, qui n'ay jamais songé à exiger de ma raison un sacrifice de tous les préjugés que j'ay formez sur les sentimens d'une infinité de Sages des siècles passez, & qui regarde cet effort, ou cōme le chef-d'œuvre du plus fin orgueil dont soient capables les esprits mediocres, ou comme le chemin le plus court pour arriver au libertinage des Mœurs & de la Religion, je ne puis juger qu'à l'antique de ce Phenomene nouveau, de tout ce que les quatre Lettres de Lyon ont publié de l'histoire qui s'y est passée depuis

trois mois. Je vous declare donc, Monsieur , qu'à peine d'estre regardé comme un Philosophe à la vieille mode , & comme un homme organisé individuelle-  
*ment pour donner mon consentement aux opinions extraordinaires , & qui ne sont point du ressort de la raison ;* je declare , dis-je , que je ne suis pas du nombre des plus Naturalistes & des moins scrupuleux ; mais qu'au contraire je donne de tout mon cœur dans l'opinion de plusieurs , qui croient que tous ces Phenomenes proviennent des causes surnaturelles , & qu'ils ne peuvent arriver sans Magie. Je ne pretens pas pourtant avec cela que mes Scrupules passent pour des Demonstrations , mais peut-estre aussi les gens du bon sens jugeront ils , que ce sont-là plustost les effets

d'une crainte raisonnable , que de fausses delicateſſes de conſcience , ou de pures foibleſſes d'eſprit.

Car à ne rien diſſimuler , il n'y a que trop d'apparence , que ce Devin qu'on exalte avec tant de pompe , & qu'on admire comme un prodige de nos jours, a appris par tradition quelque reſte de la doctrine ſecrete d'Agrippa , & que cette Verge qui conduit ſi juſte ſur les voyes des Voleurs par le cours du Rhone , eſt un *Artocrate* , à peu près de la même eſpece , que ce petit *chien* , qui alla ſe precipiter autrefois dans la Saone , en ſi bonne compagnie , après avoir mis ſur pied du gibier de diverſe nature. Quoy qu'il en ſoit , Monsieur , on ne peut pas douter que cet habile Maïſtre en

Opérations extraordinaires ,  
 n'aie fait à Lyon & à Greno-  
 ble bien de ces fortes de le-  
 çons , qui durent long temps  
 après ceux qui les ont données ,  
 & dont on n'abolit jamais la  
 memoire qu'avec beaucoup de  
 peine. Le pays où il a laissé ses  
 Reliques , pourroit bien avoir  
 encore quelques depositaires  
 inconnus de ses secrets surpre-  
 nans , & il est à croire qu'ils ne  
 font pas au bout de leur science.  
 Si on les laisse faire ils ne s'en  
 tiendront pas là , & on doit at-  
 tendre dans la suite du temps  
 qu'ils apprendront au monde  
 plusieurs autres raretez plus ad-  
 mirables que celle-là. N'a-t-on  
 pas lieu de l'esperer, Monsieur,  
*puisque déjà huit personnes se sont*  
*trouvées revestues de ce don ignoré*  
*jusqu'à aujourd'huy, & que la ve-*

rité de ce beau secret naturel  
*sera bientost incontestablement con-*  
*firmée sur l'observation qu'on a*  
*faite sur plusieurs Commencans,*  
 lors qu'ils seront Maîtres pas-  
 sés dans le mestier dont ils ne  
 sçavent à peine que les pre-  
 miers principes ? Ce qu'il y a  
 de bien assuré, c'est que l'Hi-  
 stoire nous fait foy , que depuis  
 l'établissement du Christianis-  
 me dans les Gaules , le rapide  
 du Rhône a toujours paru pro-  
 pre aux Auteurs de toutes for-  
 tes de nouveautez , pour les  
 faire voguer à leur gré , & que  
 les Provinces qu'il arrose leur  
 ont rarement refusé le droit  
 d'hospitalité, presque dans tous  
 les siècles où elles ont com-  
 mencé à paroistre. Il ne faut  
 donc pas douter que la Secte des  
*joueurs de baguette* , n'y fasse for-

tune, puis qu'elle y a déjà trouvé de si grands & de si habiles Patrons ; puis qu'on a commencé de l'y regarder comme un *don de Dieu* ; puis qu'enfin on y cultive avec soin ce secret merveilleux, comme devant estre à l'*avenir un rempart contre Les Larrons & contre les homicides.*

Mais pour vous donner des raisons un-peu plus solides de mes *Scruples*, & pour établir mon sentiment avec plus de methode, je suppose encore une chose incontestable, que l'Ecriture nous oblige à croire, qu'il y a eu des Devins & un Art de divination, que Dieu a condamné, & qui est l'effet d'un commerce criminel avec les Demons. Les Peres de l'Eglise, éclairez & des lumieres de

la droite raison & de celles du S. Esprit, estant persuadez de cette verité, n'ont pas manqué de s'opposer de toutes leurs forces à ces dangereuses pratiques lorsqu'ils en ont trouvé de leur temps quelques vestiges parmy les Fidelles, commis à leur garde, & ils se sont efforcez de leur faire sentir, que s'estoient là des restes du Paganisme que J. C. avoit détruit. Tous les Theologiens enseignent avec S. Thomas, qu'il y a une divination diabolique, qui tient de la superstition & de la pernicieuse demangeaison, que les hommes ont de découvrir les choses qui leur sont cachées & qu'ils ne doivent pas sçavoir. Enfin les Auteurs Sacrez & Profanes conviennent unanimement, qu'il y a eu parmy les

H S



Payens un art de deviner, dont ils nous produisent diverses especes, divers exemples & divers effets dans les Livres que nous avons d'eux sur ce sujet, & dont la verité ne peut estre contestée, que par ceux qui conçoivent intuitivement *après la dernière analyse des choses*, qu'ils sont les seuls habiles, & que l'antiquité n'a presque produit que des fots qui ont esté les dupes des moins grossiers, & qui ont donné aveuglement dans les erreurs populaires.

Or vous sçavez, Monsieur, que cette divination si connue parmy les Payens se portoit sur deux sortes d'objets, qui sont encore aujourd'huy le sujet de la curiosité de bien des gens, je veux dire, les choses *furées*, & les choses *occultes*. Les hommes

ont envie de ſçavoir l'avenir, dont Dieu s'eſt reſervé la connoiſſance, qu'il ne communique qu'à qui il luy plaïſt, & comme il luy plaïſt. Tous les événemens qui ſont cachez dans ſon ſein, ſe trouvent hors de la portée de nos eſprits, & ne ſe rencontrent point dans la Sphere des choſes qui terminent naturellement leurs vœux. Ce n'eſt pas que comme on peut demander à Dieu de temps en temps ſes lumières avec humilité & ſans préſomption, pour connoiſtre quelques uns de ces objets, il n'y en ait auffi entr'eux, qui ont une telle liaiſon avec les cauſes naturelles, qu'on en peut juger probablement ſur certains ſignes, & qu'on peut meſme aſſeurer certainement dans quelques hypotheſes. Ce-

pendant quelque curiosité que les hommes ayent toujours eüe pour connoître les choses *futures*, on peut dire qu'ils n'en ont pas eu une moindre pour sçavoir celles qu'on nomme *occultes*, parce qu'elles ne se présentent pas d'abord à leurs esprits, & qu'ils ne les penetrent pas dans toutes les occurrences. Néanmoins il y en a de cette dernière sorte auxquelles leurs connoissances peuvent enfin parvenir, parce qu'ils ont inventé des regles & formé des arts pour les découvrir avec quelque espece de certitude. C'est ainsi qu'ils sondent la profondeur des Mers, qu'ils prennent les dimensions de la Terre, qu'ils mesurent l'étendue du Ciel, qu'ils jugent de la hau-

teur des Cometes & des Astres  
mesmes. Mais il y a d'autres ef-  
fets, qui ne paroissent pas dif-  
ficiles à découvrir, qui leur  
demeurent pourtant cachez de  
telle sorte, que jusqu'à present  
les Sçavans sont convenus qu'il  
n'y avoit point d'art asseuré,  
ny licite pour les deviner lors  
qu'ils veulent, & comme il  
leur plaist. On voit néanmoins  
qu'ils ont toujours eu une forte  
passion de les connoistre, & il  
pourroit mesme estre utile au  
Public de ne les pas ignorer.  
En effet, Monsieur, ne seroit  
il pas à souhaiter, par exemple;  
qu'on eust un moyen asseuré  
de trouver les Sources d'eau.  
les Mines des Metaux, les  
Trefors cachez, & la Republi-  
que ne tireroit-elle pas quel-

quefois de grands avantages , si l'on pouvoit trouver à point nommé, lors qu'on le voudroit, les Meurtriers, les Voleurs, les Larrons, les Femmes de mauvaise vie, les Bornes des heritages fausses ou veritables, qui font le sujet de tant de procès, & mille autres choses semblables dont on dispute tous les jours, parce qu'on ne peut deviner au vray ce qui en est. Mais nul d'entre les Scavans n'a dit jusqu'à present, qu'il y eust un art assuré & naturel de venir à la connoissance de toutes ces choses, qui cependant ont esté recherchées depuis si longtems, & dans le Paganisme, & parmy les Chrestiens. Au contraire nous trouvons que S. Thomas & tous les

Theologiens avec luy , assurent que la découverte , tant des choses *futures* , que des choses *occultes* , par la Divination est criminelle , *Cognitio futurarum & occultarum*. Et n'est-ce pas de la connoissance de pareils objets , dont il est question presentement ; & dont il conste qu'on a voulu ardemment s'asseurer dans tous les siècles par divers moyens , que les Casuistes condamnent sans hesiter de peché mortel ?

J'ajoute qu'il suffit d'estre versé fort mediocrement dans l'étude de l'Antiquité profane , pour ne pas ignorer ce qu'un habile Critique a observé avant moy ; sçavoir , que les Verges ont toujours esté d'un usage très distingué dans les choses

divines parmy les Payens, *Virgas in rebus divinis eximii cujusdam usus fuisse veteribus*. On les trouve employées par tout dans leurs superstitions, dans leurs divinations, & dans leurs opérations de Magie. Les Augures y paroissent avec leurs bastons, que les Romains appelloient, *Litnos*, & les Devins avec leur Baguettes, qu'ils nommoient, *Radios*, parce que c'étoient là les instrumens ordinaires, dont ils se servoient en toutes rencontres pour les fonctions de leur mestier. Ce fut sans doute pour cela que la Cour de Pharaon se trouvant pleine de Magiciens destinez à contenter la curiosité de ce Prince, il les oppose à Moyse, & que chacun d'eux y parut armé de sa Ver-

ge , comme de l'instrument , dont ils avoient accoustumé de se servir pour faire leurs merveilles. Et de vray , ils ne les eurent pas plustost jettées à terre , qu'elles se changerent en Serpens , *projeceruntque singulas virgas suas quæ versa sunt in Dracones*. Mais la Verité de Moyse , ainsi que dit Tertullien , devora leur mensonge , *sed Moïsis veritas mendacium devoravit* , afin que ces malheureux esclaves du demon , connussent que la vanité de toutes les Sciences occultes de l'Egipte , ne pouvoit résister à la force du vray Dieu. Enfin on est tellement persuadé que les Verges sont les marques qui rendent sensible à nos yeux le caractère des Magiciens , que dans les tapisseries , dans les peintures , dans



les Poëtes & dans toutes les représentations de Theatre, où l'on employe ces sortes de gens on ne manque guere de leur en donner, comme un signe par où l'on peut les distinguer du reste des hommes.

Mais je trouve encore quelque chose de plus. Les Sçavans qui ont traité à fond la matiere de la Divination, conviennent qu'entre ses divers genres, il y en avoit un qui se faisoit par les Verges, & qu'on appelloit pour cela *Rabdomantie*, & ils ajoutent que cette sorte de divination avoit diverses especes. C'est de celle-là dont Dieu parloit par le Prophete Osée, lors qu'il disoit; mon Peuple a interrogé le bois & son bâton luy a découvert ce qu'il desiroit sçavoir, *Populus meus in ligno suo interro-*

*gavit, & baculus ejus annuntiavit ei.* Il vouloit dire, selonc l'explication de S. Jérôme, que le Peuple de Dieu avoit interrogé le bois & les Verges, *lingnum interrogavit & virgas*, pour découvrir les choses cachées, & ce qui est, ajoute ce Pere, une sorte de Divination que les Grecs ont appelée *Rabdomantie*. Or quoy qu'il y eust une espece de *Rabdomantie*, qui étoit proprement un Sort, il y en avoit pourtant une autre, qui consistoit dans des signes extérieurs, qui faisoient connoître la chose occulte, qu'on pretendoit découvrir par cette sorte de divination. Ces signes estoient entr'autres, comme le marquent quelques Sçavans, que les Verges se remuoient, se tournoient, & se plioient mê-

me dans la main de celui qui les tenoit , fans qu'il leur donnât ce mouvement par deſſein , ny même qu'il en puſt eſtre la cauſe. Je demande donc, Monſieur , une raiſon phyſique & certaine par laquelle on diſtingue nettement l'art du Devin de Lyon d'avec cette *Rabdomantie* des Payens, qui eſt généralement condamnée par les Peres & les Theologiens, & meſme par l'Ecriture, car on ne peut pas diſconvenir que la curioſité, & des Payens, & des Chrétiens, ne ſe ſoit portée de tout temps ſur les mêmes objets. La manifeſtation de ces choſes *occultes*, s'eſt faite par le moyen des Verges, de part & d'autre, & les ſignes donnez par les Verges ſont tout ſemblables. Reſte donc de préſumer,

avec toute sorte de raison, que le même effet vient du même principe, qui est le Demon.

Vous en seriez plus fortement persuadé, Monsieur, si l'on vous faisoit l'Histoire Critique & Généalogique, pour ainsi parler, de cet usage des Verges dans la Divination, puis qu'il est certain qu'on en pourroit tirer des conjectures bien fondées, que les Phenomenes qu'on vous vante tant, sentent manifestement la Magie. On nous assure, que dans l'Antiquité ceux qui ont inventé la *Rabdomantie*, ou l'art de deviner par les Verges, ont esté les Scythes & les Goths, dont le Climat a toujours esté fecond en Sorciers & en Magiciens, si nous en jugeons sur la foy des Histoires. Ceux qui ont

voyagé dans les Pays du Nord, affeurent qu'encore aujourd'hui, on y sçait assez bien ces sortes de Sciences occultes, puis qu'on y trafique en vents comme en diverses sortes de marchandises; qu'on y trouve des voitures fort vistes & fort commodes pour aller par tout où l'on veut, lors qu'on ne connoist point cette sorte de petit manége, & qu'on y vend à bon compte des caracteres pour réussir en plusieurs differens mestiers, qui ne sont pas trop à l'usage des veritables Fidelles. Or vous connoissez suffisamment les anciens Scythes & les anciens Goths, pour estre persuadé que l'usage des Verges dans les Divinations n'a point degeneré, & qu'il n'a pas même esté transplanté en passant

aux Suedois. Ce furent eux qui l'apprirent aux Allemans vers le commencement de ce siecle-cy, ou plustost, qui leur en rafraîchirent la memoire ; car Tacite nous assure que leurs Peres, qui en sçavoient bien d'autres, avoient déjà esté faits depuis long-temps à ce petit jeu des Baguettes. On sçait que lors que Gustave Adolphe ravagea l'Empire, la simplicité des bons Catholiques Allemans leur avoit fait esperer que les thresors des Eglises pourroient échapper à l'avarice de ses Soldats, en les cachant sous la terre avec toutes les précautions imaginables. L'expérience leur fit cependant voir, qu'il n'y avoit point de chose si cachée, que les Suedois ne pussent découvrir par le moyen de leurs

Verges. La chose parut si extraordinaire, que les Docteurs de ce Pays là, qui examinerent dans le plus grand sang froid le secret des Suedois, le condamnerent de Magie, mais ces Heretiques ne craignirent point les censures de leurs Universitez, ny les murmures de leurs Docteurs, pourvû qu'il leur fust permis de se retirer chargez, comme ils l'estoient, des dépouilles de leurs Eglises. Cet artifice est devenu moins suspect aux Allemans depuis ce temps-là; ou ils s'y sont apprivoisez par l'inclination naturelle qu'ils ont pour le butin, car on nous mande que dans le court Voyage, qu'ils ont pris la peine de faire au bas Dauphiné, ils viennent de déterrer à Gap & en d'autres endroits les Thresors

Threfors cachez , tant Sacrez  
que Profanes , par le fecours de  
ces Verges , qu'ils avoient re-  
gardées autrefois comme un  
fleau du Demon dans les mains  
des Suedois.

Vous voyez, Monsieur, que  
ce premier exemple des Peu-  
ples du Nort est devenu con-  
tagieux pour les Soldats , &  
vous avez fans doute oüy dire,  
qu'il s'en est trouvé dans les  
Troupes de tous les Partis, qui  
ont fceu profiter de ce fecret  
pour découvrir l'argent caché  
de leurs Hostes. Il est même  
arrivé , je ne fçay comment ,  
qu'on s'est fervi du mefme ar-  
tifice pour chercher les Sours  
ces d'eau , & les Mines d'or &  
d'argent , de forte que l'usage  
en est devenu fi public , qu'on  
ne s'est point recrié generale-

lanv. 1693.

I



ment dans le monde contre cette pratique. Les gens de bien, quoy qu'ils la tiennent pour suspecte, n'osoient s'élever contre cette Secte de Philosophes, à qui *Mere Nature* a toujours paru un Agent admirable, pour faire précisément tout ce qu'ils ont bien voulu qu'elle fît. On nous disoit pour justifier cet usage, que les Verges à deviner devoient estre necessairement de Coudrier. Il estoit assez vray-semblable, que cet arbre pouvoit avoir des proprietétez particulieres, qui le rendoient propre, & qui le déterminoient à de pareils effets, puis qu'on voyoit des choses approchantes en d'autres corps, qui n'estoient pas plus parfaits que celuy-là. Ces raisons, quoy que tres-peu so-

lides , n'estoient pas sans quelque apparence ; car enfin il estoit assez mal-aisé de mettre une entiere disproportion entre l'effet & la cause , & on gardoit mesme quelque espee de regularité dans l'usage qu'on faisoit de ces Verges. Mais comme la Philosophie occulte ne s'arrête pas en si beau chemin, elle a trouvé de nouvelles naissances pour faire jour à la Physique, & elle vient de donner une grande étendue à un secret, qui n'est qu'à demy inventé. Ce n'est plus cela, Monsieur, l'effet n'est point attaché à la vertu du Coudrier, ny même aux Baguettes. Une verge si miraculeuse , que je pourrois appeller un present du Dieu des Larrons, contre lesquels on fait semblant de la lever , n'a

plus la fatalité de Mercure; elle se fait de tout bois, & le bois même n'y est pas nécessaire. On peut se servir d'une paille, d'un morceau de fer, & de tout ce qu'on voudra, parce que ce qu'on prend à la main n'a pas plus d'efficace dans tous ces Phenomenes qu'on admire, que la matiere dont on fait le stile d'un Cadran, en a pour marquer les heures du jour.

En bonne foy, Monsieur, n'est-ce pas nous traiter comme les Arracheurs de dents traitent les simples? Tout leur est indifferent, disent-ils, pour leur operation. Une paille, une aiguille, une épingle, un fer d'aiguillette, en un mot, ce qu'il vous plaira de leur donner, réussit également bien, parce que ces apparences ne

## GALANT.

leur servent qu'à éblouir les yeux , & qu'à dérober à leur vue le véritable instrument dont ils se servent. Pareillemēt nos Physiciens Machinistes , qui démontrent tout mécaniquement , se contentent des choses les plus ordinaires pour les effets les plus surprenans , parce qu'ils n'ont besoin que des dehors pour cacher le ressort, qui fait jouer à plaisir tous leurs beaux Phenomenes. On s'estoit imaginé jusqu'à present, que les verges n'estoient bonnes qu'à découvrir les Sources d'eau & les Mines d'or & d'argent , encore les Sages jugeoient-ils qu'il n'y en avoit là que trop; mais à present voicy les choses dans un tout autre point de vue , & à n'en juger que par ce qui s'est fait, on doit

attendre une merveilleuse dilatation des objets de cette foy physique qu'on exige de nous. Scachez donc , Monsieur , que la vertu des Verges s'étend à bien des choses découvertes de nos jours, qu'on n'avoit jamais imaginées du temps de nos Pères. Si vous voulez scavoir qui sont les Larrons , les Voleurs , les Homicides & les Meurtriers , qui ont fait quelque mauvais coup, dont on ne connoist point l'Auteur, vous avez dequoy vous contenter dans l'usage des verges. Si vous voulez trouver des Sources d'eau , des Mines d'or & d'argent , de la monnoye de quelque espece & de quelque coin qu'elle puisse estre, des hardes, des Bijoux, des Pierreries , & des tresors cachez, les verges sont d'un se-

cours admirable pour réussir dans cette recherche. Estes-vous en peine de trouver des corps noyez, des corps de personnes assassinées, & generale-ment toute sorte de corps enterrez ? Soyez en repos , vous les trouverez infailliblement avec la nouvelle machine du Devin de Lyon. Enfin, avez-vous la curiosité de sçavoir les Filles & les Femmes , qui ont mal menagé leur honneur, & les veritables & les fausses limites des heritages, des fiefs & des terres sur lesquelles on entre si souvent en contestation, la verge de nos Connoisseurs peut vous aider à deviner sans faillir toutes ces choses ? Il est vray que cet art merveilleux n'en est venu à present que jusque là ; aussi n'est-il pas encore

voyagé dans les Pays du Nord, assurent qu'encore aujourd'hui, on y sçait assez bien ces sortes de Sciences occultes, puis qu'on y trafique en vents comme en diverses sortes de marchandises; qu'on y trouve des voitures fort vistes & fort commodes pour aller par tout où l'on veut, lors qu'on ne connoist point cette sorte de petit manége, & qu'on y vend à bon compte des caracteres pour réussir en plusieurs differens mestiers, qui ne sont pas trop à l'usage des veritables Fidelles. Or vous connoissez suffisamment les anciens Scythes & les anciens Goths, pour estre persuadé que l'usage des Verges dans les Divinations n'a point degeneré, & qu'il n'a pas même esté transplanté en passant

aux Suedois. Ce furent eux qui l'apprirent aux Allemans vers le commencement de ce siecle-cy , ou plustost, qui leur en rafraîchirent la memoire ; car Tacite nous assure que leurs Peres , qui en sçavoient bien d'autres , avoient déjà esté faits depuis long-temps à ce petit jeu des Baguettes. On sçait que lors que Gustave Adolphe ravagea l'Empire , la simplicité des bons Catholiques Allemans leur avoit fait esperer que les thresors des Eglises pourroient échapper à l'avarice de ses Soldats, en les cachant sous la terre avec toutes les précautions imaginables. L'experience leur fit cependant voir , qu'il n'y avoit point de chose si cachée, que les Suedois ne pussent découvrir par le moyen de leurs



Verges. La chose parut si extraordinaire, que les Docteurs de ce Pays-là, qui examinerent dans le plus grand sang froid le secret des Suedois, le condamnerent de Magie, mais ces Heretiques ne craignirent point les censures de leurs Universitez, ny les murmures de leurs Docteurs, pourvû qu'il leur fust permis de se retirer chargez, comme ils l'estoient, des dépouilles de leurs Eglises. Cet artifice est devenu moins suspect aux Allemans depuis ce temps-là; ou ils s'y sont apprivoisez par l'inclination naturelle qu'ils ont pour le butin, car on nous mande que dans le court Voyage, qu'ils ont pris la peine de faire au bas Dauphiné, ils viennent de déterrer à Gap & en d'autres endroits les Thresors

Threfors cachez , tant Sacrez  
que Profanes , par le fecours de  
ces Verges , qu'ils avoient re-  
gardées autrefois comme un  
fleau du Demon dans les mains  
des Suedois.

Vous voyez, Monsieur, que  
ce premier exemple des Peu-  
ples du Nort est devenu con-  
tagieux pour les Soldats , &  
vous avez fans doute oüy dire,  
qu'il s'en est trouvé dans les  
Troupes de tous les Partis, qui  
ont fceu profiter de ce fecret  
pour découvrir l'argent caché  
de leurs Hostes. Il est même  
arrivé , je ne fçay comment ,  
qu'on s'est fervi du même ar-  
tifice pour chercher les Soutir-  
ces d'eau , & les Mines d'or &  
d'argent , de forte que l'usage  
en est devenu si public , qu'on  
ne s'est point recrié generale-

lanv. 1693.

I

nient dans le monde contre cette pratique. Les gens de bien, quoy qu'ils la tiennent pour suspecte, n'osoient s'élever contre cette Secte de Philosophes, à qui *Mere Nature* a toujours paru un Agent admirable, pour faire précisément tout ce qu'ils ont bien voulu qu'elle fît. On nous disoit pour justifier cet usage, que les Verges à deviner devoient estre necessairement de Coudrier. Il estoit assez vray-semblable, que cet arbre pouvoit avoir des proprietes particulieres, qui le rendoient propre, & qui le déterminoient à de pareils effets, puis qu'on voyoit des choses approchantes en d'autres corps, qui n'estoient pas plus parfaits que celuy-là. Ces raisons, quoy que tres-peu so-

lides , n'estoient pas sans quelque apparence ; car enfin il estoit assez mal-aisé de mettre une entiere disproportion entre l'effet & la cause , & on gardoit mesme quelque espee de regularité dans l'usage qu'on faisoit de ces Verges. Mais comme la Philosophie occulte ne s'arrête pas en si beau chemin, elle a trouvé de nouvelles naissances pour faire jour à la Physique, & elle vient de donner une grande étendue à un secret, qui n'est qu'à demy inventé. Ce n'est plus cela, Monsieur, l'effet n'est point attaché à la vertu du Coudrier, ny même aux Baguettes. Une verge si miraculeuse , que je pourrois appeller un present du Dieu des Larrons, contre lesquels on fait semblant de la lever , n'a

les Poëtes & dans toutes les représentations de Theatre, où l'on employe ces sortes de gens en ne manque guere de leur en donner, comme un signe par où l'on peut les distinguer du reste des hommes.

Mais je trouve encore quelque chose de plus. Les Scavans qui ont traité à fond la matiere de la Divination, conviennent qu'entre ses divers genres, il y en avoit un qui se faisoit par les Verges, & qu'on appelloit pour cela *Rabdomantie*, & ils ajoutent que cette sorte de divination avoit diverses especes. C'est de celle-là dont Dieu parloit par le Prophete Osée, lors qu'il disoit; mon Peuple a interrogé le bois & son bâton luy a découvert ce qu'il desiroit sçavoir, *Populus meus in ligno suo interro-*

gavit, & baculus ejus annuntiavit ei. Il vouloit dire, selon l'explication de S. Jérôme, que le Peuple de Dieu avoit interrogé le bois & les Verges, *lingnum interrogavit & virgas*, pour découvrir les choses cachées; ce qui est, ajoute ce Pere, une sorte de Divination que les Grecs ont appelée *Rabdomantie*. Or quoy qu'il y eust une espece de *Rabdomantie*, qui étoit proprement un Sort, il y en avoit pourtant une autre, qui consistoit dans des signes extérieurs, qui faisoient connoître la chose occulte, qu'on pretendoit découvrir par cette sorte de divination. Ces signes estoient entr'autres, comme le marquent quelques Sçavans, que les Verges se remuoient, se tournoient, & se plioient mê-

me dans la main de celui qui les tenoit , fans qu'il leur donnât ce mouvement par deſſein , ny même qu'il en puſt eſtre la cauſe. Je demande donc, Monſieur , une raiſon phyſique & certaine par laquelle on diſtingue nettement l'art du Devin de Lyon d'avec cette *Rabdomantie* des Payens , qui eſt généralement condamnée par les Peres & les Theologiens , & meſme par l'Ecriture, car on ne peut pas diſconvenir que la curioſité , & des Payens , & des Chrétiens, ne ſe ſoit portée de tout temps ſur les mêmes objets. La manifeſtation de ces choſes *occultes*, s'eſt faite par le moyen des Verges , de part & d'autre, & les ſignes donnez par les Verges ſont tout ſemblables. Reſte donc de préſumer ,

avec toute sorte de raison, que le même effet vient du même principe, qui est le Demon.

Vous en seriez plus fortement persuadé, Monsieur, si l'on vous faisoit l'Histoire Critique & Généalogique, pour ainsi parler, de cet usage des Verges dans la Divination, puis qu'il est certain qu'on en pourroit tirer des conjectures bien fondées, que les Phenomenes qu'on vous vante tant, sentent manifestement la Magie. On nous assure, que dans l'Antiquité ceux qui ont inventé la *Rabdomantie*, ou l'art de deviner par les Verges, ont esté les Scythes & les Goths, dont le Climat a toujours esté fecond en Sorciers & en Magiciens, si nous en jugeons sur la foy des Histoires. Ceux qui ont



voyagé dans les Pays du Nord, affeurent qu'encore aujourd'hui, on y sçait assez bien ces sortes de Sciences occultes, puis qu'on y trafique en vents comme en diverses sortes de marchandises ; qu'on y trouve des voitures fort vistes & fort commodés pour aller par tout où l'on veut, lors qu'on ne connoist point cette sorte de petit manége, & qu'on y vend à bon compte des caracteres pour réussir en plusieurs differens mestiers, qui ne sont pas trop à l'usage des veritables Fidelles. Or vous connoissez suffisamment les anciens Scythes & les anciens Goths, pour estre persuadé que l'usage des Verges dans les Divinations n'a point degeneré, & qu'il n'a pas même esté transplanté en passant

aux Suedois. Ce furent eux qui l'apprirent aux Allemans vers le commencement de ce siecle-ey , ou plustost, qui leur en rafraîchirent la memoire ; car Tacite nous assure que leurs Peres , qui en sçavoient bien d'autres , avoient déjà esté faits depuis long-temps à ce petit jeu des Baguettes. On sçait que lors que Gustave Adolphe ravagea l'Empire , la simplicité des bons Catholiques Allemans leur avoit fait esperer que les thresors des Eglises pourroient échapper à l'avarice de ses Soldats, en les cachant sous la terre avec toutes les précautions imaginables. L'experience leur fit cependant voir , qu'il n'y avoit point de chose si cachée, que les Suedois ne pussent découvrir par le moyen de leurs

ment dans le monde contre cette pratique. Les gens de bien, quoy qu'ils la tiennent pour suspecte, n'osoient s'élever contre cette Secte de Philosophes, à qui *Mene Nature* a toujours paru un Agent admirable, pour faire précisément tout ce qu'ils ont bien voulu qu'elle fît. On nous disoit pour justifier cet usage, que les Verges à deviner devoient estre necessairement de Coudrier. Il estoit assez vray-semblable, que cet arbre pouvoit avoir des proprietéz particulieres, qui le rendoient propre, & qui le déterminoient à de pareils effets, puis qu'on voyoit des choses approchantes en d'autres corps, qui n'estoient pas plus parfaits que celuy-là. Ces raisons, quoy que tres-peu so-

lides, n'estoient pas sans quelque apparence; car enfin il estoit assez mal-aisé de mettre une entière disproportion entre l'effet & la cause, & on gardoit mesme quelque espee de regularité dans l'usage qu'on faisoit de ces Verges. Mais comme la Philosophie occulte ne s'arrête pas en si beau chemin, elle a trouvé de nouvelles naissances pour faire jour à la Physique, & elle vient de donner une grande étendue à un secret, qui n'est qu'à demy inventé. Ce n'est plus cela, Monsieur, l'effet n'est point attaché à la vertu du Coudrier, ny même aux Baguettes. Une verge si miraculeuse, que je pourrois appeller un present du Dieu des Larrons, contre lesquels on fait semblant de la lever, n'a

les Poëſies & dans toutes les représentations de Theatre, où l'on employe ces ſortes de gens on ne manque guere de leur en donner, comme un ſigne par où l'on peut les diſtinguer du reſte des hommes.

Mais je trouve encore quelque choſe de plus. Les Sçavans qui ont traité à fond la matiere de la Divination, conviennent qu'entre ſes divers genres, il y en avoit un qui ſe faiſoit par les Verges, & qu'on appelloit pour cela *Rabdomantie*, & ils ajoutent que cette ſorte de divination avoit diverſes eſpeces. C'eſt de celle-là dont Dieu parloit par le Prophete Oſée, lors qu'il diſoit; mon Peuple a interrogé le bois & ſon bâton luy a découvert ce qu'il deſiroit ſçavoir, *Populus meus in ligno ſuo interro-*

gavit, & baculus ejus annuntiavit ei. Il vouloit dire, selon l'explication de S. Jérôme, que le Peuple de Dieu avoit interrogé le bois & les Verges, *lignum interrogavit & virgas*, pour découvrir les choses cachées; ce qui est, ajoute ce Pere, une sorte de Divination que les Grecs ont appelée *Rabdomantie*. Or quoy qu'il y eust une espece de *Rabdomantie*, qui étoit proprement un Sort, il y en avoit pourtant une autre, qui consistoit dans des signes extérieurs, qui faisoient connoître la chose occulte, qu'on pretendoit découvrir par cette sorte de divination. Ces signes estoient entr'autres, comme le marquent quelques Sçavans, que les Verges se remuoient, se tournoient, & se plioient mê-

me dans la main de celui qui les tenoit , fans qu'il leur donnât ce mouvement par deſſein , ny même qu'il en puſt eſtre la cauſe. Je demande donc, Monſieur , une raiſon phyſique & certaine par laquelle on diſtingue nettement l'art du Devin de Lyon d'avec cette *Rabdomantie* des Payens, qui eſt généralement condamnée par les Peres & les Theologiens, & même par l'Ecriture, car on ne peut pas diſconvenir que la curioſité, & des Payens , & des Chrétiens, ne ſe ſoit portée de tout temps ſur les mêmes objets. La manifeſtation de ces choſes *occultes*, s'eſt faite par le moyen des Verges, de part & d'autre, & les ſignes donnez par les Verges ſont tout ſemblables. Reſte donc de préſumer,

avec toute sorte de raison, que le même effet vient du même principe, qui est le Demon.

Vous en seriez plus fortement persuadé, Monsieur, si l'on vous faisoit l'Histoire Critique & Généalogique, pour ainsi parler, de cet usage des Verges dans la Divination, puis qu'il est certain qu'on en pourroit tirer des conjectures bien fondées, que les Phenomenes qu'on vous vante tant, sentent manifestement la Magie. On nous assure, que dans l'Antiquité ceux qui ont inventé la *Rabdomantie*, ou l'art de deviner par les Verges, ont esté les Scythes & les Goths, dont le Climat a toujours esté fecond en Sorciers & en Magiciens, si nous en jugeons sur la foy des Histoires. Ceux qui ont



voyagé dans les Pays du Nord, assurent qu'encore aujourd'hui, on y sçait assez bien ces sortes de Sciences occultes, puis qu'on y trafique en vents comme en diverses sortes de marchandises; qu'on y trouve des voitures fort vistes & fort commodes pour aller par tout où l'on veut, lors qu'on ne connoist point cette sorte de petit manége, & qu'on y vend à bon compte des caracteres pour réussir en plusieurs differens mestiers, qui ne sont pas trop à l'usage des veritables Fidelles. Or vous connoissez suffisamment les anciens Scythes & les anciens Goths, pour estre persuadé que l'usage des Verges dans les Divinations n'a point degeneré, & qu'il n'a pas même esté transplanté en passant

aux Suedois. Ce furent eux qui l'apprirent aux Allemans vers le commencement de ce siecle-cy , ou plustost, qui leur en rafraîchirent la memoire ; car Tacite nous assure que leurs Peres , qui en sçavoient bien d'autres , avoient déjà esté faits depuis long-temps à ce petit jeu des Baguettes. On sçait que lors que Gustave Adolphe ravagea l'Empire , la simplicité des bons Catholiques Allemans leur avoit fait esperer que les thresors des Eglises pourroient échapper à l'avarice de ses Soldats, en les cachant sous la terre avec toutes les précautions imaginables. L'expérience leur fit cependant voir , qu'il n'y avoit point de chose si cachée, que les Suedois ne pussent découvrir par le moyen de leurs

Verges. La chose parut si extraordinaire, que les Docteurs de ce Pays-là, qui examinerent dans le plus grand sang froid le secret des Suedois, le condamnerent de Magie, mais ces Heretiques ne craignirent point les censures de leurs Universitez, ny les murmures de leurs Docteurs, pourvû qu'il leur fust permis de se retirer chargez, comme ils l'estoient, des dépouilles de leurs Eglises. Cet artifice est devenu moins suspect aux Allemans depuis ce temps-là; ou ils s'y sont apprivoisez par l'inclination naturelle qu'ils ont pour le butin, car on nous mande que dans le court Voyage, qu'ils ont pris la peine de faire au bas Dauphiné, ils viennent de déterrer à Gap & en d'autres endroits les

Thresors

Threfors cachez , tant Sacrez  
que Profanes , par le fecours de  
ces Verges , qu'ils avoient re-  
gardées autrefois comme un  
fleau du Demon dans les mains  
des Suedois.

Vous voyez, Monsieur, que  
ce premier exemple des Peu-  
ples du Nort est devenu con-  
tagieux pour les Soldats , &  
vous avez sans doute oüy dire,  
qu'il s'en est trouvé dans les  
Troupes de tous les Partis, qui  
ont fceu profiter de ce fecret  
pour découvrir l'argent caché  
de leurs Hostes. Il est même  
arrivé , je ne fçay comment ,  
qu'on s'est fervi du ~~meſme~~ ar-  
tifice pour chercher les Sour-  
ces d'eau , & les Mines d'or &  
d'argent , de forte que l'uſage  
en est devenu ſi public , qu'on  
ne s'est point recrié generale-

*lanv. 1693.*

I

ment dans le monde contre cette pratique. Les gens de bien, quoy qu'ils la tiennent pour suspecte, n'osoient s'élever contre cette Secte de Philosophes, à qui *Mere Nature* a toujours paru un Agent admirable, pour faire précisément tout ce qu'ils ont bien voulu qu'elle fît. On nous disoit pour justifier cet usage, que les Verges à deviner devoient estre necessairement de Coudrier. Il estoit assez vray-semblable, que cet arbre pouvoit avoir des proprietes particulieres, qui le rendoient propre, & qui le determinoient à de pareils effets, puis qu'on voyoit des choses approchantes en d'autres corps, qui n'estoient pas plus parfaits que celuy-là. Ces raisons, quoy que tres-peu so-

lides , n'estoient pas sans quelque apparence ; car enfin il estoit assez mal-aisé de mettre une entiere disproportion entre l'effet & la cause , & on gardoit mesme quelque espee de regularité dans l'usage qu'on faisoit de ces Verges. Mais comme la Philosophie occulte ne s'arrête pas en si beau chemin, elle a trouvé de nouvelles naissances pour faire jour à la Physique, & elle vient de donner une grande étendue à un secret, qui n'est qu'à demy inventé. Ce n'est plus cela, Monsieur, l'effet n'est point attaché à la vertu du Coudrier, ny même aux Baguettes. Une verge si miraculeuse , que je pourrois appeller un present du Dieu des Larrons, contre lesquels on fait semblant de la lever , n'a

plus la fatalité de Mercure; elle se fait de tout bois, & le bois mesme n'y est pas nécessaire. On peut se servir d'une paille, d'un morceau de fer, & de tout ce qu'on voudra, parce que ce qu'on prend à la main n'a pas plus d'efficace dans tous ces Phenomenes qu'on admire, que la matiere dont on fait le stile d'un Cadran, en a pour marquer les heures du jour.

En bonne foy, Monsieur, n'est-ce pas nous traiter comme les Arracheurs de dents traitent les simples? Tout leur est indifferent, disent-ils, pour leur operation. Une paille, une aiguille, une épingle, un fer d'aiguillette, en un mot, ce qu'il vous plaira de leur donner, réussit également bien, parce que ces apparences ne

## GALANT.

leur servent qu'à éblouir les yeux , & qu'à dérober à leur vue le véritable instrument dont ils se servent. Pareillemēt nos Physiciens Machinistes , qui démontrent tout mécaniquement , se contentent des choses les plus ordinaires pour les effets les plus surprenans , parce qu'ils n'ont besoin que des dehors pour cacher le ressort, qui fait jouer à plaisir tous leurs beaux Phenomenes. On s'estoit imaginé jusqu'à présent, que les verges n'estoient bonnes qu'à découvrir les Sources d'eau & les Mines d'or & d'argent , encore les Sages jugeoient-ils qu'il n'y en avoit là que trop; mais à present voicy les choses dans un tout autre point de vue , & à n'en juger que par ce qui s'est fait, on doit



attendre une merveilleuse dilatation des objets de cette foy physique qu'on exige de nous. Scachez donc , Monsieur , que la vertu des Verges s'étend à bien des choses découvertes de nos jours, qu'on n'avoit jamais imaginées du temps de nos Peres. Si vous voulez scavoir qui sont les Larrons , les Voleurs , les Homicides & les Meurtriers , qui ont fait quelque mauvais coup, dont on ne connoist point l'Auteur, vous avez dequoy vous contenter dans l'usage des verges. Si vous voulez trouver des Sources d'eau , des Mines d'or & d'argent , de la monnoye de quelque espece & de quelque coin qu'elle puisse estre, des hardes, des Bijoux, des Pierreries , & des tresors cachez, les verges sont d'un se-

cours admirable pour réussir dans cette recherche. Estes-vous en peine de trouver des corps noyez, des corps de personnes assassinées, & généralement toute sorte de corps enterrés ? Soyez en repos, vous les trouverez infailliblement avec la nouvelle machine du Devin de Lyon. Enfin, avez-vous la curiosité de sçavoir les Filles & les Femmes, qui ont mal menagé leur honneur, & les véritables & les fausses limites des héritages, des fiefs & des terres sur lesquelles on entre si souvent en contestation, la verge de nos Connaisseurs peut vous aider à deviner sans faillir toutes ces choses ? Il est vray que cet art merveilleux n'en est venu à présent que jusqu'à là ; aussi n'est-il pas encore

arrive à sa perfection; mais pour peu qu'on sçache ménager *ce don de Dieu*, avec le temps on découvrira par son moyen les Faussaires, les Sacrileges, les Parjures, les faux Témoins, les Nobles de nouvelle fabrique, les Titres véritables & supposés, en un mot, une infinité d'autres choses pareilles; sur lesquelles on est en peine tous les jours, faute d'avoir bien pénétré le secret de la Nature; car enfin que ne peut-on pas faire avec le secours de ces verges miraculeuses, quand on connoitra leur force dans toute son étendue.

Raillerie à part, ne faut-il pas estre *individuellement organisée*, pour recevoir toutes sortes de nouveautez dès qu'elles se présentent, afin d'estre per-

suadé *analytiquement*, que tous ces Phenomenes sont naturels ? Il n'est point d'homme de bon sens, qui les envisageant d'un premier regard, n'y soupçonne d'abord quelque chose de Magique ; car comme les Theologiens conviennent qu'il faut avoir l'esprit fort foible & bien scrupuleux, pour craindre que tous les effets extraordinaires qu'on découvre tous les jours, ne soient des suites d'un mauvais commerce avec le Demon, c'est aussi une marque de libertinage en matiere de Religion, de vouloir soutenir qu'ils ont tous leurs causes dans la nature. Je pourrois justifier cela par mille impietez, qui ont esté avancées de nostre temps par de semblables *Naturalistes*, lesquels ayant prétendu rendre

raison de tout, ont bien fait voir la vérité de ce que Saint Augustin a dit, que la recherche des Sciences occultes est une vaste Forest pleine d'embusches & de perils, *Immensa sylva plena insidiarum & periculorum*. En effet, pour peu qu'on prenne la peine d'approfondir les effets prodigieux, que nous venons de dire & qu'on attribue à cette Verge, on trouvera, selon les regles que les Theologiens donnent pour distinguer les operations, qui sont véritablement naturelles, d'avec celles, où le Demon prend quelque part, on trouvera, dis-je, que l'art du Devin de Lyon doit estre suspect aux bonnes ames.

Mais rien ne me confirme davantage dans mes *scrupules* sur le fait dont il s'agit, que

les raisons mêmes dont se servent vos *Naturalistes* pour soutenir leur Hypothese , car on voit assez par les choses qu'ils ont écrites , que ce sont des gens d'esprit & d'étude , qui font les derniers efforts pour deffendre une cause , qui dans le fond leur paroît insoutenable. Ils ont employé de foibles apparences prises de la Nature dans des choses fort obscures d'elles mêmes , pour en conclure, que les *Phenomenes* qu'ils examinent , y ont aussi leurs principes cachez. Je vous prie pourtant de bien remarquer un point fort irregulier dans le procédé de ces Messieurs, sçavoir, qu'ils n'ont fait nulle attention , que pour venir à bout de leur dessein , il ne leur falloit pas seulement justifier la dé-

converger particuliere du *Petit Bossu*; mais encore donner une cause commune & generale de toutes les autres, faites par la mesme personne & par le moyen de la mesme Verge. C'est à quoy ils n'ont point songé, & ce dont ils ne sçauroient venir à bout, puis qu'ils n'ont donné que des causes très insuffisantes pour produire tant d'effets si divers & si surprenans. La chose paroistra évidente à ceux qui examineront serieusement leurs raisons, puis qu'elles portent par tout le caractere de cette Philosophie, qui fait, comme dit Tertullien, de ses opinions particulieres des Loix indispensables de la Nature, *leges naturæ opinionibus suas facit*, car enfin elles ne prouvent pas ce qui est, mais ce qu'il leur plaît de

nous faire accroire ; ou plustost ils nous donnent pour des preuves valables tout ce qu'ils peuvent s'imaginer pour vray. Ne paroist il pas qu'ils sentent eux-mesmes le foible de leurs raisonnemens , puis qu'ils les abandonnent après tout malgré eux ; & que quelques-uns sont forcez de recourir à *l'Etoile* du Devin , & les autres à *l'œuf* de la mere qui l'a pondu & au germe qui l'a rendu fecond ? En bonne verité , n'est-ce pas là abuser de la credulité des Gens , que de nous debiter de semblables bagatelles pour des points de Physique , & ne peut-on pas dire que cette *Etoile* & cet *œuf* sont le *Vin Emetique* que nos Naturalistes donnent à une cause dont ils desesperent ? On pourra par le même



moyen justifier toutes sortes d'operations de Divination & de Magic, qui sont generalement condamnées par tous les Casuistes. Il sera permis, selon cela, de chercher des Thresors avec un peloton de filet, de decouvrir un Larron secret, en faisant tourner le Sas; de deviner quelle heure il est, en faisant battre un anneau suspendu contre un verre plein d'eau, & de pratiquer cent autres choses semblables, cōme étant des effets, ou de la vertu specifique de l'ens, ou de la force toute-puissante de l'Etoile de ceux qui s'en voudront mêler.

Pour éclaircir à fond cette matiere, je voudrois bien que ces Messieurs nous disent precisément à quoy sert dans cette decouverte la Baguette dont

on use pour la faire , puis que dans leur hypothese toute la vertu reside dans la personne du Devin , & qu'il ne la doit qu'à la rare puissance de son Esprit , ou à la merveilleuse propriété de son *art*. Ils ne seroient pas peu embarrassés à nous dire d'où vient la diversité du mouvement de cette Baguette , qui gauchit , & qui tourne selon les différentes routes qu'a tenuës celui y qu'on cherche. On nous obligeroit de nous apprendre d'où vient encore qu'un talent si admirable a demeuré si long-temps caché dans un homme , qui a déjà quelques années. Comment est-ce que cet Habitant de Lyon, touché de la mort de ses Amis , s'est avisé luy seul d'aller détacher un homme es-

ché dans les Montagnes de Dauphiné, pour le produire sur un Theatre, & pour découvrir son sçavoir faire avec tant d'éclat? Qui a donné la hardiesse à son Devin de se promettre sans balancer, qu'il pourroit suivre les Meurtriers sur le Rhone & sur la Mediterranée, sans qu'il eust jamais expérimenté auparavant rien d'approchant? Pourquoi ne dirons-nous pas que ces agitations & ces symptômes, qui le prennent dans cette action, ne sont point d'un homme qui a l'esprit de Divination, *Habentem spiritum Pythoem*, puis que nous lisons que ceux des Payens en sentoient presque toujours de semblables dans leurs opérations? Cela, Monsieur, à ne rien dissimuler, & pour peu qu'on l'é-

tudie, porte tout l'air qu'on y reconnoist, & qu'on s'efforce de cacher; ou pour le moins j'y trouve dequoy nourrir mes *Scruples*; & je voudrois bien que Messieurs vos Medecins m'en guerissent par des remèdes plus efficaces que ceux qu'y ont appliqué jusqu'icy ces prétendus *Naturalistes*.

Car en verité toutes les apparences qu'on trouve pour se persuader que cette operation est naturelle, bien loin d'estre de veritables demonstrations, sont plus capables de redoubler mes défiances, que de me déromper. En effet, je trouve que les Theologiens remarquent positivement, que c'est assez souvent un effet de la malice du Diable, de mesler à dessein des choses naturelles

avec d'autres qui ne le font pas, pour tromper par-là les simples & les curieux, qui ne se laissent pas prendre sans aucune ruse par laquelle sous de vains dehors, il cache un Pacte criminel fait avec luy. Au reste, c'est une mauvaise défaire de vouloir tourner en ridicule la distinction de *Pacte implicite* & *explicite*; elle est connue parmi les Canonistes & les Theologiens, à qui il appartient de juger de ces choses & de redresser les égaremens des Médecins & des Philosophes, lorsqu'il s'agit des points qui ont quelque rapport à la Religion. Le grand S. Augustin & avec luy tous les Peres de l'Eglise, reconnoissent des engagements & des pactes faits avec les Demons, lesquels il appelle une

amitié trompeuse & infidèle  
 faite entre eux & les hommes ,  
*quasi pacta infidelis & dolosa ami-*  
*citia constituta*, & il ajoute que  
 quelquefois la seule présum-  
 ption de l'esprit humain sert  
 de langue pour lier & pour en-  
 tretenir ces dangereux com-  
 merces , *presumptiva amicitia*  
*quasi quadam lingua cum demoni-*  
*bis federata sunt*. Son fidèle  
 Disciple S. Thomas & les  
 Theologiens , qui les regar-  
 dent & l'un & l'autre comme  
 leurs Maîtres, enseignent qu'il  
 se fait bien des choses par les  
 hommes en vertu d'un pacte ,  
 ou explicite, ou implicite, avec  
 les Demons *pacta cum demoni-*  
*bis inito tacito vel expresse*. La  
 Faculté de Theologie de Paris,  
 qui n'est pas moins fameuse  
 dans le monde , que la Faculté

de Medecine de Montpellier , a condamné autrefois des Doctrines , qui vouloient autoriser dans de pareils cas des pactes exprés ou tacites faits avec l'Enfer , *pactum cum demonibus tacitum vel expressum*. Je ne vois donc pas que nos *Naturalistes* ajoutent rien à la bonté de leur cause , en mettant les rieurs ignorans de leur costé contre les Docteurs qui examinent serieusement les choses , ni qu'il leur sée bien de badiner dans une matiere aussi grave & aussi importante que l'est en effet l'observation du premier Commandement de Dieu. Tout ce qu'il leur en peut arriver de plus seur , c'est qu'ils feront ressouvenir les gens de bien de ce qu'a dit Tertullien ; qu'en connoissant assez la bonne intelli-

gence qu'il y a eu de tout temps, entre les Heretiques, les Magiciens, les Charlatans, les Astrologues & les Philosophes amateurs des Sciences occultes, & cum Philosophis curiositati deditis, il ne seroit pas malaisé de deviner au vray ce qui entretient cette parfaite correspondance qu'on a observée dans tous les siècles quel est le nœud qui joint ces sortes de gens ensemble.

Il me suffit que vous voyiez à quel prix je suis du nombre des *scrupuleux*; & je ne craindray point de vous dire après cela, que si J'en suis, c'est parce que je n'ay jamais essayé, graces à Dieu, de me defaire des sentimens de Religion. J'espere de vous faire voir au plûtoſt que je ne puis estre *Naturaliste* dans



cette rencontre cy , parce que l'amour sincere que j'ay pour la verité, y a formé un obstacle insurmontable , & que j'aime trop mes prejugez pour m'efforcer de donner le dessus à la nouveauté au prejudice de ce que j'ay appris de plus sages que moy. Je ne manqueray pas, Monsieur , de m'acquitter au premier jour de l'engagement que je viens de prendre avec vous , & ce sera moins dans l'esperance de detromper vos Amis que pour vous donner par là une preuve sensible que je fais, Vostre , &c.

Je vous' ay déjà parlé plusieurs fois des Compagnies nouvelles , & des Regimens nouveaux dont le Roy a ordonné la levée. Depuis les douze derniers dont je vous

ay dit les noms, ainsi que des Officiers principaux; Sa Majesté a nommé cinq Colonels pour cinq nouveaux Régimens. Ces Colonels sont M. du Fresnoy; M. Bayé, Cader de la Maison de la Rochefoucault, M. d'Imecour, Fils de M. d'Imecour, Gouverneur de Monmedy, & Mrs les Comte & Chevalier de Mailly.

Il y a peu de Corps au monde plus connus que celui des Janissaires. Il est fort nombreux, & marche toujours au son de divers Instrumens. L'air de sa marche a esté trouvé si beau, qu'il a passé jusqu'en France, & M. de Philidor, ordinaire de la Musique du Roy, en a souvent regaté la Cour, qui a pris beaucoup de plaisir à l'entendre. Je croy que vous me ferez

obligée du soin que je prend de vous l'envoyer gravé.

Comme le Public reçoit favorablement tous les Ouvrages de M. de Fer , & qu'il a témoigné de l'empressement pour la suite des Forces de l'Europe , ou la quatrième partie de l'Introduction à la Fortification , on donne avis qu'elle vient d'être mise au jour , composée du même nombre de Plans que les précédentes. La dernière feuille est une Table ou Echelle Géographique , pour sçavoir la distance qu'il y a entre les principales Villes de l'Europe sans se servir de compas. Cet Ouvrage se continuë , aussi - bien que sa Géographie , dont il vient de donner plusieurs feuilles. Premièrement , un Comté de Flandres très particulier. Secondement ,

dement, les Environs de Liege, Mastrich, Huy, Anvers, Malines, Louvain, Juliers & Cologne. Troisièmement, un Piedmont, Montferrat, Val d'Aost, Tarantaise, Morienne, Marquisat de Salusse, de Suze, de Final, & d'Ivrée, la Seigneurie de Verceil, les Principautez de Nice & de Monaco, & le Comté de Nice, tout cecy de quatre feüilles, tres particulier sur une mesme échelle, pour se pouvoir facilement joindre. Quatrièmement, un Dauphiné plus particulier que tout ce qui a paru jusqu'à present. Dans ces deux derniers Ouvrages on peut remarquer la nature du Pays, exprimée par une nouvelle maniere de Montagnes, dans lesquelles on voit que les soins & la dépence

Janv. 1693.

K

n'y ont pas esté épargnées. Sur la fin de Mars il doit donner sa grande Carte de France. Elle sera Geographique , Historique & Genealogique, & sa bordure composée de plus de deux cens Cartouches différentes tres bien dessinez & gravez Dans chaque Cartouche , il y aura en figures & en description un sujet historique.

Je vous envoie des Vers de M. de Boissimon d'Angers , qui ont esté donnez au commencement de cette année , en façon d'Etreines.

### A CEPHISE.



**U**N petit rendez-vous est un joly present.

Donnez-m'en un, je vous en prie.  
Cela n'appauvrit point , & dans toute ma vie

*Vous m'en verrez reconnoissant.*

*Retiré du fracas du monde ,*

*Cephise , mon amour sur ses espoir  
se fonde.*

*Permettez donc que par ce Billet  
doux ,*

*Au lieu de vous conter mes peines ,*

*Je vous demande pour Euxemes*

*Un petit rendez-vous.*

J'oubliai le mois passé de  
vous apprendre la mort de  
Messire Jacques Claude de la  
Palu, Comte de Bouligneux, de  
Mely, Baron de Chaudenet, de  
la Poipe, Seigneur de la Cha-  
stellenie, de Lailly, Blangy, de  
Fousché, de la Baronnie du  
Planté, & autres lieux, Capi-  
taine-Lieutenant de deux cens  
hommes d'armes d'Ordonnan-  
ce du Roy, sous le titre de la  
feuë Reine Mere, & Maréchal

des Camps & Armées de Sa Majesté: Il est mort âgé de soixante & dix huit ans.

On a eu nouvelles de Vienne, que Marie - Antoinette d'Autriche, Femme de Maximilien-Marie, Elc&teur de Baviere, y estoit morte le 24. du mois passé, veille de Noël, sur les sept heures du soir, après avoir esté surprise le jour precedent de quelques accidens qui estoient des suites de ses couches, cette Princesse ayant mis au monde, le 28. Octobre dernier, un Fils, que l'Empereur, l'Imperatrice, & le Roy des Romains, qui l'ont tenu sur les Fonts, ont nommé Joseph, Ferdinand, Leopold, Antoine, Cajetan, Jean, Adam, Simon, Thadée, Ignace, Joachim & Gabriel. Le peril où

ces accidens la mirent, la firent songer d'abord à l'Eternité. Elle receut tous ses Sacremens, & mourut dans une entière resignation aux ordres de Dieu. Elle estoit Fille de Leopold, Ignace, François, Baltazard, Joseph, Felicien, Archiduc d'Autriche & Empereur, & de Marguerite-Marie-Therese d'Autriche, sa premiere Femme, Fille de Philippe IV. Roy d'Espagne, & Sœur de Charles I. aussi Roy d'Espagne, & de feuë Marie Therese d'Autriche, Reine de France.

Voicy les noms de quelques autres Personnes considerables de l'un & de l'autre Sexe qui sont mortes depuis peu.

M. Chassebras du Breau, Chevalier de l'Ordre du Roy. Il s'estoit acquis une parfaite



connoissance dans l'intelligence des Monnoyes , & de l'Histoire , & il connoissoit à fond les principales Familles de l'Europe. Il avoit une memoire heureuse ; & joignoit à ces beaux talens une si grande probité & une telle integrité de mœurs , que plusieurs personnes le faisoient volontairement l'arbitre de leurs différens. Il tenoit Academie chez luy tous les Samedis , & l'on y discouroit sur toutes sortes de sujets. Il a esté inhumé en l'Eglise des Carmes de la Place Maubert , dans la sepulture de ses Ancestres. Il avoit épousé Dame Gabrielle Collet , dont il ne laisse point d'Enfans. Il luy reste un Frere unique, M. Chassebras de Cramailles , qui s'adonne à la connoissance des

belles Lettres & dont je vous ay fait voir de temps en temps plusieurs Relations curieuses & ſçavantes. Il ſe trouve aujourd'huy le ſeul de la branche aînée de ſa Famille. Je vous en ay parlé en diverſes occaſions, & vous pouvez en apprendre davantage dans les Ouvrages de Mrs du Cheſne, le Laboureur, & de la Roque. Il portoit pour armes, *coupé de pourpre ſur or, à deux Soleils, & une ombre de Soleil de l'un en l'autre, écartelé de Melun.*

M. l'Abbé Cocquelin, Docteur de la Maïſon & Société de Sorbonne, Chanoine & Chancelier de l'Egliſe de Paris, & ancien Curé de Saint Mederic. Il avoit un mérite diſtingué, & a fait paroître la force de ſon éloquence par différen-

tes Predications. M. le Chancelier l'avoit choisi pour un des Censeurs & Examineurs des Livres qui s'impriment. Il nous a donné plusieurs Ouvrages, parmy lesquels sont la Morale d'Epictete, l'Interpretation des Pseaumes, le Traité des Puissances, & un Recueil de diverses Pieces qui regardent la dignité de Chancelier de l'Université. Il a esté enterré en l'Eglise de Nôtre Dame. Il laisse un Neveu, M. de Bonigale, Maistre des Comptes, qui a aussi beaucoup de merite. M. l'Archevesque de Paris a donné la dignité de Chancelier de Nôtre Dame, à M. l'Abbé Pirot Docteur de la Maison & Société de Sorbonne, Professeur & Syndic de la Faculté de Theologie; qui est aussi un des Cen-

feurs & Examineurs des Livres qui se doivent imprimer.

Madame de la Sablière. Elle estoit Veuve de M. de la Sablière Ramboüillet. Son mérite n'est ignoré de personne. Elle s'estoit fait dans le monde une grande réputation d'esprit. & on ne croit pas qu'il reste encore dans Paris trois personnes de son Sexe qui en ayent une parcelle. Aussi avoit-elle un charme particulier dans la conversation, & un don de plaire qu'on ne sçauroit exprimer. Elle avoit pour Amis les gens de la plus grande qualité, & du goût le plus exquis. Quelques années avant sa mort, elle avoit entièrement rompu avec le monde, & elle s'estoit fait aux Incurables une espee de retraite, & de solitude, où elle

ne s'occupoit qu'à des œuvres de pieté.

Il s'en faut encore beaucoup que l'hiver ne soit finy, & depuis que cette rigoureuse saison est commencée, non-seulement nous avons bombardé Charleroy, que nous tenons resserré par plusieurs Postes fortifiez, & remplis de Troupes; mais nous avons pris un Fort considerable, & deux Places importantes par leur situation, & par les avantages que les Ennemis en pouvoient tirer. Nous avons levé un Siege, il est vray, mais qui manque à gagner ne perd pas. D'ailleurs on n'avoit résolu que de faire une tentative, & ce Siege n'avoit pas esté entrepris comme ceux qui ayant esté commandez par le Roy, font dire d'abord

que le succès en est infailible. Si cette entreprise avoit esté formée de la sorte, l'évènement en auroit esté plus heureux. On n'a esté forcé de se retirer de devant Reinfelz, que par la mauvaise saison. Ainsi on n'a rien laissé dans le Camp. Ceux qui abandonnent un Siege, sont ordinairement allarmez en le levant, mais au contraire nous avons inquieté les Ennemis qui n'ont osé se montrer, & qui tremblent encore presentement pour leurs autres Places. Leurs Ecrivains qui ne sont jamais occupez à publier leurs avantages, mais toujours à pallier leurs disgraces, ont esté ravis de trouver cette occasion de parler beaucoup, mais sans avoir pourtant rien à dire qui leur fust avantageux, puis

que tout leur bonheur consiste à se voir encore Maîtres de Reinfelz , & que ce n'est pas gagner que de ne pas perdre. Ils ont fait néanmoins beaucoup de bruit, pour empêcher les Peuples de prêter l'oreille aux nouvelles de la prise de Furnes & de Dixmude, d'autant plus étonnante que les Alliez croyoient avoir réparé par là la perte de Namur, & de la Bataille de Steinkerque, & que toutes leurs Troupes, le Prince d'Orange à leur teste, avoient converti pendant trois mois ces deux Places, tandis qu'on travailloit aux fortifications, esperant par ce moyen resserrer Dunquerque & en faire le Siege au commencement de la Campagne prochaine. Le Prince d'Orange

Il a si hautement publié que je puis assurer en le disant, que je n'allegue que des faits. Cependant Furnes n'a tenu que seize heures de Tranchée ouverte, & la prise de cette Place a tellement fait trembler Dixmude, que la Garnison s'en est retirée sans attendre qu'on eût assiégué la Place. Ainsi s'il y avoit quelque description à faire touchant la prise de l'une & de l'autre, la frayeur des Ennemis en fourniroit plus de matière que les Combats qu'ils ont soutenus. Le Comte de Horne, General de l'Artillerie Hollandoise qui commandoit dans Furnes, estant venu trouver l'Electeur de Baviere après la reddition de cette Place, cet Electeur le receut fort froidement, & luy dit, *Monsieur le*



Comte, je ne dois pas vous entretenir long-temps, & vous entendre sur vostre deffence. Nous avons besoin de repos apres tant de travaux ; allez vous reposer, on en parlera plus à loisir quand vous serez délassé. Quant au Prince d'Orange, il n'a pas sujet de se plaindre de la manœuvre que l'Electeur de Baviere a faite. Ce Prince a assemblé le plus qu'il a pu de Troupes ; il a marché, il s'est campé à portée de donner Bataille ; il a vû prendre Furnes, il est revenu. Le croy qu'il seroit bien difficile de mieux imiter le Prince d'Orange.

La prise de Furnes n'auroit pas cousté un homme au Roy, sans la perte de Mr le Marquis de Vilacerf, Fils de Mr de Vilacerf, Surintendant des Bâti-

méns de Sa Majesté. Il fut emporté à un Bioüac de Cavalerie, auprès de Mr de Boufflers, d'un coup de Canon, tiré de Nieuport. Il avoit commencé de si bonne heure à faire connoître son mérite, qu'il avoit eu des Emplois de distinction dans un âge, où les autres ont pu à peine se faire remarquer dans le service. On ne peut avoir plus d'application, plus de vigilance, & plus de valeur qu'il en avoit. Ce sont des qualitez qui estoient si bien connus de Sa Majesté, qu'Elle avoit en souvent la bonté de le louer. La beauté extraordinaire de son Regiment de Cavalerie, dont Monseigneur le Dauphin fut témoin à Philisbourg, le fit devenir Regiment Royal, sous le nom de Berry. Ce Colonel

faisoit paroître une telle vivacité, qu'en 1691. on luy donna l'Employ de Commandant des Carabiniers d'Allemagne, & l'Hiver suivant, il fut nommé Inspecteur de Cavalerie. Il estoit aimé, & estimé de toute l'Armée, & l'on trouvoit en luy l'affabilité, la droiture, & la fidelité de Mr de Vilacerf son Pere, qui depuis quarante cinq ans qu'il sert, a fait connoître avec combien d'avantage il possède toutes ces qualitez. C'est le second de ses Fils qui a répandu son sang pour le service du Roy. Il en a un troisième Capitaine de Vaisseau, tous ayant cherché à marquer leur zele à Sa Majesté à l'imitation d'un si digne Pere. Le Roy a donné le Regiment de Berry à Mr de Vilacerf, pour en dispo-

ser comme il voudroit.

Il suffit de bien servir ce Monarque, & de pouvoir espérer, on ne perd ny ses services, ny son esperance. Le Roy vient de donner le Gouvernement de Peronne à M. de Lignery, de la Maison de S. Luc, qui depuis plusieurs années estoit Lieutenant de ses Gardes du Corps. Ce Gouvernement estoit vacant par la mort de M. le Marquis d'Hocquincourt, dont je vous parlay il y a quelques mois.

Vous sçavez, Madame, que le Roy a dit à M. le Prince de Vvirtemberg, qu'il estoit libre, & qu'il pouvoit partir quand il luy plairoit sans payer de rançon. Il n'y a point de plus beau present que celuy de la liberté. Cependant elle a dû plaire dou-

blement à ce Prince, de la manière qu'elle luy a esté donnée, Sa Majesté luy ayant dit, qu'Elle *auroit voulu que le present eust encore esté plus considerable, qu'Elle l'auroit fait de mesme, & avec plus de plaisir.* C'est ainsi que ce Monarque, après avoir fait sentir ses forces à ses Ennemis, leur fait connoistre sa generosité. M. le Prince de Vvirtemberg en peut rendre compte à toute l'Allemagne, & luy apprendre qu'il n'y a point aujourd'huy de plus florissante Cour en Europe que celle de France, ny de Souverain qui jouisse d'une santé plus parfaite.

L'Empereur a perdu un homme d'un grand nom, & d'un merite encore plus grand. C'est le Baron Bec, Grand Maistre de son Artillerie.

Malgré le grand nombre d'Ennemis que la France trouve à combattre sur mer, sçavoir les Espagnols, les Anglois, les Hollandois, & les Tripolins, ses Vaisseaux n'ont pas laissé de faire des Prises sur ces divers Ennemis, à proportion des forces de leurs Etats. Les Anglois, de leur aveu même, & par leurs Memoires presentez au Parlement d'Angleterre, ont perdu quinze cens Vaisseaux depuis l'ouverture de cette guerre. Cette perte est grande, mais les Tripolins viennent d'en faire une presque égale, à considerer leurs forces, puis qu'ils ont perdu deux Vaisseaux de quarante & de cinquante Canons, dont l'un est leur Patrone, sur lesquels ils s'est trouvé quatre cens soixante Corsaires, & soixante

Esclaves Chrestiens. Il y a eu outre cela cent soixante Corsaires restuez ou noyez dans le Combat. Ces Prises ont esté faites par deux Vaisseaux du Roy, commandez par M. le Marquis de Blenac, & par M. le Chevalier de Mongon. Ce dernier est arrivé à Toulon avec le Vaisseau qu'il a pris, pour le faire radoubler. Le Capitaine de ce Vaisseau a eu le bras cassé d'un coup de Mousquet dans le combat. Il s'est trouvé Frere du Dey & a dit, que le Prince d'Orange les avoit engagez mal à propos dans cette guerre, & les avoit trompez en leur persuadant que le Roy de France n'avoit plus de Vaisseaux.

On apprend de Turin, que le Dimanche 11. de ce mois, M. le Duc de Savoye pensa estre

étouffé d'une oppression violente qui luy dura jusqu'au lendemain, On fut obligé d'en venir à des opérations fréquentes, comme saignées, ventouses & lavemens, qui luy donnerent un peu de soulagement. On mande qu'il est si fort abbatu, qu'il a toutes les peines du monde à parler. M. de Caprara ne sort presque point de son anti-chambre, afin d'estre toujours informé de tout.

Voicy les noms de ceux qui ont expliqué l'Enigme du mois passé sur le Peloton de la Toilette des Dames, qui en estoit le vray mot, Mrs de Guintrandy : Paget de Cabriel : Bonnard : de l'Hôtel du Quésnoy ; Place Royale : le Bœuf : de Franval de la Ville d'Eu : Serviteur de la rue S. Jacques :

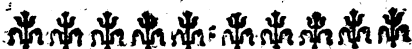


De Boissimon d'Angers : De  
Montfort, du quartier S. Pierre  
aux Bœufs: près Nostre Dame  
L'Oyseau , de la ruë de la Ce-  
rifaye : Laugrune : Danger-  
ville : du Buïsson : De la Pou-  
pardiere : Le Chevalier Macé  
de Queron; Richer de Crespy:  
Riquet, Commis des Postes de  
Vennes : Des Landes Jagou ,  
Maistre des Postes de Morlaix:  
L'Abbé Damonet & son Amy  
de Liancourt : Mathagon, Sr  
de la Motte, de la ruë S. Eloy à  
Orleans : & Chenot , Huissier  
au mesme lieu : Champagne  
l'Amirand de Troyes : C. Hu-  
tuge d'Orleans : Claude Grou:  
Le Licentié Pignon de Châ-  
lons : Le Berger Tirsis à l'A-  
nagramme Siecle d'amour ,  
Diane d'Alcleon; Le Chevalier  
invisible de la bague de Giges;

La Nymphé aimantée, Le Désirant satisfait dans ses souhaits  
 L'Amoureux tranquille, de la  
 rue Quinquempoix, Le Fidelle  
 de la Charmante Nymphé de  
 nos bois de Lyon; L'Amateur  
 des Mathématiques; Le Petit  
 Agenor; L'Amy de la plus bel-  
 le Vestale de Brie; Le Cardeur  
 de Sigovie; Le Fougere de  
 Vernou en Touraine; le Petit  
 Grison; Le petit Coq reveille  
 matin du Fauxbourg S. An-  
 toine; & F. S. A. Anagram-  
 me Joustra sans force. Mesde-  
 moiselles Marie-Louise; L'Ai-  
 mable Manon à la gorge en-  
 chantée, de la rue aux Ours :  
 La Charmante Faucault, de la  
 rue Monconseil : La petite &  
 agreable Finette de l'Hostel de  
 Beauvais : Michon Bernon &  
 son Neveu Fardaillan, de la

Rochelle : Melpomene de la premiere Cour de l'Arsenal , & Polymnie sa Sœur , de la quatrième.

L'Enigme nouvelle que je vous envoie , vient d'une Société , où il y a infiniment de l'esprit.



## ENIGME.

**I**L faut que je sois Insulaire  
Pour servir en perfection.

Souvent la malediction

Est ce que j'ay pour mon salaire,



Petite , selon mon affaire ,

Grande , selon l'occasion ,

Bonne , selon l'opinion ,

Méchante , selon l'ordinaire.

Vous



*Vous de qui je fais le desir,  
Qui m'employez avec plaisir,  
Apprenez qui je suis, Silvie.*



*Un Chef privé de jugement,  
Un estre qui n'a point de vie.*

En vous envoyant le mois passé la traduction du premier Chapitre du Livre de Job, je vous marquay que l'Auteur, pour y travailler avec plus de confiance, auroit obligation aux Curieux qui voudroient bien me faire connoître leur sentiment sur son dessein, & sur la maniere dont ils croiroient qu'il faudroit l'exécuter. Voicy ce qui m'a esté écrit là dessus d'un lieu où le goust est fin, & où l'on juge fort solide.

*Janv. 1693,*

*L*

244      MERCURE  
ment des plus beaux Ouvra-  
ges.

On a trouvé icy le dessein d'un  
jeune Provençal fort raisonnable.  
Le Livre de Iob qu'il pretend de  
nous faire voir en Vers, est assez  
susceptible des ornemens de la Poësie.  
Il est des Auteurs qui nous l'ont  
donné en Vers Latins, comme Jean  
de Sausa, Conseiller du Roy à Pa-  
ris. Il en est d'autres qui nous l'ont  
paraphrasé, comme a fait le P. Se-  
nault de l'Oratoire. On ne pense pas  
qu'il y ait encore personne qui l'ait  
bien tourné en Vers François. On  
peut dire cependant que ce que nous  
nous faisons de le jeune Provençal ;  
nous fait desirer avec ardeur le reste  
de cet Ouvrage. Ses Vers sont beaux,  
naturels, cadentieux, expressifs,  
& font tres bien sentir les beautés  
du Texte Latin. On peut mesme dire

qu'il a bien fait de choisir, quand il faut simplement narrer, ce stile libre de la Poësie, qui dans cette rencontre est d'autant plus agreable qu'il est moins gêné. On voudroit, si l'Auteur le peut faire sans se contraindre beaucoup, que lors qu'il s'agit de faire parler Iob luy-mesme, il se servist de Vers mesurez sur la Strophe ou la Stance; sur tout, quand il luy faudra mettre en Vers ces neuf belles Leçons qu'on recite à l'Office des Morts.

Je vous ay déjà parlé plusieurs fois du séjour que Monsieur le Prince Royal de Danemarck a fait en quelques Villes de France. Quoy qu'in-cognito il y a par tout paru en Fils de Roy, par ses manieres genereuses, & par sa magnifi-

cence. Il est galant , honneste ,  
 & ce n'est que par-là qu'il a  
 voulu se distinguer avec les  
 Dames. Il a demeuré près de  
 trois mois à Angers , dans l'A-  
 cademie de M. de Pignerolle ,  
 qu'on luy a cedée toute entiere.  
 Le Roy de Dannemarck son  
 Pere , voyageant en France en  
 1663. fit les exercices dans la  
 mesme Ville d'Angers. Ce  
 Prince marchant sur les traces  
 de ce Monarque , y a fait les  
 siens , avec toute l'adresse &  
 toute la vigueur imaginable ,  
 & a beaucoup réüssi aux courses  
 des testes. Quoy que le séjour  
 qu'il a fait à Angers , ait esté  
 long , il n'a pas laissé d'y tenir  
 une table de douze couverts ,  
 matin & soir , à laquelle il in-  
 vitoit tour à tour les personnes

les plus qualifiées de la Ville. Il tenoit appartement trois fois la semaine. Il y avoit Symphonie, on y jouoit, & les Dames y estoient regalées. Comme en apprenant ses exercices il cherchoit à s'instruire de toutes choses, ayant scû que M. le Fevre Chamboureau, qui demeure à Angers, avoit acquis de grandes connoissances de la Marine, pendant qu'il avoit servy sur les Vaisseaux du Roy, il fit prier ce Gentilhomme de venir manger à sa table, & fut si satisfait des entretiens qu'il eut avec luy, qu'en partant d'Angers il luy fit present d'une tres belle épée, & luy marqua par des paroles fort obligantes la satisfaction que sa conversation luy avoit donnée.



Ce Prince estant party d'Angers pour se rendre à Paris, passa le 7. de ce mois par Saurmur. Le Chasteau le salua de vingt-sept coups de Canon, & son Altesse fut complimentée par les Corps. M. de Meyereron, Envoyé extraordinaire de Dannemarck en France, regala ce Prince aussi-tost après son arrivée à Paris, & luy donna un magnifique souper. Il y eut plusieurs tables, remplies des personnes de distinction, qui y furent invitées. La table du Prince fut servie en vermeil doré. Il y eut Bal après le souper, & l'affluence des masques y fut grande. Quelques jours après ce Prince alla à Versailles, & continuant toujours d'estre *incognito*, il y vit le Roy,

Monseigneur le Dauphin, Monseigneur le Duc de Bourgogne, Monseigneur le Duc d'Anjou, & Monseigneur le Duc de Berry. Il revint à Paris le mesme jour, & alla au Palais Royal voir Monsieur & Madame. Le 14. de ce mois, ce Prince se trouva à un Bal donné par Monsieur dans le mesme lieu. Il y avoit cent soixante Dames priées, & la plupart y allerent en habit de velours noir couvert de pierres. Il y avoit autant de Seigneurs pour les mener. Ils estoient tous magnifiquement vestus. Monseigneur le Dauphin, & toute la Maison Royale se trouva à ce Bal. Monsieur le Prince Royal de Dannemarek y alla *incognito*, avec un habit

des plus superbes, accompagné de dix ou douze Seigneurs Danois, ayant aussi des habits forts magnifiques. Il y dança quatre fois. Madame la Duchesse de Chartres, & Madame la Princesse de Conty, danserent avec ce Prince. Il ne fut permis aux Masques d'entrer à ce Bal, que lors que toutes les Dames eurent dansé chacune une fois, de sorte qu'il estoit deux heures après minuit quand ils y entrèrent. La foule en fut extraordinaire, & quoi que l'enfilade du grand appartement de Monsieur soit de huit ou neuf pieces, avec une grande gallerie, toutes ces pieces se trouverent tellement remplies, qu'il en

demeura encore beaucoup dans la Salle des Gardes , sur les degrez , & dans les cours. Monseigneur le Dauphin y parut sous deux habits , & Monsieur le Prince Royal de Dannemarck s'y trouva vestu en Maure avec les Seigneurs de sa suite. Cette feste fut digne de la magnificence de Monsieur , & se passa avec autant d'ordre qu'il est possible , quand la multitude est aussi grande.

Mardy dernier , 27. de ce mois , ce mesme Prince alla à Versailles pour la seconde fois. Le Roy , achevoit de s'habiller lors qu'il arriva avec plusieurs Seigneurs de sa suite. Comme il continuë de paroître *incognito* il se mit au premier rang. du

L. 5

Cercle, qui forment ceux qui ont l'honneur d'estre au levé du Roy, & dès qu'il eut pris place, S. M. luy parla. Le levé finy le Roy entra au Conseil, & le Prince Royal alla voir ce qu'il y a de plus Curieux à Versailles. Le Roy le trouva à son retour de la Messe, & luy dit encore plusieurs choses obligantes. Ce Prince alla ensuite dîner chez M. de Croissy, où il fut magnifiquement traité, & retourna à Paris. Sa livrée est nombreuse & riche, & tout marque en ce Prince ce que l'usage de paroistre *incognito*, pour éviter l'embarras des ceremonies, oblige à cacher. Il y eut encore le mesme jour Bal au Palais Royal.

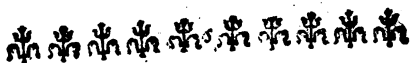
M. l'Archevesque de Paris

ayant fait la demande de Mademoiselle de Coëgenval, Fille du feu Doyen des Conseillers du Parlement de Bretagne, pour Monsieur de Harlay, Avocat General au Parlement, & Fils de Monsieur le premier President, la cérémonie de ce Mariage s'est faite les derniers jours de ce mois. Monsieur le premier President a fait voir en ce rencontre, qu'il sçait selon les occasions, prendre les caracteres qu'un homme qui seroit dans un poste moins grave peut avoir, & il a paru aux yeux de sa Bru, d'un air qui luy fait connoistre, qu'en logeant dans un lieu où la gravité doit regner, elle y trouvera de la douceur & de l'affabilité.

Monsieur Bontemps, reçu en survivance de la charge de premier Valet de chambre de Sa Majesté a épousé Mademoiselle le Vasseur, aussi d'une Famille de la Robe, & qui possède tous les avantages qu'un jeune homme peut souhaiter en se mariant. S'il marche sur les traces de Monsieur son Pere, il sera zélé, ardent & assidu Serviteur du Roy, ennemy de la Flatterie, Amy obligeant, Courtisant sincere, & si l'on en excepte l'ardeur du zele pour le Roy qui regne dans tous les cœurs, on trouvera en luy, tout ce qu'il y a de plus rare à la Cour. Je suis, Madame, Vôtre, &c.

*A Paris, ce 31. janvier 1693.*





## T A B L E.

|                                                                                                   |     |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| <b>P</b> Relude.                                                                                  | I   |
| Priere.                                                                                           | 2   |
| Vers libres.                                                                                      | 5   |
| Lettres sur la Baguette de Lyon.                                                                  | 9   |
| Le Nouveliste.                                                                                    | 46  |
| Plaidoyers de feu M. de Corberon ,<br>Avocat General au Parlement<br>Metz.                        | 64  |
| Sacre.                                                                                            | 66  |
| Les plaisirs de la Vie champestre.                                                                | 70  |
| Reponse aux nouvelles raisons que<br>l'on oppose à la possibilité de<br>l'immortalité corporelle. | 82  |
| Histoire.                                                                                         | 102 |
| Sur les Charbons trouvez dans des<br>Sepulcres.                                                   | 120 |





les plus qualifiées de la Ville. Il tenoit appartement trois fois la semaine. Il y avoit Simphonie, on y jouoit, & les Dames y estoient regalées. Comme en apprenant ses exercices il cherchoit à s'instruire de toutes choses, ayant scû que M. le Fevre Chamboureau, qui demeure à Angers, avoit acquis de grandes connoissances de la Marine, pendant qu'il avoit servy sur les Vaisseaux du Roy, il fit prier ce Gentilhomme de venir manger à sa table, & fut si satisfait des entretiens qu'il eut avec luy, qu'en partant d'Angers il luy fit present d'une tres belle épée, & luy marqua par des paroles fort obligantes la satisfaction que sa conversation luy avoit donnée.

Ce Prince estant party d'Angers pour se rendre à Paris, passa le 7. de ce mois par Saurmur. Le Chasteau le salua de vingt-sept coups de Canon, & son Altesse fut complimentée par les Corps. M. de Meyereron, Envoyé extraordinaire de Dannemarck en France, regala ce Prince aussi-tost après son arrivée à Paris, & luy donna un magnifique souper. Il y eut plusieurs tables, remplies des personnes de distinction, qui y furent invitées. La table du Prince fut servie en vermeil doré. Il y eut Bal après le souper, & l'affluence des masques y fut grande. Quelques jours après ce Prince alla à Versailles, & continuant toujours d'estre incognito, il y vit le Roy,

Monseigneur le Dauphin, Monseigneur le Duc de Bourgogne, Monseigneur le Duc d'Anjou, & Monseigneur le Duc de Berry. Il revint à Paris le mesme jour, & alla au Palais Royal voir Monsieur & Madame. Le 24. de ce mois, ce Prince se trouva à un Bal donné par Monsieur dans le mesme lieu. Il y avoit cent soixante Dames priées, & la pluspart y allerent en habit de velours noir couvert de pierres. Il y avoit autant de Seigneurs pour les mener. Ils estoient tous magnifiquement vestus. Monseigneur le Dauphin, & toute la Maison Royale se trouva à ce Bal. Monsieur le Prince Royal de Dannemarek y alla *incognito*, avec un habit

des plus superbes, accompagné de dix ou douze Seigneurs Danois, ayant aussi des habits forts magnifiques. Il y dança quatre fois. Madame la Duchesse de Chartres, & Madame la Princesse de Conty, danserent avec ce Prince. Il ne fut permis aux Masques d'entrer à ce Bal, que lors que toutes les Dames eurent dansé chacune une fois, de sorte qu'il estoit deux heures après minuit quand ils y entrèrent. La foule en fut extraordinaire, & quoi que l'enfilade du grand appartement de Monsieur soit de huit ou neuf pieces, avec une grande gallerie, toutes ces pieces se trouverent tellement remplies, qu'il en

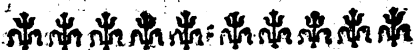
demeura encore beaucoup dans la Salle des Gardes , sur les degrez , & dans les cours. Monseigneur le Dauphin y parut sous deux habits , & Monsieur le Prince Royal de Dannemarck s'y trouva vestu en ~~Maure~~ avec les Seigneurs de sa suite. Cette feste fut digne de la magnificence de Monsieur , & se passa avec autant d'ordre qu'il est possible , quand la multitude est aussi grande.

Mardy dernier , 27. de ce mois , ce mesme Prince alla à Versailles pour la seconde fois. Le Roy , achevoit des'ahabiller lors qu'il arriva avec plusieurs Seigneurs de sa suite. Comme il continuë de paroistre *incognito* il se mit au premier rang. du

L. 5

Rochelle: Melpomene de la  
premiere Cour de l'Arsenal, &  
Polymnie sa Sœur, de la qua-  
trieme.

L'Enigme nouvelle que je  
vous envoie, vient d'une So-  
cieté, où il y a infiniment de  
l'esprit.



## ENIGME.

**I**L faut que je sois Insulaire  
Pour servir en perfection.  
Souvent la malediction  
Est ce que j'ay pour mon salaire,



Petite, selon mon affaire,  
Grande, selon l'occasion,  
Bonne, selon l'opinion,  
Méchante, selon l'ordinaire.

Vous



*Vous de qui je fais le desir,  
Qui m'employez avec plaisir,  
Apprenez qui je suis, Silvie.*



*Un Chef privé de jugement,  
Un estre qui n'a point de vie.*

En vous envoyant le mois passé la traduction du premier Chapitre du Livre de Job, je vous marquay que l'Auteur, pour y travailler avec plus de confiance, auroit obligation aux Curieux, qui voudroient bien me faire connoistre leur sentiment sur son dessein, & sur la maniere dont ils croiroient qu'il faudroit l'executer. Voicy ce qui m'a esté écrit là dessus d'un lieu où le goust est fin, & où l'on juge fort solide.

*Janv. 1693,*

L



ment des plus beaux Ouvrages.

*On a trouvé icy le dessein du jeune Provençal fort raisonnable. Le Livre de Iob qu'il pretend de nous faire voir en Vers, est assez susceptible des ornemens de la Poësie. Il est des Auteurs qui nous l'ont donné en Vers Latins, comme Jean de Soussa, Conseiller du Roy à Paris. Il en est d'autres qui nous l'ont paraphrasé, comme a fait le P. Senault de l'Oratoire. On ne pense pas qu'il y ait encore personne qui l'ait bien tourné en Vers François. On peut dire cependant que ce que nous a déjà montré le jeune Provençal; nous fait desirer avec ardeur le reste de cet Ouvrage. Ses Vers sont beaux, naturels, cadentieux, expressifs, & font tres bien sentir les beautés du Texte Latin. On peut mesme dire*

qu'il a bien fait de choisir, quand il faut simplement narrer, ce stile libre de la Poësie, qui dans cette rencontre est d'autant plus agreable qu'il est moins gêné. On voudroit, si l'Auteur le peut faire sans se contraindre beaucoup, que lors qu'il s'agit de faire parler Iob luy-mesme, il se servist de Vers meurez sur la Strophe ou la Stance; sur tout, quand il luy faudra mettre en Vers ces neuf belles Leçons qu'on recite à l'Office des Morts.

Je vous ay déjà parlé plusieurs fois du sejour que Monsieur le Prince Royal de Danemarck a fait en quelques Villes de France. Quoy qu'*incognito* il y a par tout paru en Fils de Roy, par ses manieres genereuses, & par sa magnifi-

cence. Il est galant , honnesté ,  
 & ce n'est que par-là qu'il a  
 voulu se distinguer avec les  
 Dames. Il a demeuré près de  
 trois mois à Angers , dans l'A-  
 cademie de M. de Pignerolle ,  
 qu'on luy a cedée toute entiere.  
 Le Roy de Dannemarck son  
 Pere , voyageant en France en  
 1663. fit ses exercices dans la  
 mesme Ville d'Angers. Ce  
 Prince marchant sur les traces  
 de ce Monarque , y a fait les  
 siens , avec toute l'adresse &  
 toute la vigueur imaginable ,  
 & a beaucoup réüssi aux courses  
 des testes. Quoy que le sejour  
 qu'il a fait à Angers , ait esté  
 long , il n'a pas laissé d'y tenir  
 une table de douze couverts ,  
 matin & soir , à laquelle il in-  
 vitoit tour à tour les personnes

les plus qualifiées de la Ville. Il tenoit appartement trois fois la semaine. Il y avoit Simphonie, on y jouoit, & les Dames y estoient regalées. Comme en apprenant ses exercices il cherchoit à s'instruire de toutes choses, ayant scû que M. le Fevre Chamboureau, qui demeurait à Angers, avoit acquis de grandes connoissances de la Marine, pendant qu'il avoit servy sur les Vaisseaux du Roy, il fit prier ce Gentilhomme de venir manger à sa table, & fut si satisfait des entretiens qu'il eut avec luy, qu'en partant d'Angers il luy fit present d'une tres belle épée, & luy marqua par des paroles fort obligantes la satisfaction que sa conversation luy avoit donnée.

L. 3

Ce Prince estant party d'Angers pour se rendre à Paris, passa le 7. de ce mois par Saurmur. Le Chasteau le salua de vingt-sept coups de Canon, & son Altesse fut complimentée par les Corps. M. de Meyereron, Envoyé extraordinaire de Dannemarck en France, regala ce Prince aussi-tost après son arrivée à Paris, & luy donna un magnifique souper. Il y eut plusieurs tables, remplies des personnes de distinction, qui y furent invitées. La table du Prince fut servie en vermeil doré. Il y eut Bal après le souper, & l'affluence des masques y fut grande. Quelques jours après ce Prince alla à Versailles, & continuant toujours d'estre incognito, il y vit le Roy,

Monseigneur le Dauphin, Monseigneur le Duc de Bourgogne, Monseigneur le Duc d'Anjou, & Monseigneur le Duc de Berry. Il revint à Paris le mesme jour, & alla au Palais Royal voir Monsieur & Madame. Le 14. de ce mois, ce Prince se trouva à un Bal donné par Monsieur dans le mesme lieu. Il y avoit cent soixante Dames priées, & la pluspart y allerent en habit de velours noir couvert de pierres. Il y avoit autant de Seigneurs pour les mener. Ils estoient tous magnifiquement vestus. Monseigneur le Dauphin, & toute la Maison Royale se trouva à ce Bal. Monsieur le Prince Royal de Dannemarek y alla *incognito*, avec un habit

des plus superbes, accompagné de dix ou douze Seigneurs Danois, ayant aussi des habits forts magnifiques. Il y dança quatre fois. Madame la Duchesse de Chartres, & Madame la Princesse de Conty, dancèrent avec ce Prince. Il ne fut permis aux Masques d'entrer à ce Bal, que lors que toutes les Dames eurent dancé chacune une fois, de sorte qu'il estoit deux heures après minuit quand ils y entrèrent. La foule en fut extraordinaire, & quoi que l'onfilade du grand appartement de Monsieur soit de huit ou neuf pieces, avec une grande gallerie, toutes ces pieces se trouverent tellement remplies, qu'il en

demeura encore beaucoup dans la Salle des Gardes , sur les degrez , & dans les cours. Monseigneur le Dauphin y parut sous deux habits , & Monsieur le Prince Royal de Dannemarck s'y trouva vestu en ~~Maure~~ avec les Seigneurs de sa suite. Cette feste fut digne de la magnificence de Monsieur , & se passa avec autant d'ordre qu'il est possible , quand la multitude est aussi grande.

Mardy dernier , 27. de ce mois , ce mesme Prince alla à Versailles pour la seconde fois. Le Roy , achevoit des'ahabiller lors qu'il arriva avec plusieurs Seigneurs de sa suite. Comme il continuë de paroître *incognito* il se mit au premier rang du

L. 5



Cercle, qui forment ceux qui ont l'honneur d'estre au levé du Roy, & dès qu'il eut pris place, S. M. luy parla. Le levé finy le Roy entra au Conseil, & le Prince Royal alla voir ce qu'il y a de plus Curieux à Versailles. Le Roy le trouva à son retour de la Messe, & luy dit encore plusieurs choses obligantes. Ce Prince alla ensuite dîner chez M. de Croissy, où il fut magnifiquement traité, & retourna à Paris. Sa livrée est nombreuse & riche, & tout marque en ce Prince ce que l'usage de paroistre *incognito*, pour éviter l'embarras des ceremonies, oblige à cacher. Il y eut encore le mesme jour Bal au Palais Royal.

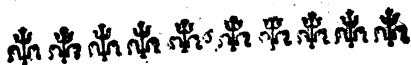
M. l'Archevesque de Paris

ayant fait la demande de Mademoiselle de Coëgenval, Fille du feu Doyen des Conseillers du Parlement de Bretagne, pour Monsieur de Harlay, Avocat General au Parlement, & Fils de Monsieur le premier President, la ceremonie de ce Mariage s'est faite les derniers jours de ce mois. Monsieur le premier President a fait voir en ce rencontre, qu'il sçait selon les occasions, prendre les caracteres qu'un homme qui seroit dans un poste moins grave peut avoir, & il a paru aux yeux de sa Bru, d'un air qui luy fait connoistre, qu'en logeant dans un lieu où la gravité doit regner, elle y trouvera de la douceur & de l'affabilité.

Monsieur Bontemps, reçu en survivance de la charge de premier Valet de chambre de Sa Majesté a épousé Mademoiselle le Vasseur, aussi d'une Famille de la Robe, & qui possède tous les avantages qu'un jeune homme peut souhaiter en se mariant. S'il marche sur les traces de Monsieur son Pere, il sera zélé, ardent & assidu Serviteur du Roy, ennemy de la Flatterie, Amy obligeant, Courtisant sincere, & si l'on en excepte l'ardeur du zele pour le Roy qui regne dans tous les cœurs, on trouvera en luy, tout ce qu'il y a de plus rare à la Cour. Je suis, Madame, Vôtre, &c.

*A Paris, ce 31. Janvier 1693.*





# T A B L E.

|                                                                                                   |     |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| <b>P</b> Relude.                                                                                  | 1   |
| Priere.                                                                                           | 2   |
| Vers libres.                                                                                      | 5   |
| Letres sur la Baguette de Lyon.                                                                   | 9   |
| Le Nouveliste.                                                                                    | 46  |
| Plaidoyers de feu M. de Corberon ,<br>Avocat General au Parlement<br>Metz.                        | 64  |
| Sacre.                                                                                            | 66  |
| Les plaisirs de la Vie champestre.                                                                | 70  |
| Reponse aux nouvelles raisons que<br>l'on oppose à la possibilité de<br>l'immortalité corporelle. | 82  |
| Histoire.                                                                                         | 102 |
| Sur les Charbons trouvez dans des<br>Sepulchres.                                                  | 120 |

# T A B L E.

|                                                           |     |
|-----------------------------------------------------------|-----|
| <i>Serment presté par M. le Marquis de Buons.</i>         | 131 |
| <i>Le Piedestal.</i>                                      | 136 |
| <i>Places à Flore,</i>                                    | 139 |
| <i>Lettre touchant le remede de M. l'Abbé de Comiers.</i> | 141 |
| <i>Nouvelles de Siam.</i>                                 | 148 |
| <i>Lettre de M. l'Evesque de Metelopolis,</i>             | 156 |
| <i>Prix proposez par l'Academie Francoise.</i>            | 160 |
| <i>Mariage,</i>                                           | 165 |
| <i>Ouvrage sur le Devin de Lyon.</i>                      | 168 |
| <i>Mariage.</i>                                           | 167 |
| <i>Nouveaux Regimens.</i>                                 | 216 |
| <i>Cartes nouvelles.</i>                                  | 218 |
| <i>Etteimes.</i>                                          | 220 |
| <i>Moris.</i>                                             | 221 |
| <i>Nouvelles des Pays-Bas.</i>                            | 222 |
| <i>Mort de Monsieur le Marquis de Vilacerf.</i>           | 232 |

# TABLE.

|                                                                           |     |
|---------------------------------------------------------------------------|-----|
| <i>Rançon remise au Prince de Vuirtemberg.</i>                            | 235 |
| <i>Prises faites sur mer.</i>                                             | 237 |
| <i>Nouvelles de Turin.</i>                                                | 238 |
| <i>Article des Enigmes.</i>                                               | 242 |
| <i>Article contenant plusieurs choses touchant le Prince de Danemark.</i> | 243 |
| <i>Mariage de Monsieur de Harlay.</i>                                     | 252 |
| <i>Mariage de Monsieur Bontemps.</i>                                      | 254 |

Fin de la Table



---

*Avis pour placer les Figures.*

**La Medaille doit regarder la  
page 160.**

**L'Air doit regarder la page**







